LA CRITIQUE "IMMÉDIATE"

—

Vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois, au contraire, qu'elle est tout au plus à son aurore.

Ainsi parle Gustave Flaubert dans une lettre du 2 février 1869, adressée à George Sand. Et il continue en s'expliquant :

Du temps de La Harpe on était grammairien, du temps de Sainte-Beuve et de Taine on est historien. Quand sera-t-on artiste? Où connaissez-vous une critique qui s'inquiète de l'œuvre *en soi,* d'une façon intense?

Cette lettre est doublement révélatrice (1). Elle nous rapporte une curieuse opinion de George Sand sur le caractère provisoire de l'existence même de la critique littéraire. De plus, cette lettre contient une sorte de doctrine évolutionniste de la critique où, sous forme d'éta-

(1) On ne saurait se défendre d'en continuer la citation :
« On analyse très finement le milieu où elle se produit et les causes qui l'ont amenée; mais la poétique *insciente* d'où elle résulte? sa composition, son style? le point de vue de l'auteur? Jamais. Il faudrait pour cette critique-là une grande imagination et une grande bonté, je veux dire une faculté d'enthousiasme toujours prête, et puis du *goût,* qualité rare, même dans les meilleurs, si bien qu'on n'en parle plus du tout. »
C'est en effet tout un programme d'une critique, et il n'est pas étonnant que Flaubert ait eu des velléités, sinon la volonté, de le réaliser.
« Quand je serai vieux — confessait-il à George Sand dans une lettre du 5 juillet 1868 — je ferai de la critique, ça me soulagera, car souvent j'étouffe d'opinions rentrées. »
En réalité, il n'a pas attendu la vieillesse et « faisait de la critique », sinon pour le public, du moins pour ses amis intimes dans ses lettres.

pes parcourues ou à venir, Flaubert résume les trois tendances essentielles dont le conflit semble dominer encore aujourd'hui tout le débat sur les méthodes de la connaissance littéraire : philologie, histoire, analyse esthétique ou intuition artistique.

En effet, nous nous trouvons d'emblée au milieu d'une vieille querelle. C'est tout d'abord un conflit déclaré entre l'auteur et le critique. Le premier se sent perpétuellement exposé aux coups du second et souvent dans l'impossibilité de les lui rendre (2). Tantôt il descend dans la lice, pour devenir lui-même, non sans humiliation, un critique polémiste. Tantôt il se console en décrétant la mort de la critique dans un avenir plus ou moins proche. Le cas de George Sand, qui fut pourtant à ses heures un critique fougueux et perspicace, n'est point isolé. Tout dernièrement, en Pologne, M. I. St Witkiewicz avait de manière fort plaisante exprimé la même opinion (3).

D'un autre côté, d'une façon moins franche, plus enveloppée peut-être, sinon plus sournoise, s'avère le conflit entre l'historien de la littérature et le critique littéraire. Les dernières années, il est vrai, ont apporté ici plusieurs concessions de la part de l'historien; mais, atténué, le conflit demeure.

Essayons tout d'abord, non pas de supprimer, — tant s'en faut, — ce double conflit, mais de le limiter en éliminant quelques malentendus inutiles.

La critique de l'œuvre d'art (littérature, œuvre plastique ou musicale), envisagée comme un genre littéraire spécial, ne s'organise que bien tardivement. Mais il en va tout autrement si l'on considère son existence effective quoique éparse, ses origines, sa genèse...

Quand l'écho de la forêt pour la première fois apporta à

(2) Théophile Gautier a exprimé ce sentiment d'impuissance mêlée de mépris dans la fameuse préface de *Mademoiselle de Maupin*.

(3) Cf. St. I. Witkiewicz, *Nienasycenie* («Insatiabilité»), Varsovie, 1930, p. 334. Et avant lui, combien d'autres! C'est en somme la même attitude de «fausse tolérance» que recèle la philosophie de Hegel par rapport à l'art.

un aède un cri d'approbation ou un murmure de mécontentement de ses auditeurs, la critique naquit (4).

C'est dire que la critique est un « phénomène symétrique et en quelque sorte inséparable de l'art (5) ». Elle s'y associe comme le tonnerre et l'éclair accompagnent la foudre; l'un et l'autre représentant les deux aspects du même phénomène : la vie de l'art considérée individuellement et socialement. Il s'agit ici, bien entendu, de la « critique immédiate », c'est-à-dire de celle qui se passe de médiation. Point d'étude des sources, point de connaissances biographiques spéciales; pas de documents ou de témoignages, pas de jugements ou d'interprétations de tiers qui s'interposent: l'œuvre nue, et en face d'elle son spectateur attentif, lecteur ou auditeur. C'est en apparence l'antithèse de la critique dite « universitaire », chargée de sa lourde armure de connaissances philologiques et historiques (6). Ici rien de pareil, en principe du moins.

(4) Cf. Z.-L. Zaleski, *Dzielo i Tworca* (« L'Œuvre et le Créateur »), Varsovie, E. Wende, 1913, p. 302. Je trouve utile et parfois nécessaire de me référer ici à mon étude sur le même sujet, publiée en polonais il y a vingt ans et qui m'a valu à l'époque une controverse aussi vive que féconde avec M. Manfred Kridl. Maints essais et articles qui ont paru depuis en Pologne sur la critique littéraire semblent admettre, en partie du moins, tacitement sinon ouvertement, le point de vue que je défendais alors: J. Kleiner, *Analiza dziela* dans un recueil: *Studja z zakresu literatury i filozofji*, Varsovie, Biblioteka polska, 1925, pp. 149-158; Z. Lempicki, *O krytyce literackiej*, Przeglad Warszawski, juillet-août 1924, pp. 5-26 (surtout dans cette partie de l'article où l'auteur discute les opinions de M. Kridl); H. Elzenberg, *Nauka o literaturze, czy krytyka literacka*, Przeglad Warszawski, décembre 1925, pp. 178-185. Enfin K. Irzykowski, le plus penseur et le plus polémiste parmi les critiques polonais, semble vouloir admettre lui aussi ce point de vue sur la position symétrique de la critique par rapport à l'œuvre d'art. Voir *Walka o trésc*, p. 264. En France, la *Physiologie de la critique* de M. Albert Thibaudet, publiée en 1930, mais écrite sous forme de six conférences en 1922, traite le même sujet. Les vues de M. Thibaudet s'harmonisent souvent avec les miennes publiées en 1913, surtout son premier chapitre sur la « critique spontanée » sœur cadette de la « critique immédiate », et le dernier sur la « création en critique ». Mais par ailleurs, les divergences sont grandes.

(5) Z.L. Zaleski, *Ibid.*, p. 377.

(6) « Notre métier, dit M. Gustave Lanson dans sa conférence sur l'*Esprit scientifique et la méthode de l'histoire littéraire*, consiste à séparer partout les éléments subjectifs de la connaissance objective... » Et il énumère ces « procédés de contrôle, de réduction et d'interprétation... dont le but est de réduire au minimum indispensable et légitime la part du sentiment personnel dans notre connaissance, en lui donnant toute sa valeur : étude des manuscrits, collation des éditions, discussion

Ce contact « immédiat », contemplatif ou passionné, produit en général un ébranlement de la sensibilité esthétique, qui comporte d'ailleurs tout un faisceau d'irradiations émotionnelles, morales ou intellectuelles : prolongements imaginatifs, frôlements des cordes voisines. Donc, l'ébranlement esthétique au centre — accompagné d'une nuée de vibrations accessoires, — telle m'apparaît en général la « réaction critique » produite par l'œuvre d'art. Il se peut d'ailleurs que, — soit le caractère de l'œuvre, soit une disposition spéciale du lecteur (spectateur, auditeur), soit l'un et l'autre à la fois — fassent déplacer ce centre, et la « réaction critique » se cristallise et se hiérarchise en quelque sorte autour d'un axe différent : intérêt moral, social, philosophique, voire même actualité politique ou sportive. Peu importe cependant. Le « critique » sera toujours celui qui exprime cette « réaction totale » d'une façon qui la rend accessible au public : parole écrite ou « vivante », simple geste à la rigueur. Il l'exprime plus ou moins complètement, bien entendu, et ceci n'est pas une contradiction. *En droit* le critique nous dit tout le contenu de cette « réaction » provoquée en lui par l'œuvre d'art; *en fait,* il peut nous en communiquer ce qu'il juge opportun, et ne pas faire de *confession* complète, mais une *confidence* fragmentaire. En précisant ainsi la donnée essentielle de la critique « immédiate », nous constatons ici une « présence », un fait; nous n'édifions pas une doctrine. La « critique immédiate » est une activité qui s'est exercée toujours dans le cadre dessiné plus haut; mais elle s'est exercée et s'exerce souvent enveloppée de préjugés, accompagnée de préoccupations parasites. Il lui manque pour ainsi dire la conscience suffisamment nette de son rôle et de sa nature. Et comme si elle était atteinte d'un « bovarisme » latent, selon la notion si féconde de Jules

d'authenticité et d'attribution, chronologie, bibliographie, biographie, recherches de sources, dessins d'influence, histoire des réputations et des livres, dépouillements des catalogues et de dossiers, statistiques de versification, listes méthodiques d'observations de grammaire, de goût et de style »... (Dans *Méthodes de l'Histoire littéraire*, Etudes Françaises, Paris, *Les Belles Lettres*, 1925, pp. 34-35.)

de Gaultier, elle s'égare parfois en assumant des responsabilités vaines et des devoirs stériles.

En réalité, plusieurs doctrines, plusieurs procédés peuvent commodément s'inscrire dans ce large cadre : « expression libre, plus ou moins complète, de la réaction totale produite par l'œuvre d'art sur la personne du lecteur; depuis le plus miroitant « instantanéisme » jusqu'au plus massif « synthétisme structural ». En premier lieu, cette formule encercle ce pur impressionnisme critique, celui qui consiste en des notations fugaces des états d'âmes successifs : chaque heure apportant au même lecteur une nouvelle « vérité » sur l'œuvre et exigeant une nouvelle variété d'expression adéquate à cette expérience éphémère. Mais la critique dite « synthétique » ou « structurale » s'inscrit également dans le contour de la « critique immédiate » : recherche d'une « vérité constante », bien entendu pour la même œuvre et pour le même critique, vérité construite ou faite d'une série de vues sur la même réalité esthétique, vérité se corrigeant, s'équilibrant par cette multiplicité d'expériences directes, se cristallisant selon l'axe de la personnalité émotionnelle, morale et intellectuelle du critique, se rapportant enfin à un système défini de valeurs esthétiques. La « critique immédiate » englobe ainsi tous ces genres et ces variétés infinies de la critique littéraire, classés suivant la préoccupation dominante du critique: intérêt moral, social, religieux, métaphysique ou politique. Ainsi, la possibilité du libre jeu des procédés ou des doctrines est amplement assurée. Ce jeu est-il dépourvu entièrement de « règles » et de « limites »? Il me semble que la limite consiste ici dans l'impossibilité pour un critique de s'évader de la subjectivité.

M. J. Kleiner, éminent théoricien et historien de la littérature polonaise, admet aussi cette nécessité, mais il semble considérer le subjectivisme dans la critique comme une sorte de tare congénitale.

Malgré tout ce qu'on pourrait faire, — dit-il avec une subtile condescendance, — pour donner une valeur objec-

tive aux jugements littéraires, il est impossible d'éviter que l'instrument d'observation, — c'est-à-dire la sensibilité et l'attention du critique, — ne soit chargé d'une malédiction de subjectivité qu'on peut réduire, mais non éliminer (7)...

M. Gustave Lanson envisage également cette nécessité: « l'emploi de l'impression subjective (8) », même dans les études historiques de la littérature où il admet, mais franchement et avec sérénité, « la part fatale et légitime d'impressionnisme (9) ». Avec une surprenante facilité d'adaptation et de plasticité intellectuelle, M. Lanson semble admettre aujourd'hui, sous l'influence de la « fine psychologie » de Marcel Proust, une sorte de subjectivisme philosophique en disant qu'on n'atteindrait jamais le livre, mais toujours un esprit réagissant un livre et s'y mêlant, le nôtre ou celui d'un autre lecteur, ...et que s'il y a une réalité extérieure, elle ne se révèle à nous que par des réactions qui ne sont jamais les mêmes au même instant chez deux hommes ni chez le même homme à deux moments différents ». Ainsi le postulat classique de la philologie « que les textes ont un sens en eux-mêmes, indépendamment de nos esprits et de nos sensibilités » pourrait même, selon M. Lanson, céder la place à « une conception relativiste de l'étude des textes (10) ».

En réalité, l'inévitable subjectivisme de la critique littéraire n'est une « malédiction » que pour ceux dont

(7) J. Kleiner, *Studja z zakresu literatury i filozofji*, « analyse de l'œuvre », Varsovie, 1925, Biblioteka polska, p. 158.

(8) Gustave Lanson, *Méthodes de l'Histoire littéraire*, les Belles Lettres, 1925, p. 29.

(9) *Ibid.* p. 29. M. Lanson semble employer ici presque indistinctement les deux termes « impressionnisme », « subjectivisme ». En effet, dans la suite du passage cité plus haut et poursuivant le même raisonnement, il dit : « Et il nous arrive en effet assez communément de nous figurer que nous faisons de la science objective, quand nous chaussons simplement au lieu du nôtre le subjectivisme du voisin. »

(10) *Méthodes de l'Histoire littéraire*, op. cit. pp. 41-42. « Encore resterait-il, constate M. Lanson, qu'on pourrait faire le recueil et le classement des impressions subjectives... et peut-être s'en dégagerait-il un élément qui pourrait s'expliquer par une propriété réelle de l'ouvrage déterminant à peu près constamment une modification à peu près identique des esprits... Et il ne serait peut-être pas exagéré de penser que le sens de l'auteur est tout de même un sens privilégié » (p. 42). C'est ainsi que M. Lanson semble vouloir, de ce naufrage relativiste, sauver cependant une possibilité de permanence et de hiérarchie des valeurs.

le courage chancelle devant la nécessité de « se juger en jugeant », selon le mot décisif de Sainte-Beuve. Et ils fuient ce danger, en cherchant un sûr refuge dans la science, dans l'instrument scientifique, quitte souvent à « chausser le subjectivisme du voisin à défaut du leur (10 *bis*) ». Rien n'y fait. Bien plus, c'est l'opinion la plus subjective, une réaction personnelle du critique, puissamment sentie et fortement exprimée, qui a le plus de chances d'atteindre le lecteur et de fixer son attention sur l'œuvre « critiquée ». Ce sont, en effet, les valeurs essentiellement « subjectives » — puissance de réaction, originalité d'expression — qui décident avant tout du « rendement » de la critique et, socialement parlant, de sa valeur « objective ». En réalité, ce qu'on appelle objectivisme dans la critique, c'est tantôt une simple impartialité, désir honorable du critique d'ignorer les préjugés et les partis pris; tantôt une identité, ou coïncidence naturelle de la sensibilité et de la mentalité du critique avec la sensibilité et la mentalité moyenne de son milieu et de son époque. Ces deux qualités, qui n'ont rien à voir avec le postulat rigoureux de l'objectivisme scientifique, permettent au critique d'être une sorte de guide littéraire de ses contemporains, dont le métier consiste avant tout à classer les ouvrages nouveaux suivant l'échelle des valeurs la plus commune, c'est-à-dire pouvant répondre aux besoins du plus grand nombre de lecteurs. C'est ainsi que M. J. Ghéria dit que

(10 *bis*) La recherche de la méthode objective dans la critique de M. C. Troczynski (*Rozprawa o krytyce literackiej* (« Essai sur la critique littéraire »), Poznan, 1931, me semble relever non pas du manque de ce courage, mais bien plutôt d'une orgueilleuse ambition de dominer la réalité littéraire — si rebelle à toute domination — par une sorte de volonté « logistique » tendue vers l'universelle rationalisation et schématisation. Mais cette étude, saturée d'érudition et sursaturée... de barbarismes, présente vraiment un spectacle à la fois instructif et décevant, instructif par l'effort déployé, décevant par les résultats de cet effort. La conclusion « objectiviste » de *la Critique de la critique* de M. L. Pomirowski m'apparaît, par contre, comme un hâtif acquiescement à une doctrine en contradiction avec les tendances intimes de cette scintillante étude. Cf. *Doktryna i Tworczosc* (Doctrine et création), Varsovie, J. Mortkowicz, 1928, p. 81 et précédentes. Enfin M. Kridl me semble dans son dernier article sur la *Crise dans les méthodes de recherches littéraires* (Przeglad Wspólczesny, février 1933) avoir abandonné — à la fois discrètement et nettement — aussi bien son ancien engouement pour le scientisme que ses tendances « ponocratiques ».

« l'objectif signifie non seulement *extérieur* aux esprits, mais surtout *commun* aux esprits (11) ». Cette manière d'envisager le problème peut paraître ici par trop quantitative. Pour être plus près de la réalité, il faudrait peut-être multiplier en quelque sorte cette *quantité* des réactions par leur *intensité* et encore par leur valeur structurale... Le rayonnement d'une œuvre d'art dans l'espace social, et d'une œuvre d'art critique en particulier, posséderait ainsi plusieurs dimensions: le nombre des lecteurs, l'intensité de leurs réactions esthétiques, leur richesse et leur complexité, à quoi on pourrait ajouter, suivant la profonde suggestion de M. Etienne Souriau, « la valeur noétique et philosophique » de l'œuvre d'art (12). En considérant uniquement le facteur du nombre, quantité de réactions, on risque de confondre la fortune véritablement littéraire d'une œuvre d'art et sa fortune quantitative, voire marchande.

§

La réalité profonde de l'œuvre d'art est, en principe, incommunicable et insaisissable en soi. Nous ne pouvons l'atteindre (sa qualité « phénoménale » et non pas son essence, son « noumène ») que par un geste de courage intuitif, par une héroïque violence ou encore par cette faculté d'enthousiasme toujours prête, par cette « grande bonté » dont parle Flaubert et qui signifie probablement l'intuition sympathique (*Einfühlung* de Th. Lipps), désir de se confondre pour un instant avec le rythme intime de l'œuvre, de se soumettre humblement à sa discipline esthétique : — se soumettre d'abord, pour se révolter peut-être ensuite, mais d'une soumission et d'une révolte également révélatrices. Dans tous les cas, la connaissance que nous rapportons de ce choc sera non *la* vérité, mais *une* vérité, réduite (ou agrandie par-

(11) J. Ghéria, « Rev. de Métaph. et de morale », juillet-septembre, 1933, p. 346.

(12) E. Souriau, *Art et Vérité*, « Revue philos. », mars-avril 1933, p. 164.

fois) à notre échelle de sentir, de vivre et de penser (13). De même, le critique nous apporte, lui aussi, non pas la vérité absolue sur l'œuvre d'art, mais sa propre conquête intuitive, produit d'une double opération et sujette à la discipline de son moi : réaction individuelle, expression individuelle de cette réaction.

Plusieurs voies s'ouvrent pour conduire le critique vers cette conquête : une prise de possession par intuition, hypothèses et constructions explicatives, exercice courant d'une sensibilité esthétique affinée par la fréquentation d'œuvres et de chefs-d'œuvre, confrontation de la production nouvelle avec l'« univers esthétique » du critique. Nous n'allons pas examiner ici ces multiples procédés. Tout au plus pouvons-nous souligner la fécondité de cette connaissance intuitive (14), ainsi que l'opportunité de cette imagination constructive qui permet, sur la base d'une intuition initiale, d'édifier des schémas et des « cohérences » symétriques et de pénétrer ainsi l'économie apparente et même la véritable signification humaine de l'œuvre. Cette critique « structurale » est basée sur l'hypothèse de l'existence d'une harmonie organique ou d'une loi interne de l'œuvre. Après avoir saisi intuitivement, ou par l'observation, ce principe de structure, on peut arriver à une sorte de confrontation de la réalité artistique (l'œuvre donnée) avec une reconstruction logique de son principe architectural. D'autre part, il est possible également d'imaginer un développement logique d'une ou de quelques possibilités esthétiques impliquées dans l'œuvre, mais négligées ou abandonnées en chemin par l'auteur. En effet, l'œuvre d'art est un monde vivant de multiplicités synchroniques ou orchestrées.

Il n'est pas inutile, non plus, d'insister sur la valeur critique de ces vertus mineures : le goût, le tact, la sinueuse perspicacité habile à dévoiler « les intentions »

(13) Ce point de vue a été assez récemment repris et développé avec beaucoup de talent par Ed. Spranger dans « Lebensformen » : *Geisteswissenschaftliche Psychologie und Ethik der Personlichkeit*, Halle, chez Max Niemayer, 1927, pp. 38-40 et 40 n.

(14) Cf. Z.-L. Zaleski, *Dzielo i Tworca*, op. cit. pp. 365-377.

de l'auteur. Toutes ces armes plus menues, mais si utiles, pour sculpter le visage encore indistinct de la littérature naissante, semblent être autant de dons innés que de résultats acquis d'une expérience esthétique. Le goût, vertu mineure? S'étonnera-t-on?... En effet, j'hésite presque à l'affirmer. Serrons de plus près la question. Le goût est une qualité élémentaire, sinon nécessaire, pour reconnaître en art ce qui correspond à la zone moyenne de la sensibilité esthétique et surtout sentir les *écarts*. Le goût est une qualité sociale, ou encore « sociable » essentiellement. Qualité exquise, surtout si elle accompagne une émotivité puissante, instrument éminemment utile du point de vue pratique (si l'on voit dans le critique un « conseiller » du lecteur), le goût n'en demeure pas moins une « vertu mineure » du point de vue de la « critique immédiate », considérée comme l'art de réagir profondément et puissamment, c'est-à-dire sans se préoccuper si la « réaction » est conforme ou non à l'esthétique courante. Il est possible, en effet, de concevoir un grand « créateur » chez qui cette qualité est en défaut. J'ai presque nommé H. de Balzac... Bien plus, le grand créateur est souvent celui qui rompt brusquement le délicieux enchantement du goût collectif pour en former un autre plus abrupt, plus dramatique ou, au contraire, plus accessible à la féerie embrumée de l'existence quotidienne. Car il existe des goûts divers et diverses hiérarchies du goût.

§

La connaissance de l'œuvre d'art que peut nous apporter la « critique immédiate » est essentiellement subjective et hypothétique. Son *expression* équivaut cependant en général à un « jugement de valeur », à une appréciation, et cette appréciation, toute subjective pourtant, peut acquérir une valeur « objective (15) », voire « marchande » : succès de vente, avantages de la renommée. Voilà le danger. Certains critiques s'efforcent de l'éviter en pratiquant par principe l'universelle indul-

(15) « Objective » dans le sens adopté par M. Ghéria précisément.

gence, une bien insipide vertu! Les autres ne s'embarrassent pas de tant de scrupules et disent crûment ce qu'ils pensent et parfois même ce qu'ils ne pensent et ne sentent point, décernant des « prix d'excellence », ou prononçant de féroces condamnations. A tout prendre, je préfère encore la seconde manière avec ses déviations possibles et ses abus (16). Il est bien entendu que tous ces jugements sommaires n'ont qu'un caractère éminemment « métaphorique ». Le poète, disant d'une femme : « elle a des cheveux d'or », et le critique, d'une œuvre : « admirable », c'est tout un. En réalité, « les démarches habituelles de la « critique immédiate » sont évidemment plus nuancées et ses appréciations doivent s'imposer par la qualité et l'intensité de la « réaction critique » exprimée dans une sorte de métaphorisme parallèle à la courbe de l'émotion esthétique, métaphorisme mouvant et à la fois émouvant, c'est-à-dire suggérant au lecteur la tonalité et l'intensité de l'ébranlement critique : bondissement de joie, colère franche, calme mélancolique d'une pure surface de sensibilité qu'aucun souffle n'émeut...

Cette recherche ou mieux ce besoin (car c'en est un) d'une expression bien personnelle, mais adéquate à la « réaction vécue », à sa richesse, à son intensité et à sa nuance intellectuelle — me semble précisément conférer au critique la dignité d'artiste (17) et le libérer en

(16) Abus si fréquents pourtant et si naturels, excusables presque... Un critique influent, locataire permanent du rez-de-chaussée d'un grand journal, par exemple, se laisse séduire par quelque partie de plaisir offerte par un auteur, et il vante copieusement le volume nouvellement paru de son amphitryon. Alors, de deux choses l'une : ou le critique est sincère, ou la critique n'est qu'un moyen de payer cette dette de courtoisie. Dans le premier cas, le critique ne fait que rompre le silence pour l'œuvre qu'il juge digne d'être analysée et louée; dans l'autre, son acte n'est plus celui d'un critique, mais d'un dispensateur de publicité. C'est la « déviation » courante. Au fond, cette sorte de mi-critique mi-publicité, même payée, ne m'effaroucherait pas tellement, à une seule condition: l'*auteur ou l'éditeur achète un article, mais non pas son contenu*. Mais cette sauvegarde de sincérité et de liberté est absolument nécessaire. Est-elle réalisable? Les frontières entre la critique et la réclame ne sont pas faciles à tracer et plus difficiles encore à garder efficacement.

(17) « Pareille à l'art, écrivais-je dans la conclusion de *Dzielo i Tworca*, quoique sur un terrain plus limité (la réalité littéraire), la « critique immédiate » donne le champ libre au plein jeu de toutes les individualités créatrices » (p. 378). — M. Z. Lempicki, qui admet nettement ce point de vue (art. cité), p. 12, semble même préconiser ici une symétrie

même temps de diverses latences du « bovarisme » : foi dans l'objectivité de sa magistrature esthétique, confiance dans sa qualité de médecin des œuvres malvenues, ou dans sa vocation de professeur de la technique des chefs-d'œuvre. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre avec Oscar Wilde que « la plus haute critique serait plus créatrice que la création (18) », quoique ce superlatif « la plus haute » émousse singulièrement l'impertinente pointe du paradoxe. Mais il nous paraît légitime de proclamer l'égalité morale entre la fonction de créer et celle de critiquer. Cette égalité nous surprendra d'autant moins que nous considérons la critique non pas comme un genre littéraire étroitement limité, mais comme une activité exercée depuis toujours par tous ceux qui écoutent, lisent, contemplent, par tous les « usagers » des œuvres d'art, sans en exclure (surtout!) les « créateurs » eux-mêmes, — depuis Platon et Aristophane, depuis Racine et Shakespeare (son délicieux persiflage du théâtre démodé dans le *Songe d'une Nuit d'été*), jusqu'à Gœthe, Byron, Victor Hugo, Mickiewicz, Krasinski, Lamartine, Baudelaire, Gautier, Anatole France, André Gide, Paul Valéry (19)... Une partie seulement de cette immense

allant jusqu'à la constitution de la critique épique, lyrique, dramatique, etc., correspondant chaque fois au genre littéraire de l'œuvre critiquée (Ibid. pp. 15-20.) Cette symétrie me paraît bien rigide. En France, M. Thierry Maulnier a exprimé tout dernièrement et d'une façon bien suggestive cette possibilité, pour la critique, de devenir art. « La poésie, a-t-il dit, à propos d'une interprétation du *Cimetière marin* par M. Gustave Cohen, la poésie se retrouve au terme de la critique comme au terme de toutes les activités humaines dont elle est la perfection. » (*Act. Franç.*, 11 mai 1933.) Voir également, à ce propos, une étude pleine de bon sens, quoiqu'un peu timide dans ses principales conclusions, de M. Detmar Heinrich Sarnetzki, *Die Literaturwissenschaft und die Dichtung und Kritik des Tages* publiée dans le recueil *Philosophie der Literaturwissenschaft* par Emil Ermatinger, Junker, Berlin, 1930, pp. 442-472 et spécialement p. 473. Rappelons enfin les vues nuancées de J.-E. Spingern dans son *Creative Criticism: Essays on the Unity of Genius and Taste*. The Columbia University, Paris 1911, p. 372.

(18) "The highest Criticism, then, is more creative than creation, and the primary aim of the critic is to see the object as in itself it really is not." O. Wilde, *The Critic and Artist*. Intentions, Heinemann, Leipzig, 1891, p. 119. — La défense du primat de la critique sur l'œuvre critiquée est l'idée essentielle de cet étincelant dialogue dont le jeu éblouissant des paradoxes dérobe parfois à tort les vues justes de l'auteur.

(19) Il faudrait rappeler ici les critiques dits « professionnels » qui se sont fait également une « situation littéraire » en tant qu'auteurs de poésies ou de romans, à commencer par Sainte-Beuve, et pour ne pas finir certainement avec M. Ramon Fernandez.

étendue de la critique éparse est régulièrement enregistrée et « inscrite » en quelque sorte dans le syndicat des critiques professionnels; de même, d'ailleurs, qu'une partie seulement de la création artistique, instinctive et anonyme qu'implique toute activité humaine, possède une existence propre en tant qu'art.

Cette situation impose au critique certaines règles et contraintes formant une sorte de « morale » de la « critique immédiate ». J'ai parlé assez longuement de cette « morale » dans mon étude citée plus haut (20), surtout à propos le la *liberté du critique dans la critique* et de ses limites : liberté absolue à l'égard de l'œuvre et de la « personne esthétique » de son auteur, liberté « indirecte » par rapport à la « personne morale » de l'écrivain et la plus discrète délicatesse des mouvements dans le champ clos de la biographie de l'auteur, surtout d'un auteur vivant. Dans ce bref exposé, je me bornerai à énumérer les quatre commandements essentiels de la « critique immédiate ». Sincérité et intensité, voici les deux premiers sinon les plus importants. Autrement dit, pureté de la réaction, force de l'expression : le talent. Bien admire et frappe fort! voilà sa devise. Car la colère et l'amour sont des puissances également fécondes. L'impertinence, le rire insolent, la « férocité », valent mieux qu'une tolérance masquant de l'indifférence, sinon du mépris. Le silence seul peut tuer, l'ironie aussi parfois. Mais on ressuscite de l'étouffement par le silence. Stendhal en France, Norwid en Pologne en sont des exemples décisifs.

Le troisième commandement, c'est le respect et l'amour du texte. Je veux dire que le critique doit se laisser contaminer par la passion austère du philologue. Certes, il lui sera presque toujours impossible de se comporter envers un texte contemporain comme un philologue traite un texte ancien. Mais il s'agit ici d'une attitude générale, de cette patience ardente au service d'une frémissante curiosité. Même une conception strictement « relativiste » de lire et de comprendre les textes ne

(20) *Dzielo i Tworca*, chap. IV et V, pp. 328-355.

libère point le critique du devoir philologique de les étudier. Bien au contraire, elle l'impose plus impérieusement encore. Au fait, plus les « réactions critiques » sont multiples, suivant le lecteur et les dispositions mouvantes de sa sensibilité, plus il est indispensable que l'instrument de chaque réaction soit précis et son champ mieux exploré et déterminé. Sinon, tout s'affacerait dans un nuage indistinct des réflexes mal coordonnés, indépendants de la réalité esthétique, objet de la critique. Or, toute la *critique est fonction de deux variables indépendantes: œuvre critiquée, moi du critique.* Autrement dit, l'attitude subjectiviste ou relativiste exige ici comme corollaire une « étreinte » philologique du texte intense et directe, une intuition complète de la forme, une sorte d'identité momentanée de l'objet (l'œuvre) et du sujet (le moi du critique) impossible à atteindre sans la connaissance du texte patiemment acquise. La forme et le contenu esthétique — rappelons-le en passant — ne font qu'un quand l'acte de créer est accompli, et ils représentent alors les deux aspects conjugués d'une même réalité. Par contre, ils existent comme deux essences séparées, pendant la durée de la poursuite haletante de l'expression jusqu'au moment de la réalisation (21) : chaque œuvre d'art représente ainsi une vi-

(21) M. E. Spranger — serait-ce par un attachement spécial au nombre 3? — y voit trois moments : impression, expression, forme; la forme étant pour lui « le résultat d'une pénétration réciproque de l'impression et de l'expression, quand un état d'équilibre, l'harmonie, est atteint entre le facteur objectif et subjectif ». *Lebensformen*, op. cit., p. 165. Malgré le prestigieux raisonnement de Spranger, je persiste à croire que le drame de la forme exprime surtout le conflit permanent entre l'impression et l'expression, entre le geste intérieur et son extériorisation, et tout le reste est... la littérature des esthéticiens amoureux de vaines complexités. Il est entendu que ce drame, gravitant autour d'un seul conflit, peut comporter cependant autant d'actes et de scènes qu'on voudra. Cela dépend de l'art du découpage et du plaisir qu'on y éprouve incidemment. M. J. Kleiner a réparti, par exemple, toute recherche de la forme en 4 temps. Malgré la réelle tentation à suivre ces chemins pittoresques et accidentés, bornons-nous à une plus sévère dichotomie. D'ailleurs, la dissociation *a posteriori*, la distinction entre le contenu et la forme est une opération malaisée, conventionnelle et souvent factice. Il est possible évidemment d'abstraire et d'analyser les divers éléments de l'œuvre d'art en allant de la périphérie vers le centre vital: de son apparence vers son essence. Il est possible ainsi d'essayer, en rebroussant chemin, de reconstituer par à-coup, en sens inverse, la démarche créatrice. En réalité, toute connaissance esthétique véritable, tant intuitive qu'analytique de l'œuvre littéraire, exige comme condition nécessaire une connaissance philologique de son texte.

vante destinée. Cependant, tant que cette réalisation n'existe qu'en puissance (comme une simple virtualité), une dualité s'y laisse percevoir. D'un côté une tendance vitale, un flux inspirateur senti par l'artiste sous la forme d'un ébranlement de sensibilité, d'une attitude, d'un geste, d'un rythme, d'un fragment de mélodie; de l'autre, la matière indocile, mais prête à recevoir le souffle, à se plier à l'ordre impératif de l'inspiration de l'artiste. Toute cette dualité semble perceptible au créateur, souvent même elle est douloureusement vécue par lui. L'unité poursuivie — c'est l'obsession et à la fois la torture de l'artiste — l'unité créée, c'est sa délivrance. Mais pour le sentir, pour s'approcher plus ou moins de ce drame essentiel de toute création, ne faut-il pas, précisément, prendre possession en quelque sorte du « signe extérieur » du texte, faire adhérer l'entendement et la sensibilité du critique au contour vivant de l'œuvre.

N'oublions pas, en outre, que chaque œuvre littéraire, sans en excepter la poésie pure, charrie dans la matière même dont elle est faite (les mots) une suite de concepts abstraits et de résidus de la pensée rationnelle. Il est donc impossible de vivre dans l'intimité de l'œuvre sans épuiser le sens rationnel qu'elle implique, ne serait-ce que pour mieux l'éliminer de l'expérience esthétique vécue. En effet, l'œuvre d'art est comme un orgue à touches nombreuses et aux registres multiples. Pour certains, il demeure muet ou inhumain, pour d'autres il offre pourtant des possibilités infinies de jouissances sonores, mais pour ceux seulement qui connaissent le clavier, l'ordre des registres et qui savent s'en servir.

Enfin, le quatrième devoir du critique est, non seulement de posséder un système de valeurs littéraires et artistiques vécues, un système de références immédiatement disponibles, mais de savoir reconstruire et élargir continuellement ce système par une fréquentation des œuvres littéraires sans négliger les domaines contigus : art, philosophie avant tout. Ce système de références, cet « univers esthétique » toujours vivant en lui permet au critique non seulement de situer les nouveaux

venus, mais de saisir leur « valeur » par rapport à une réalité supérieure (une collectivité), de sentir enfin leur originalité ou leur impersonnalité.

§

Du point de vue bio-psychique, il est possible de considérer l'activité artistique comme un ensemble de démarches conservatrices. Ainsi, pour l'individu biologiquement éphémère, l'art représenterait une chance de survie, un essai de salut. On a souvent comparé l'instinct de création artistique à l'instinct génésique, jusqu'à les identifier parfois. L'analogie est frappante, en effet. Il serait cependant plus correct d'affirmer que la création et la procréation représentent les deux tendances différentes d'une même poussée vitale : différentes, divergentes et même symétriquement opposées, s'exerçant enfin à travers les deux séries de phénomènes: biologiques, psychiques. L'instinct de procréation, indifférent au sort de l'individu, agit en vue de la conservation et de l'extension de l'espèce. L'instinct de création artistique, négligeant par contre l'intérêt de l'espèce, semble vouloir conférer à la structure unique autant qu'éphémère de l'individu la qualité de stabilité et de durée. Dans le domaine de l'activité artistique, tout se passe en effet comme s'il s'agissait de défendre une structure biologique et psychique déterminée contre une destruction trop rapide, contre la marée montante de l'espèce, nivelant, uniformisant, submergeant sous la vague du nombre les diversités irréductibles, mais fragiles des valeurs individuelles. Si la vie, ce « réservoir d'indétermination », s'oppose, comme le veut M. Bergson, à la « descente » et à la « dégradation » de la matière (22), l'art, produit suprême de la « poussée vitale », semble au contraire freiner son allure nivellatrice et son dissolvant ondoiement.

Ici, deux cas distincts se présentent à notre observation. Tantôt l'individu-créateur, doué d'une exubérance d'images et de rythmes, affirme simplement sa personnalité en la projetant sur l'écran de la « durée es-

(22) Cf. *Evolution créatrice*, 8e éd., pp. 137 et 278.

thétique » dans une série d'œuvres d'art. Tantôt l'artiste-créateur, toujours en possession d'une surabondance d'images, s'efforce de suppléer par sa création à une déficience biologique ou psychique de sa personnalité. Il se complète en créant, comme s'il voulait combler une lacune par l'évocation d'une source d'énergie ou par l'image d'un organe indispensable au maintien de son équilibre vital, moral ou psychique.

Dans le premier cas, l'œuvre d'art apparaît comme un essai de conquête aux dépens du flux anonyme de la vie. Dans l'autre, l'œuvre d'art prend la signification d'une « parade », d'une défense contre le danger (23). Au fond, les deux cas représentant les deux aspects complémentaires et symétriques d'un même phénomène vital : volonté de se maintenir et de durer. « Eternel présent » de l'œuvre d'art, réalisée peut-être non sans une complicité passive de la matière et installée dans la vie, prolongement indéfini d'un moment de la durée, — tel me semble le sens véritable de cet effort conquérant ou défensif, le plus souvent défensif et conquérant à la fois (24).

Par cette volonté de durer, l'artiste, en créant, dépasse l'individuel et, par un détour, atteint un autre ordre

(23) Cf. Fernand Baldensperger, *La Littérature « moyen de défense »*, article plein de suggestions fécondes et nuancées; *Rev. de Littér. comp.*, 1930. pp. 713-732.

(24) Je considère ici la notion de cette déficience biologique surtout dans le sens organique, congénital. Des maladies survenues au cours de l'existence individuelle, des tares acquises, des accidents, des lésions me semblent avoir ici une importance moins décisive. Ils joueraient surtout le rôle d'accélérateurs, en augmentant (ou diminuant) la vitesse et l'intensité de la poussée créatrice. Ils en détermineraient moins le caractère et n'en impliqueraient que rarement une nouvelle direction : les points de vue bien connus de Moreau de Tours, repris et poussés à l'extrême par C. Lombroso en Italie et P.-J. Moebius en Allemagne, expriment d'une façon étroite et « unilatérale » cette corrélation constatée si souvent entre le morbide et l'instinct de création artistique. Il n'en reste pas moins vrai que l'interprétation superficielle de ce phénomène fut une source de multiples erreurs ou exagérations. Qu'il me soit permis de citer ici un court dialogue entre un partisan frénétique de Lombroso et de Moebius d'un côté, et un lecteur enthousiaste d'un poète de génie de l'autre : « Toute la poésie de votre grand homme, — disait le premier, — c'est le résultat de deux litres d'absinthe qu'il a bus en l'écrivant. » — « Buvez-en quatre, écrivez, et nous verrons ! » — fut la réponse bien péremptoire. En effet, l'absinthe fut peut-être une condition nécessaire, une *causa instrumentalis* de la création, mais non point la cause véritable, la *causa efficiens* ou la « cause adéquate » de l'œuvre.

d'existence, ordre psycho-social avant tout. D'autre part, une déficience de la vie collective, par exemple, peut et même doit être éprouvée individuellement, devenant ainsi l'objet ou le ferment de la création : lutte de classes, tourment social, servitude politique, toutes ces conditions qu'éprouve une collectivité, doivent être ressenties également et à plus forte raison par l'artiste-créateur comme des « lacunes » ou des « lésions morales » de sa propre personnalité; elles excitent son imagination et elles l'incitent à des actes défensifs : attaques ou parades. C'est ainsi que la littérature française du XVIIIe siècle, saturée du malaise pré-révolutionnaire de la société, préfigure les futurs bouleversements; c'est ainsi que la littérature russe d'avant-guerre est pleine de tourments annonciateurs. Et c'est ainsi enfin que les poètes italiens et les romantiques polonais ont ressenti la servitude nationale et ont créé par anticipation les « possibilités morales » de puissance, d'indépendance et de liberté.

La solidarité de l'événement créateur dans le domaine de l'art et de la poussée biologique se retrouve cependant dans le domaine du collectif, dans l'espace social pour ainsi dire (25). Le lieu de cette rencontre, c'est précisément le phénomène de la critique qui, vu de cette perspective, apparaît comme un perpétuel effort d'absorption et d'utilisation des initiatives artistiques individuelles. Autrement dit, la création artistique d'origine nettement individualiste représente le désir de s'affirmer ou de se compléter pour durer. L'activité critique comprise dans le sens de l'« immédiatisme (26) » corres-

(25) Cette solidarité, ou mieux cette concordance de l'esthétique et du biologique, apparaît également dans certaines manifestations artistiques qui accompagnent les « jeux de l'amour », jeux qui ne sont pas tout à fait ceux du « hasard ». Tout se passe en effet comme si la « volonté de l'espèce » se servait ici de qualités esthétiques de l'individu pour l'entraîner plus facilement dans le tourbillon du flux vital descendant allégrement vers les plaines, et auquel s'oppose dans un effort tragique le roc incorruptible de l'art. La source d'énergie étant commune aux deux séries, son utilisation tend ici vers un seul but : transformer les hommes « captifs de l'art » en hommes « captifs de l'espèce ».

(26) Et non pas, soulignons-le, dans le sens tout différent de la « critique d'atelier », « critique technique » ou critique « corrective » si l'on veut.

pond plus particulièrement à l'ensemble des résonances, à une volonté de résorber et d'utiliser, socialement parlant, ces « conquêtes » et ces « parades » individuelles exprimées dans les œuvres d'art. Ainsi la formule connue de Bonald: « la littérature expression de la société », se vérifierait mieux — je crois — si on l'appliquait à la critique: « critique immédiate, expression de la société », la littérature étant bien plus un effort vers la conservation des structures individuelles, un perpétuel essai de « culbuter » l'obstacle de la mort (27), et en même temps un dépôt de possibilités réalisables, mais non réalisées, et léguées sous forme de stimulants esthétiques à une autre époque, à d'autres générations.

Si la création artistique — résumons et concluons — peut être considérée comme le signe, tantôt d'une exubérance vitale, tantôt d'une déficience biologique de l'artiste, donc comme un essai de conquête ou de nécessaire parade (l'une et l'autre accompagnées toujours d'une surproduction d'images et de rythmes), la « critique immédiate », prise dans sa totalité, convertit ces « conquêtes » et ces « parades » en des actes « surindividuels ». Elle les transpose dans le registre des valeurs collectives et leur confère une « existence sociale ». Et, seul, ce perpétuel cortège d'actes et de réactions, de luttes et d'alliances, d'extases et de haines — sans oublier les petits commérages quotidiens — forme enfin la vie complète de l'art dans son humaine plénitude.

§

Cette vie n'est pas exempte, certes, de heurts dramatiques et de tensions. Même dans le cas où il existe un sincère désir de compréhension mutuelle, un « dialogue immédiat » entre l'auteur et la critique fait naître chez le premier cette « sensation très étrange », ce « sentiment bizarre presque pénible » dont parle en ces termes estompés Paul Valéry, dans son avant-propos à l'*Essai d'explication du Cimetière marin*, essai tenté par M. Gus-

(27) Expression bergsonienne.

tave Cohen en présence du poète à la Sorbonne (28). « Je me sentais une ombre capturée », y constate encore le poète pourtant « accoutumé à être élucidé, disséqué, appauvri, enrichi, exalté et abîmé » par la critique. Ces remarques prononcées en sourdine, où perce un malaise latent, suggèrent on ne peut mieux le sens du contact inévitable entre l'univers poétique d'un auteur et cette force multiple qui confère à son « être » la qualité « paraître » (29). Le meilleur remède à ce malaise, qui dégénère parfois en phobie, serait peut-être une sorte « d'*ardente indifférence* », c'est-à-dire une sorte d'attitude morale ardemment attentive au jeu, mais indifférente à ses résultats, au sort de l'enjeu. Cette *contradictio in adjecto* voulue correspond, en effet, à la position également contradictoire de l'auteur, vivant dans la solitude de son moi le mystère de sa propre création, mais impliqué en même temps dans le drame de l'existence sociale de son œuvre. La colère d'un auteur contre son critique me fait penser toujours à une impossible révolte des arbres contre les peintres, — bons ou mauvais, — dessinant, stylisant, transposant comme ils l'entendent leur vivante parure. Car il existe de bons et de mauvais critiques, — M. de la Palisse en conviendrait, — comme il existe de bons et de mauvais peintres. Seulement, ce n'est pas contre les plus mauvais qu'on se révolte le plus souvent. En réalité, le critique n'est pas plus responsable envers l'auteur que le peintre envers son modèle, objet-prétexte de son tableau. Leur responsabilité créatrice n'est engagée qu'envers eux-mêmes et — quoique d'une autre manière — envers la collectivité de leurs lecteurs ou spectateurs, dont, bien entendu, l'auteur fait partie, mais à titre de simple citoyen sans privilèges. Car l'artiste créateur est condamné à la critique comme l'individu à la société : irrémédiablement.

§

Si l'auteur brandit contre la critique le glaive de l'art,

(28) Gustave Cohen, *Essai d'explication du Cimetière marin*, Paris, Gallimard, 1933, Avant-propos, passim.

(29) *Ibid.*, passim.

l'historien de la littérature lui oppose le bouclier de la science. Mais le regard de cette Méduse a cessé de tuer. En effet, une campagne ardente souvent compliquée et contradictoire de savants et d'historiens même de la littérature, comme B. Croce et Farinelli en Italie, Bernard Fay en France, Spingern en Amérique, Emil Ermatinger, Schücking, Nadler et surtout Herbert Cysarz en Allemagne, Folkierski en Pologne, Hankiss en Hongrie, Michel Dragomirescou en Roumanie et tout dernièrement S. Etienne en Belgique, — a sinon discrédité les méthodes historiques dans le domaine de la connaissance de la littérature, du moins fortement ébranlé leur prestige. En France, l'article bien connu de M. Bernard Fay (30) apparaît ici, malgré quelques belles exagérations d'ordre oratoire, comme la tentative la plus éloquente sinon la plus décisive pour incorporer la critique littéraire à l'étude de la littérature. Cette attaque à fond contre les méthodes historiques et statistiques, contre « l'ascétisme scientifique, estimable peut-être mais stérile (31), a ouvert une large brèche dans la citadelle de « l'histoire littéraire historique ». Nous n'essayerons pas de l'élargir. Mais c'est surtout en Allemagne et en Russie que cet esprit antihistorique s'affirme peut-être avec le plus d'insistance. La science russe, pour des raisons doctrinales, s'agrippe naturellement à cette conception marxiste qui voit dans l'art, et dans la littérature en particulier, une sorte d'épiphénomène de la lutte de classes, — une expression exclusive du tourment social et de l'effort conscient du prolétariat...

Cette conception, rappelant de loin les idées de Hegel sur le rôle de l'art (32), semble impliquer la mort à brève échéance de toute littérature. En effet, la victoire du prolétariat, une fois accomplie, et la lutte de classe définitivement supprimée, — la littérature, expression de

(30) Bernard Fay, *Doutes et réflexions sur l'Etude de la Littérature*, "The Romanic Review", avril-juin, 1928, pp. 99-114.

(31) Bernard Fay, article cité, p. 109.

(32) Hegel, *Vorlesungen über die Aesthetik*, Berlin, 1842, tome I, p. 15-16. — A cette conception marxiste de la littérature semblent se rattacher, en la préfigurant, les vues profondes, quoique inadéquates à la réalité, de Stanislas Brzozowski en Pologne.

cette lutte, devrait logiquement disparaître, ou ne se maintenir tout au plus que sous la forme d'une vaine survivance. Quelle simplification pour tous les théoriciens et compulseurs de méthodes, historiens (provisoirement) exclus (33) !...

Les théoriciens allemands, bien entendu, ne s'embarrassent point de cette préoccupation de simplifier. L'ensemble de leur effort, tellement éparpillé et contradictoire en apparence, si inquiet et si brillant à la fois, n'exprime-t-il pas une tendance secrète de l'âme allemande meurtrie et plus indignée, plus surprise encore que meurtrie, par l'issue du grand cataclysme de 1914-1918? Une révolte contre la réalité créée par l'événement capital de l'histoire précisément? Impossibilité morale d'appliquer à la situation d'après-guerre la sentence classique de Hégel : *Was wirklich ist, ist vernünftig?* En somme, cette insurrection contre l'histoire et « l'historicisme » n'exprime-t-elle pas une volonté plus ou moins consciente de s'évader de la réalité historique du présent, volonté déguisée en préoccupation d'ordre philosophique ou métaphysique et stylisée suivant le tempérament et la mentalité de chaque chercheur? Peu importe! Effet d'une immense « rupture du temps », produit de la Grande Guerre, selon la constatation de Cysarz (34), ou simple manifestation du jeu autonome des tendances dans le domaine des études littéraires — cet « anti-historicisme » est un fait. Sa victoire semble d'ailleurs profiter à plusieurs disciplines : à la philosophie avec Emil Ermatinger et son école, à la philosophie et à la métaphysique avec Herbert Cysarz, à la sociologie avec Walter Schücking, à une sorte de synthétisme descriptif avec Oscar Walzel, à un certain régionalisme « géo-litté-

(33) Malheureusement ou heureusement, le mouvement littéraire actuel, en U.R.S.S. même, semble contredire cette hypothèse hardie. Car, bien entendu, pour supprimer la littérature il faudrait, non seulement éliminer la lutte de classes et toutes les tensions sociales, mais apaiser en même temps toutes les angoisses de l'homme, éteindre ses passions et — peut-être — la lumière même de la vie.

(34) " Der Weltkrieg ist Keine Vier-Jahr, sondern eine Jahrtausend Scheide. » — H. Cysarz, *Zwischen Dichtung und Philosophie, oder Literaturhistorie als Schicksal, in Dichtung und Forschung.* Festschrift für Emil Ermatinger, Leipzig, 1933, p. 15.

raire » avec Nadler, sans parler de diverses orientations psychologiques, voire psycho-analytiques. Cette inquiète recherche de formules nouvelles dans l'étude des phénomènes littéraires, ce malaise anti-historique, qu'accentuent en Russie et en Allemagne des perturbations d'ordre local, ne se laissent pas moins sentir dans d'autres pays. Si un Cysarz professe une significative aversion contre tout encadrement chronologique de faits littéraires [« pas de moyen plus sûr, dit-il, pour créer le plein chaos, que d'ordonner les œuvres d'art d'après les cycles d'années (35) »], M. S. Etienne, professeur à l'Université de Liége, dans une étude toute récente, exerce sa verve, non seulement contre la chronologie (36), mais contre tous les procédés de « l'historien littéraire » et surtout contre ses « recherches biographiques ». L'étude de M. Etienne me semble contenir bien des appels ou des possibilités d'appel en faveur de la « critique immédiate » plus ou moins encadrée d'une sévère philologie. Je n'irai pas toutefois, soit dit en passant, jusqu'à me solidariser complètement avec l'auteur dans le procès qu'il intente aux « historiens » :

> Je crois que voilà, dit-il, le point crucial, où nos routes (les siennes et celles des historiens) se séparent : l'homme change-t-il? Non, disons-nous. Oui, dit l'historien littéraire (37).

Cette réponse me paraît bien cassante. Il existe évidemment dans l'homme certains éléments essentiels qui demeurent. Mais le monde extérieur évoluant, les rapports du sujet et de l'objet changent nécessairement. Or, c'est dans l'œuvre d'art que se rencontrent et s'affrontent les divers modes du permanent et du mouvant, du stable et de l'instable, de l'éternel et de l'éphémère. Et, de grâce, ne nous hypnotisons pas trop sur la supériorité hiérarchique de cet « éternel »! Après avoir admis que

(35) Ibid., p. 11. — Dans son ancien et principal ouvrage, *Literaturgeschichte als Geisteswissensehaft*, Halle, 1926, p. 3. — Cysarz affirme que le problème fondamental est pour lui : « Das gegebene Zeithafte in zeitlose Form zu prägen. »

(36) S. Etienne, *Défense de la Philologie*, E. Droz, Paris 1933, pp. 44-49.

(37) *Ibid.* p. 63.

« l'homme ne change pas », M. Etienne fut naturellement amené à dénier toute valeur explicative (par rapport à l'œuvre) à la biographie. Certes, la connaissance, par définition incomplète, de la vie d'un auteur, est un bien fragile instrument pour l'étude de son œuvre, et il sera, bien entendu, toujours impossible de « reconstruire l'œuvre en partant de la biographie (38) », comme le remarque malicieusement M. Etienne. On ne doit pas oublier, cependant, que la personne humaine de l'auteur a servi de *lieu* où s'est produit le « miracle de la création ». La connaissance, si peu exacte qu'elle soit, de ce lieu biologique et psychique ne me paraît pas indifférente. Elle ne remplacera pas l'étude directe du texte, elle ne suppléera jamais à cette « prise de possession » qui est le privilège d'un critique (ou d'un simple lecteur) doué d'une intuition ou d'une « sensibilité parallèle » à celle de l'auteur. Mais utilisée diligemment, hiérarchisée selon une échelle appropriée des valeurs (valeurs dynamiques ou symboliques des accidents biographiques), la biographie nous permet souvent d'éclairer humainement, socialement parlant, quelques aspects de l'œuvre elle-même; elle peut faciliter enfin, sinon la compréhension totale du « miracle », du moins l'accomplissement du pèlerinage vers sa perpétuelle réalisation.

En plaçant ici le mot « miracle », j'ai pensé d'ailleurs plutôt à cet autre contempteur des procédés historiques et biographiques qu'est M. Michel Dragomirescou, et qui, désirant fonder une « science de la littérature » sûre et exacte, a décidé d'en exclure sévèrement tout ce qui n'est pas « l'œuvre d'un génie (39) ». Par contre, il a abandonné généreusement à « l'histoire littéraire les autres productions où on peut trouver de l'intelligence, du talent ou de la virtuosité ». En réalité, M. Dragomirescou a formulé dans son ouvrage une idée féconde, mais d'un rendement limité. Il a assimilé les chefs-d'œuvre aux espèces vivantes. La vie des chefs-d'œuvre se perpétue, selon lui, par « les individus qui en prennent connais-

(38) *Op. cit.* p. 38.

(39) Michel Dragomirescou, *La Science de la littérature*, Paris, Librairie universitaire, 1928, 1er vol., p. 9.

sance (40) », dans l'imagination des lecteurs, des spectateurs, des générations qui se suivent (41). Mais, précisément, le droit à cette postérité est strictement réservé à la seule classe des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire des « œuvres d'un génie ». Hors de cette caste, point de salut: tout est voué à la stérilité et à la damnation, je veux dire à l'inquisition, à la torture des historiens! Le difficile est, ici, je crois, de reconnaître les privilégiés, les « ayants droit » au traitement scientifique et non historique, à la protection de la science, garantie de pérennité et non pas à l'opprobre des considérations et des procédés historiques. — Serait-ce le rôle d'un « tribunal esthétique » que l'auteur essaie d'établir dans la partie consacrée à « l'Esthétique littéraire » (2e volume) ou à la « Méthodologie littéraire » (3e volume)? Je prévois, en ce cas, que le fonctionnement de ce tribunal serait bien difficultueux. Mais peut-être cette fonction incombera-t-elle plutôt à la discipline nommée la « Critique littéraire » qui formera une des parties de la « science de la littérature » annoncée par l'auteur à la p. 57 du 1er volume. Alors, peut-être, quelques rayons de l' « immédiatisme » vont passer dans le vaste système en construction de M. Dragomirescou, et avec eux un peu de cette passion du beau qui aime à affronter le danger des incertitudes, préférant les risques aux recettes, qui, selon le mot de M. Valéry, « réussissent toujours ».

En réalité, l'homme d'après-guerre se méfie de ces recettes trop sûres et si encombrantes parfois. Les jeunes semblent avoir bien plus l'appétit de créer l'histoire que de l'écrire; « créer », « produire » sont ennemis de « conserver » et de s'appesantir sur le passé. Le rythme haletant d'événements sociaux et politiques éveille le désir d'étreindre la chaude réalité et stimule l'appétit d'expérience métaphysique. Il en résulte qu'on est las des méthodes impersonnelles dans le monde où, seule, la personnalité forte peut s'imposer, c'est-à-dire vivre li-

(40) *Ouvr. cit.*, 1er vol., p. 48.

(41) J'ai formulé un point de vue analogue dans une étude sur la *Gloire*, publiée sous forme de dialogue: « *Orzeczach blahych i wiecznych* » (« Choses vaines et éternelles »), Paris, 1929, *Société polonaise des Amis du Livre*, pp. 15-16.

brement. Tout cela fait détourner les esprits les plus hardis des fastidieuses recherches historiques. Certes, en assouplissant les procédés, en humanisant les méthodes, on reviendra un jour à un plus élégant équilibre des tendances aujourd'hui en plein combat. Placée entre l'histoire littéraire et toutes les « sciences de littérature », diversement conçues et interprétées, la « critique immédiate » doit garder ici une pleine indépendance, sans affecter cependant une inerte neutralité. Son exercice exclut par définition les procédés historiques. Mais inversement, si elle voulait se soumettre à la stricte discipline de quelque esthétique normative, elle perdrait sûrement son allure désinvolte, pleine de vie et de jaillissements imprévus, et sombrerait ainsi dans une morne et somnolente pédanterie. Sans mépriser les méthodes historiques et ignorer les développements des sciences esthétiques, sans éviter d'exprimer les jugements de valeur », mais les exprimant d'une façon indirecte, par la tonalité et la densité de la réaction critique bien plus que par une affirmation nue ou par un classement méthodique, — elle servira l'un et l'autre camp. Elle servira surtout l'histoire littéraire, renouvelant les contacts, brisant les opinions acquises, confrontant, innovant, bousculant, renversant les idoles. Pour chaque œuvre, dans chaque époque, une nouvelle vérité. Et que Messieurs les historiens se débrouillent. Par rapport au passé, l'art de la « critique immédiate » est essentiellement révolutionnaire. Partant d'un fait primordial, de l'autonomie du fait esthétique, cette critique, appliquée aux œuvres déjà classées, peut ouvrir des vues sur les aspects les plus divers de la « création », et accentuer tantôt l'esprit philosophique, métaphysique ou social, tantôt la base psychologique ou biologique du phénomène de l'art. Bien entendu, sur son chemin, quelques dangers la guettent: vaine éloquence, verbalisme, manque de continuité, hypothèses gratuites, jugements fragiles... Mais vivre ne signifie-t-il pas s'exposer aux dangers? C'est pourquoi, si la science de la littérature dans toutes ses formes peut être utile à la « critique immé-

diate » en élargissant ses perspectives, en enrichissant ses contacts; si la philologie surtout est en état de lui offrir un don inestimable, la piété clairvoyante envers un texte; en revanche une porte ouverte à « l'immédiatisme », une certaine confiance accordée à ces impertinentes audaces fera passer dans l'édifice vénérable, mais vétuste par endroit, de l'histoire littéraire, un courant de fraîcheurs, le souffle vivifiant d'un nouvel enthousiasme.

Dans un discours plein d'envolée et de solides vérités, M. Paul Hazard qui, tout en exerçant si dignement le métier d'historien littéraire, pratique avec tant d'élégance quelques-unes des plus précieuses vertus de « l'immédiatisme », a proposé qu'on suspende dans l'atelier du critique, comme blason, un phénix. Seul cet oiseau rare, dit-il, peut suggérer, selon lui, la rencontre exceptionnelle de toutes les qualités qu'on exige du critique, à qui « on demande d'être également doué d'imagination, de sensibilité, d'intelligence et de volonté; d'être inflexible et souple, très érudit et très frais, très sévère et très courtois, génial et modeste, inventif et circonspect » (42).

Certainement. Mais à la seule condition que toutes ces qualités et d'autres encore que M. Paul Hazard évoque dans une chatoyante cascade d'énumérations, soient l'apanage non pas d'un *seul* critique, mais de l'*ensemble* de la critique qui, pour chaque époque, comporte un jeu plus ou moins complet d'individualités créatrices.

Un phénix cependant n'évoque pas la seule qualité « d'être rare », ou plutôt, s'il l'évoque, c'est par cet autre trait légendaire : pouvoir renaître de ses cendres indéfiniment. Il n'est pas immortel en effet, de cette immortalité qui ôte aux dieux le sens du tragique souverain : angoisse de la mort. Mais, — pareil à l'art, dont « la critique immédiate » est une nécessaire émanation, — il possède le don de perpétuelle renaissance, et il peut, en se renouvelant, connaître ainsi tout ce qui est le plus humain dans la vie et le plus divin dans l'éternelle course de l'homme vers l'abîme de sa destinée.

Z. L. ZALESKI.

(42) *La Critique littéraire*, Bulletin de l'Ass. Syndicale de la Critique littéraire, 15 avril 1932.

UN TÉMOIGNAGE
SUR LA FIN DE MISS CAVELL

—

La Bocarderie (Valangin, Suisse),
le 2 mai 1934.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

J'ai lu en son temps avec beaucoup d'intérêt ce que votre revue a publié concernant le procès et la fin de Miss Edith Cavell. Etant, à l'armistice, adjoint au général de division Rouquerol, attaché militaire à Bruxelles, j'eus le douloureux privilège de m'occuper des tombes des héros alliés fusillés par les Allemands au Tir National, et de faire placer sur les tertres les modestes entourages qui demeurèrent sur place jusqu'à l'exhumation des corps.

Ayant épousé une infirmière belge, Mlle Jeanne Cornellie, qui avait été formée, avant et pendant la guerre, par Miss Cavell, je me mis en devoir d'interroger à titre privé toutes les personnes qui avaient pris part à ce drame. Plus tard, je pus retrouver en Allemagne deux des témoins oculaires de l'exécution. D'une part, M. le Dr Stœber, devenu chef du département de justice militaire à Munich, et M. le Pasteur Le Seur, devenu chef de l'Ecole de jeunesse au Hainstein, près d'Eisenach. Les déclarations de ces deux hommes concordaient d'une façon absolue en ce qui concerne les circonstances de la mort de l'héroïque nurse anglaise.

J'eus l'idée de prier M. Le Seur de rassembler ses souvenirs et de m'adresser dans une lettre un récit détaillé de la part qu'il avait prise en tant qu'aumônier à ces journées tragiques. Le document reçu me parut d'une telle netteté et, pourquoi ne pas le reconnaître, d'une

telle grandeur, que j'en fis une traduction intégrale dont je vous adresse ci-joint un exemplaire, certain qu'il intéressera vivement les lecteurs du *Mercure de France*. J'espère ainsi contribuer pour ma faible part à détruire les légendes regrettables qui ont été répandues et le sont encore de nos jours, soit par le film, soit par divers organes de presse.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

CAPITAINE ÉTIENNE BACH
Officier français en retraite.

LETTRE DE M. LE PASTEUR LE SEUR
AU CAPITAINE ETIENNE BACH

Cher Monsieur,

Je vois, par votre lettre, que les versions mensongères répandues jadis, concernant les derniers moments de Miss E. Cavell, persistent toujours, avec quelques variantes nouvelles. C'est pourquoi je crois de mon devoir de donner pour la première fois une relation très détaillée de ce que moi-même j'ai été appelé à vivre dans cette triste affaire.

Les faits que je vous relaterai seront la meilleure réfutation des mensonges qui ont cours. J'accepte avec reconnaissance votre offre de communiquer à la presse ces renseignements.

Le 10 octobre 1915, vers 1 heure, le Dr Stœber, commissaire du Gouvernement auprès du Conseil de Guerre, vint me trouver au Palais du Gouvernement (section étrangère à Bruxelles), pour m'informer qu'en qualité d'aumônier de la garnison j'aurais à assister le lendemain matin, au moment de son exécution, une Anglaise, Miss Edith Cavell, qui venait d'être condamnée à mort. Je fus, à cette seule pensée, bouleversé jusqu'au plus profond de l'âme, car quelques semaines auparavant j'avais déjà dû accomplir les devoirs de ma charge auprès d'un soldat allemand condamné pour espionnage en temps de guerre (1). Ce service avait été extrêmement dur pour moi,

(1) C'était Rammlov (voir la note page 486).

et je me représentais tout de suite combien ce serait plus terrible encore, puisqu'il s'agissait d'une femme. C'était la première fois que j'entendais parler du procès de cette nurse anglaise. Aussi je tins à me renseigner, et je commençai par vérifier si la condamnée était bien protestante, puisque, sans cela, ma présence ne pouvait être requise. Le Commissaire du Gouvernement ne put me renseigner d'une façon définitive à ce sujet. J'allai donc au Bureau de la Place pour être fixé, et je demandai au secrétaire qui s'y trouvait s'il était au courant de ce qui devait se passer le lendemain matin. Il me répondit affirmativement. « Alors, lui dis-je, voulez-vous faire vérifier si cette Miss Cavell est réellement protestante? » « — Mais, répliqua-t-il, l'exécution de Miss Cavell n'est pas prévue, puisqu'il n'y a que deux cercueils commandés. » « — Je le sais, mais je puis vous dire qu'une des deux bières est certainement pour Miss Cavell. » Alors, en ma présence, il téléphona à la prison Saint-Gilles, et l'on répondit que Miss Cavell était membre de l'Eglise anglicane. Il ne pouvait donc être question de me soustraire au pénible devoir de mon ministère.

Sur ce, je crus bon, sans rien connaître du procès de cette femme, de demander au Dr Stœber si je ne devais pas proposer à la condamnée de signer un recours en grâce, mais il me fut répondu que ce serait tout à fait inutile, étant donné que l'arrêt de mort, exécutable immédiatement, avait été signé par le Gouverneur de Bruxelles en personne : le général von Sauberzweig. Toute démarche tendant à sauver la tête de Miss Cavell était donc inutile.

On ne me permit pas de prendre contact avec la malheureuse avant l'heure de la lecture du jugement. Cette cérémonie eut lieu à 4 heures de l'après-midi. Les trente-cinq accusés, à l'exception d'un seul qui s'était suicidé, furent rassemblés dans la salle d'audience de la prison. Les jugements furent lus en français et en allemand.

Des neuf têtes qui avaient été demandées, cinq furent condamnées à mort, et je savais que pour deux d'entre

elles seulement, qui étaient celles des principaux responsables, la sentence serait exécutable sans délai.

Je ne puis dire combien il était émouvant de suivre sur la figure de ces gens l'effet du jugement. Tous l'écoutèrent avec fermeté, sauf deux qui éclatèrent en sanglots et qui, précisément, étaient parmi les graciés. C'était un très simple ouvrier qui ne put maîtriser son émotion, et une dame, dont le mari, debout à ses côtés, venait d'être condamné à une longue détention de travaux forcés.

Ces gens avaient mis sur pied toute une organisation dans le but de faire passer en Hollande des hommes, appartenant aux armées alliées, en état de porter les armes de façon qu'ils puissent reprendre contre les troupes allemandes du service dans leurs pays respectifs. Un grand nombre avait pu réussir dans leur tentative, causant ainsi un grave préjudice à l'armée allemande. L'âme du complot était un architecte belge, M. Baucq, de religion catholique, aidé de Miss Cavell.

Edith Cavell était une femme cultivée, d'environ quarante ans, qui, depuis une dizaine d'années, était en service comme infirmière-major, « head-nurse », dans une grande clinique privée. Elle ne fut pas seulement chargée (si je suis bien informé) de la formation des infirmières, mais surtout de l'introduction en Belgique de la méthode anglaise des écoles de nurses. Les autorités allemandes lui avaient laissé toute liberté dans l'accomplissement de sa profession. Elle a abusé de cette confiance au profit de l'organisation ci-dessus mentionnée en gardant, sous la protection de la Croix-Rouge, dans sa clinique, des hommes bien portants et en leur facilitant le passage en Hollande. Elle a elle-même reconnu en avoir fait passer au moins 250, effectif d'une compagnie fournie aux troupes alliées contre nos soldats allemands. Le juge avait de bonnes raisons de croire que ce chiffre était un minimum.

Après la lecture du jugement, je conduisis Miss Cavell au parloir; je m'étais réservé, afin que cela fût moins dur pour elle, de lui dire moi-même que l'exécution de

la sentence aurait lieu le lendemain matin. Je ne puis dire combien ce fut affreux pour moi d'accomplir cette tâche. Elle-même me vint en aide. « Combien de temps dit-elle, m'accorde-t-on encore à vivre? » « — Hélas, répondis-je, jusqu'à demain matin seulement. » A ces mots, le sang, comme un éclair, lui monta au visage, et sur ses paupières, une larme, une seule, pendant quelques secondes, perla. Je lui offris mes services en qualité d'aumônier et lui déclarai que j'étais à sa disposition à toute heure du jour et de la nuit. Elle refusa avec assurance et avec une correction parfaite. Alors, je lui dis : « N'avez-vous aucun désir que je puisse satisfaire? Je vous en prie, ne voyez pas en moi, en cet instant, le pasteur allemand, mais simplement le serviteur de Dieu qui, au nom du Seigneur et Sauveur commun, est prêt à vous être utile. » Elle me demanda s'il serait possible de faire prévenir sa vieille mère, âgée de 80 ans, restée en Angleterre, de façon qu'elle n'apprît pas la triste nouvelle par les journaux. Je lui donnai ma parole que je ferais l'impossible pour que cela fût fait, et, si je suis bien informé, le nécessaire fut fait par télégramme. Puis elle me demanda si je pourrais me charger de quelques lettres pour des êtres qui lui étaient particulièrement chers. J'acceptai de m'en occuper pour autant que l'autorité allemande me le permettrait; ces lettres furent remises à la Kommandantur qui, je l'espère, les aura fait suivre à destination. Miss Cavell n'exprima pas d'autre requête; elle ajouta simplement que depuis dix semaines, dans sa prison, elle ne s'était fait aucune illusion sur le sort qui lui était réservé.

Et pourtant, en moi, grandissait le désir d'assurer à son âme, dans sa détresse, le soutien dont elle avait besoin. C'est dans ce but que je pris une initiative que je n'avais nulle qualité de me permettre. Je sentais profondément que cet Allemand en uniforme de l'armée ennemie ne pouvait lui apporter l'aide suprême qui lui manquait, et, de plus, je savais que les statuts de l'Eglise anglicane ne lui permettaient pas de recevoir la Sainte Cène des mains d'un pasteur d'une autre confession. Or,

je connaissais (et j'avais pour lui la plus grande estime) le chapelain anglais de Bruxelles, le Révérend Graham, un Irlandais doué d'une foi profonde et qui, pendant toute l'occupation, fut autorisé à assurer librement son ministère. J'offris donc à Miss Cavell de demander au Révérend Graham de venir lui donner la communion. Tout son visage s'illumina, et c'est avec une joie profonde qu'elle accepta ma proposition. Enfin, je lui déclarai que j'aurais le douloureux privilège de l'accompagner jusqu'à la dernière minute de sa vie et lui demandai si elle désirait que je tente une suprême démarche pour obtenir que le lendemain matin Mr Graham me remplace à l'heure décisive. Je ne lui cachai pas qu'il n'y aurait pas beaucoup de chances que ce soit accordé. Elle écarta cette idée avec la plus grande fermeté, en déclarant que ce serait beaucoup trop dur pour Mr Graham, qui « n'avait pas l'habitude de ces choses ». « — Mais, miss Cavell, lui répondis-je, croyez-vous peut-être que, moi, j'en aie l'habitude? Ayez l'obligeance simplement de me dire si vous préférez que je vous retrouve demain matin au Tir National, ou que je vienne ici vous prendre. » Elle accepta avec reconnaissance ma deuxième proposition, puis, après lecture de quelques passages de l'Ecriture Sainte, auxquels j'ajoutai quelques mots d'espérance chrétienne, dans une émotion indicible nous prîmes congé l'un de l'autre après nous être serré chaudement la main.

Je me mis donc immédiatement à la recherche de Mr Graham; mais il n'était pas chez lui; que faire? Il fallait l'avertir, tout en gardant naturellement le secret obligatoire. Je glissai dans sa boîte un court message en anglais, par lequel je le priais de venir le plus tôt possible chez moi, muni de son service de communion; un membre de sa paroisse, à l'article de la mort, réclamait sa présence. Le cœur lourd, je regagnai mon appartement.

Il était huit heures passées quand enfin le pasteur anglais sonna à ma porte. Quand je le mis au courant, dans le plus grand secret, de ce qui allait se passer, il faillit

se trouver mal. Il se fit conduire en voiture à la prison de Saint-Gilles, où il put se faire introduire grâce à l'autorisation spéciale que j'avais obtenue pour lui. On le laissa, sans lui imposer de témoins, s'entretenir aussi longtemps qu'il le voulut avec la condamnée. Il resta plus de deux heures avec elle.

Plus tard, il me raconta, en m'autorisant à le répéter, que Miss Cavell, au moment de prendre la Sainte Cène, lui déclara « qu'elle voyait, en cet instant solennel où elle se trouvait sur le seuil de l'éternité, que le patriotisme n'est pas tout et qu'il fallait arriver non seulement à ne haïr personne, mais à aimer tout le monde ».

Le lendemain matin, au petit jour, l'âme accablée, je montai dans l'automobile qui me conduisit à la prison. Je me fis annoncer auprès de Miss Cavell et, si mes souvenirs sont exacts, le soldat me déclara qu'elle venait tout juste de s'agenouiller devant sa table. Un bec de gaz vacillant éclairait sa cellule. Sur la table, deux gros bouquets fanés qui, depuis au moins dix semaines, étaient à la même place, donnaient à la petite pièce l'apparence d'un sépulcre.

Miss Cavell avait arrangé avec le plus grand soin, dans une valise, tous les menus objets qui lui restaient.

Je l'accompagnai à travers les longs couloirs de l'immense prison. Les gardiens belges la regardaient passer en se mettant au garde-à-vous et en la saluant en silence avec le plus grand respect. Elle répondit très simplement en s'inclinant à son tour.

Puis on nous fit monter dans l'automobile qui nous attendait dans la cour. Peu de temps après, par le même portail, sortit l'autre condamné, M. Baucq, un architecte d'environ 35 ans.

Baucq s'approcha de chacun des soldats et leur dit, en flamand : « Sans rancune, n'est-ce pas? » Et les deux automobiles filèrent à travers la ville.

Et moi, j'étais assis à côté de Miss Cavell, l'accompagnant à son propre enterrement. J'avais pris avec moi un flacon d'eau de Cologne, mais elle me remercia en me disant qu'elle n'en avait pas besoin. Elle restait calme,

écoutant les versets de la Bible ou les strophes des cantiques anglais que je ne cessais de répéter durant tout le parcours.

Elle était merveilleusement en possession d'elle-même.

Quand nous arrivâmes sur le terrain, la compagnie réglementaire, commandée par un officier d'état-major, était sous les armes. Le Commissaire rapporteur avec son greffier, un officier de la Kommandantur et un médecin attendaient sur les lieux.

J'appris que le Commissaire s'était entretenu avant avec les soldats du peloton d'exécution, et leur avait expliqué qu'il était dur de devoir tirer sur une femme, mais qu'il tenait à les avertir qu'il ne s'agissait pas d'une mère de famille.

Quant à nous, les aumôniers, nous conduisîmes les condamnés devant les troupes. La compagnie présenta les armes et le jugement fut lu en allemand, puis en français.

Alors M. Baucq, d'une voix claire, s'écria, en français: « Camarades, devant la mort, nous sommes tous camarades. » On ne lui permit pas d'en dire plus long. On nous laissa quelques minutes pour échanger un dernier mot avec les condamnés. J'eus l'impression que mon devoir était d'être aussi bref que possible. Je pris la main de Miss Cavell, et je lui dis, en anglais, simplement ces paroles : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu le Père, la Communion du Saint-Esprit, soient avec toi dans l'Eternité. Amen! »

Elle me serra franchement la main et me dit à peu près ceci : « Dites à Mr Graham qu'il raconte un jour à mes bien-aimés que mon âme est prête et que je suis heureuse de donner ma vie pour mon pays. » Je fis avec elle les quelques pas qui nous séparaient du poteau, auquel elle fut légèrement attachée. Un bandeau fut placé sur ses yeux et le soldat qui le noua me raconta qu'ils étaient pleins de larmes.

Alors s'écoulèrent quelques secondes qui m'apparurent interminables, parce que le prêtre catholique, l'abbé Leyendecker, parla un peu plus longtemps avec M. Baucq.

Dès qu'à son tour il fut lié au poteau, on entendit des commandements brefs et, au même instant, deux salves partirent : dix fusils à cinq pas de distance; et, sans pousser un cri, les deux condamnés s'affaissèrent sur le sol.

Pendant tout ce temps, je ne quittai pas des yeux Miss Cavell, et ce que je vis alors fut vraiment horrible. La figure inondée de sang, une balle ayant traversé le front, Miss Cavell s'était affaissée en avant, puis trois fois de suite s'était dressée, muette, en tendant les mains vers le ciel. Je me précipitai vers elle avec le médecin de service, le Dr Benn. L'explication qu'il a donnée de cette attitude tragique de la suppliciée est certainement exacte, quand il déclare que nous nous sommes trouvés en présence de réflexes inconscients. Il existe du reste une description d'un phénomène physiologique identique, dans le roman d'Oscar Wilde intitulé : *Le Portrait de Dorian Grey,* et qui décrit une scène de meurtre épouvantable. Il eût été impossible à un être humain se trouvant dans une situation pareille, s'il était conscient, d'être en possession de lui-même au point de ne pas hurler de douleur. Les blessures grosses comme un poing qu'elle portait dans le dos confirment qu'elle dut mourir sur le coup.

Je n'ai donné le détail de ces instants tragiques que pour apporter la lumière nécessaire pour réduire à néant les versions mensongères qui ont cours depuis lors.

Quelques minutes après, on descendit dans la fosse les deux bières; je me recueillis sur la tombe de Miss Cavell et je prononçai, en présence de sa pauvre dépouille, la bénédiction du Seigneur. Puis je rentrai chez moi, l'âme malade. Mon devoir au fond s'était borné au simple rôle d'un aumônier.

Je n'ai jusqu'à ce jour encore jamais eu entre les mains les pièces du procès. Mais ce que je puis affirmer en pleine conscience de ma responsabilité, c'est que l'exécution dramatique s'est passée sans incident spécial autre que ceux dont j'ai rendu compte ici, et que tout ce que j'ai vu, de mes yeux vu, me permet d'attes-

ter que ceux qui jouèrent un rôle quelconque en ces instants s'efforcèrent de traiter les condamnés aussi correctement que possible. Toutes les autres versions sont de pure invention. Peut-être me permettra-t-on d'ajouter que, comme je l'ai su plus tard, le représentant du Ministre des Affaires Etrangères allemand à Bruxelles, le baron von der Lancken, la veille au soir, avait tenté une dernière démarche pour obtenir que l'exécution du jugement fût retardée. Cela n'a pas empêché un journal illustré parisien de publier une gravure sur laquelle on voit le baron von der Lancken qui, de ses propres mains, abat d'un coup de revolver Miss Cavell (1).

Il y a quelques années, j'ai reçu chez moi une haute autorité ecclésiastique anglaise, accompagnée d'un fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères, tous deux venus pour m'interroger au sujet de ces événements. Il m'assura que les milieux cultivés d'Angleterre étaient tout à fait certains que, au point de vue purement juridique, la condamnation était chose normale. Personnellement j'ajoutai qu'à mon point de vue l'exécution avait été une faute psychologique. La façon dont la femme est considérée en Angleterre amène à juger l'exécution d'une inculpée comme une chose inconcevable et d'une immoralité criante. Au surplus, le Kaiser Guillaume II, qui n'eut connaissance du procès qu'après l'exécution de la sentence, se montra fort indigné de ce qui s'était passé et donna des ordres pour que, dorénavant, toute exécution de femme n'eût lieu qu'après avoir été confirmée de sa propre main.

Au point de vue moral, toute cette tragique affaire appartient à l'ensemble de graves problèmes que placent devant la conscience chrétienne la guerre et toutes ses conséquences. Si on veut être juste, on ne peut oublier qu'il était aussi du devoir des chefs de l'arrière de veiller sur les étapes de l'immense armée allemande engagée sur le front, et que cette femme, sans aucun doute, par son activité coupable, coûta la vie à plus d'un soldat allemand, puisque deux cent cinquante ou plus de sol-

(1) Cf. le numéro du 15 mars 1931 du *Mercure de France*, page 539.

dats alliés, par ses soins, recommencèrent à ouvrir le feu sur les nôtres. Pendant que je fus prisonnier de guerre avec l'ambulance de campagne qui resta à Bruxelles après la reprise de cette ville par les Belges, l'autorité militaire envoya quelqu'un chez moi pour me demander d'indiquer l'emplacement exact où Miss Cavell fut inhumée. Voilà tout ce que je puis dire sur cette triste affaire.

Comme on me l'a appris plus tard, le journal le *Times*, dans son numéro du 6 mars 1928, a publié un article dans lequel Mr Reginald Berkerley déclarait qu'il faisait toutes réserves sur mon récit de ce qui s'est passé lors de l'exécution. On devrait prendre moins à la légère les déclarations faites par un pasteur en pleine conscience de sa responsabilité devant Dieu et les hommes. On ne devrait pas non plus oublier que plus de deux cent cinquante personnes assistèrent à la scène. Il n'y eut aucune chaise dont on fait usage. Miss Cavell fut attachée très légèrement au poteau. Quant à l'histoire du soldat Rammler, je puis très facilement donner l'explication de l'erreur commise à cause de la présence de sa tombe au Cimetière national. Environ quatre semaines avant l'exécution de Miss Cavell, sur le même emplacement, fut exécuté un soldat allemand qui avait fait de l'espionnage pour les Belges et dont le nom est en effet presque celui de Rammler (2). Sa tombe, en raison des dates, fut naturellement toute proche de celle de Miss Cavell. Mais ce malheureux soldat était déjà mort depuis près de quatre semaines quand la nurse anglaise fut enterrée. C'est l'exécution à laquelle j'ai fait allusion au début de ce rapport.

En terminant, permettez-moi de vous dire, cher Monsieur, qu'il me semble être de notre devoir commun de garder profondément dans nos cœurs les paroles sacrées qui tombèrent de la bouche de Miss Cavell : « Le patriotisme n'est pas tout; il faut non seulement ne haïr personne, mais encore avoir de l'amour pour tout le monde. » J'aime ma patrie et je considérerais comme une

(2) Son nom exact était RAMMLOV. Cf. *Mercure de France* du 15 janv. 1930, pages 504 et suivantes : *L'Exécution de Miss Cavell. Une mise au point.*

faute si je lui fermais mon cœur. Mais, à l'aurore du triste jour où j'accompagnai au Tir National Miss Cavell, j'éprouvai profondément en moi ces deux impressions puissantes : d'une part, la barbarie de la guerre, et d'autre part la majesté d'un Dieu qui plane bien au-dessus des frontières et qui, en ces heures inoubliables, me donna d'unir mon âme dans ces profondeurs sacrées à celle de la condamnée.

J'avais, comme témoin oculaire, le droit et le devoir de parler. Dieu m'est garant de la vérité de ce récit.

Je vous prie de croire à l'assurance de mes sentiments chrétiens.

PASTEUR PAUL LE SEUR

Docteur en théologie,
Ecole du Hainstein, Eisenach (Allemagne).

POÈMES

—

PEINANT, SOUFFLANT, CAHIN-CAHA.

Peinant, soufflant, cahin-caha, nous marchons côte à côte tous deux dans la vie.
Rude est la montée, lasses nos deux âmes inassouvies,
Et les pauvres corps?

Tu te rappelles, mon chéri, que l'Homme-Dieu aussi peinait au flanc de la montagne?
Mais qu'est-ce que cela fait de souffrir puisqu'on est ensemble dans ce bagne
Et puisqu'on en sort?

Remets ta main dans la mienne et souris-moi sous ce soleil de la septième heure,
Tenons notre croix à deux, je suis ta femme et ta sœur,
Bientôt la descente:

Tu sais bien que nous ne sommes pas dignes de la vraie croix du martyre,
Ce n'est qu'un temps à passer, même si ce poids trop lourd nous écrase et nous tire!
Veux-tu que je chante?

Même la mort ne saurait nous arracher ces années vécues la main dans la main,
Nous avons aimé, nous avons souri, nous avons pleuré, et jamais en vain,
Quelle immense grâce!

Au premier de nous deux qui s'en ira, de la terre vers le ciel selon la loi,
Le premier qui survit dira, les yeux pleins de larmes, le cœur plein de foi:
Garde-moi ma place?

FRERE QUE J'AI CHOISI

Frère que j'ai choisi entre les hommes pour suivre même chemin,
J'appuie ma tête doucement contre ton épaule et je tiens ma main dans ta grande main,
Nous n'avons plus besoin de paroles.

Un merveilleux passé de tendre confiance chante tout bas ses chansons,
Et je l'écoute en souriant avec des larmes tandis que nous marchons
En nous soutenant à tour de rôle.

Mon Dieu, voici cet homme que Vous m'avez donné, le conduisant vers moi du fond de son Berry,
C'est mon époux et c'est mon frère pour un temps qui ne sera jamais fini,
O l'adorable conte de fée!

Nous nous rejoindrons en Vous par delà cette glaise du cimetière,
En secouant nos corps poudreux, car, n'est-ce pas, mon frère,
Que serait l'amour sans la durée?

—

MERE AU DELA DE LA MORT

Et vous aussi, vous vous en irez un jour de la terre,
O mes chers petits garçons!
Et je ne serai pas là pour vous aider sur votre calvaire
A l'ultime pâmoison.

Tout seuls, il vous faudra lutter pour arracher du corps votre âme,
Tout seuls, mes pauvres petits!
En vain vous gémirez: Maman! et moi, pendant ce drame,
Je serai loin dans ma nuit.

Eh bien! non, ce n'est pas vrai, l'amour est plus fort et l'amour s'impose:
Défiant le temps et l'éther,

Je serai là, ô mes chéris, avec mes bras cachés, avec ma bouche close,
Pour aider ma propre chair.

Comme aujourd'hui, je vous tendrai mon sein, mes genoux, mon épaule,
Rien n'atteindra notre accord.
Et vous me sentirez, ô mes chéris, qui vous accole,
Mère au delà de la mort!

Appelez-moi sans redouter qu'aucune présence ne vous réponde:
Dieu permet, dans son amour,
Lui qui laissa Marie debout près de la croix où mourait le Sauveur du monde,
Cet invisible retour.

—

QUAND J'ERRE

Quand j'erre dans notre vieux quartier où tous trois nous nous promenâmes,
L'un à mon bras, l'autre à ma main, dans votre convalescence d'hiver,
Je crois encore vous voir auprès de moi, corps remuants, joyeuses âmes,
Alors je ris de plaisir et d'amour en évoquant vos deux visages clairs,
Et je murmure en moi: « Merci, mon Dieu! » pour ces fruits de ma chair,
Quand j'erre dans notre vieux quartier où tous trois nous nous promenâmes...

—

LAS, TU T'APPUIES

Las, tu t'appuies contre mon épaule dans le métro, mon grand petit garçon!
Je touche ta douce joue, je respire ton odorante petite toison,
Je voudrais me faire plus moelleuse et plus tendre encore pour mieux t'accueillir,

De temps en temps tu rouvres tes larges yeux et tu me regardes avec un sourire,
Et mon cœur se gonfle alors d'une telle joie que j'ai peur qu'il n'éclate,
O mon grand petit garçon, ô mon amour, ô ma douceur qui me dilate!
J'irais jusqu'au bout du monde avec toi niché contre mon corps qui t'appartient,
O cher petit garçon que j'ai reçu de Dieu et dont je garde la main dans ma main!

—

MES AMOURS

Ici le large visage rose, la grosse tête,
Là les grands yeux noirs de tendre velours.
Pour que ma venue demeure une fête,
Combien encore de jours?

Ce dont j'ai besoin, c'est de votre joie.
Que Dieu me déplace et me replace tour à tour!
Et quoi qu'ici-bas le destin m'octroie,
Vivez, riez, mes amours!

—

QUAND VOUS SEREZ EPANOUIS

Je vous ai mis un jour au monde avec mon corps écartelé.
Je vous arrachais de moi qui depuis des mois vous nourrissais de ma substance.
Il me fallut me séparer de vous pour vous donner l'âme et l'existence...
O première coupure entre la mère et le nouveau-né!

Des années je vous ai eus à moi, avec vos petits bras, vos grands yeux et vos bouches,
Et je formais vos cœurs et vos esprits à ma façon selon l'ordre du ciel,
Et puis il m'a fallu me séparer encore de vous pour que mes abeilles aillent faire le miel.
Une seconde fois la mère écartelée accouche...

Mes petites fleurs, mes petits bourgeons, mes petits fruits,
Ce n'était pas pour moi que je vous avais donné l'être,
Et j'accepte dans un proche avenir de n'avoir plus qu'à disparaître
Quand vous serez épanouis!

—

A MES FILS

Ne vous inquiétez pas de ce que deviendra mon corps quand mon âme l'aura déserté.
Mettez-le dans un sol béni et puis partez si vous voulez sans retourner la tête.
Je n'ai point besoin de gerbes de fleurs ni de tombeau sculpté,
Ce qui sera enfoui dans la terre je l'avais en commun avec les bêtes.
Laissez-moi s'il le faut dans la sépulture des pauvres et des coupables,
Et que ma chair et mes os se mêlent vite avec la terre où tout se confond.
Le frère que j'ai tant aimé n'eut point non plus de monument honorable,
Et nulle pierre taillée ne porte son nom là-bas, quelque part sur le front.
Mes fils, de votre mère, gardez surtout le souvenir de ce qui n'était pas périssable,
Ecoutez mon amour qui vibre au delà de la mort et toujours vous répond...

—

LE « FIAT » DU POETE

Ne pas savoir si l'on parvient enfin à toucher la Beauté,
Si ce qu'on sent prend forme pour les autres avec ces mots qu'on manie comme une glaise,
Se dire que très probablement dans le futur vos cris s'effriteront — l'accepter,
En souffrir comme on souffre du mal, de la laideur qui pèse,
Mais accepter, mon Dieu, ce que Vous voulez et non ce qu'on veut,
Et non ce qu'on aime, et non ce dont on a soif, et non ce qu'on rêve,

Ecrire, et pleurer presque sur ce chant pauvre où s'éteint le feu,
Et consentir, en pacifiant l'âme, à la médiocrité dont le cœur se soulève,
Et continuer pourtant le mince sillon dans notre champ d'un bord à l'autre bord...
— C'est cela qu'il faut, n'est-ce pas, mon Dieu, jusqu'à notre mort?

HENRIETTE CHARASSON.

JÉSUS L'INCONNU

SON VISAGE DANS L'HISTOIRE

—

I

« Que je vois seulement son visage, et je serai sauvé », se disait sans doute le péager Zachée, en montant sur le sycomore; il y monta, vit et fut sauvé. Peut-être serions-nous sauvés, nous aussi, si nous voyions son visage. Mais c'est très difficile. Car ce visage étrange ressemble au livre où il se reflète comme dans un miroir: ce livre, on a beau le lire, il semble toujours qu'on ne l'a pas achevé, que quelque chose a été omis ou mal compris; on le relit et c'est encore la même impression, et ainsi sans fin. Il en est de même de ce Visage: on ne peut le voir complètement: on a beau le regarder, il semble toujours qu'il reste quelque trait que l'on n'a pas remarqué, que l'on n'a pas entièrement compris. Voici deux mille ans que des millions d'yeux humains regardent sans voir et continueront peut-être à regarder sans voir, jusqu'à la fin des temps.

« L'image charnelle de Jésus nous est inconnue », déclare, dès la fin du IIe siècle, saint Irénée, rapportant ainsi une tradition qui remontait probablement aux hommes apostoliques, à Polycarpe et au Presbytre Jean d'Ephèse, peut-être même à Jean, fils de Zébédée, « le disciple que Jésus aimait ». — « Ce qu'était son visage, nous l'ignorons complètement », assure également saint Augustin, et il ajoute: « la face du Seigneur change, par la diversité de pensées innombrables ». Ce change-

ment vient-il seulement de nos pensées, ou de ce qu'il y a dans son visage même?

Saint Antonin Martyr, un pèlerin du IV[e] siècle, rapporte dans son « Itinéraire » qu'il lui fut impossible de bien voir le visage du Seigneur sur une image miraculeuse, *achiropoiète,* ébloui qu'il était par la lumière merveilleuse qui en émanait et aussi parce que ce « visage change constamment devant ceux qui le regardent ». Si quelque chose de semblable se passe dans le visage vivant de Jésus, tel que nous le connaissons par les Evangiles, Irénée et Augustin se trompent: nous connaissons ou pourrions connaître un aspect du visage du Seigneur.

II

J'ai acheté, je ne sais plus où ni quand, une vieille et mauvaise reproduction de l'Image miraculeuse du Seigneur, qui se trouve dans la Cathédrale de l'Assomption à Moscou — du Visage que selon la tradition, il imprima lui-même sur la toile, et envoya à Abgar, roi d'Edesse. Elle resta accrochée, des années durant, sur un mur de ma chambre, si bien que mes yeux, aveuglés par l'habitude, ne la voyaient plus. Mais un jour, que, songeant au visage de l'homme Jésus, je m'étais approché de cette reproduction, je vis soudain et fus effrayé:

Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur (Luc, 5, 8).

Le regard des yeux surhumains, qui paraissent me regarder de l'autre monde, est légèrement oblique; mon âme serait consumée s'il me regardait en face. Il me fait grâce — attend que mon heure vienne.

Sur le front, juste au-dessous de la raie partageant la chevelure plate aux lignes onduleuses et parallèles, qu'on dirait tracées au compas avec un soin géométrique, sort une mèche récalcitrante, comme chez les petits campagnards ébouriffés, et, légèrement entr'ouvertes, les lèvres d'une attendrissante puérilité semblent

murmurer: « Mon âme était en moi comme un enfant enlevé à sa mère. »

Roi d'une terrible majesté,
— *Rex tremendæ majestatis,* —

et ceci, si simple, si enfantin, si touchant.

Deux êtres en un seul, discordants et concordants, — voilà ce qui dans cette image vient de Lui, ce qui ne fut pas fait par la main des hommes, mais imprimé par Lui-même sur la toile.

Je le compris plus clairement encore en comparant ma reproduction avec la Cène de Vinci: dans un léger nuage de cheveux d'un roux doré, le visage d'un adolescent juif de seize ans, ressemblant à une jeune fille, s'incline comme une fleur à peine épanouie, qui déjà se fane sur sa tige brisée; des paupières pesamment abaissées, qu'on dirait gonflées par les larmes, et des lèvres serrées dans une résignation mortelle: « comme une brebis muette devant ceux qui la tondent, Il n'ouvre pas la bouche ».

De tous les visages du Seigneur tracés de main d'homme, c'est probablement le plus beau. Et pourtant, entre l'autre, le miraculeux, et celui-ci, quelle différence! Je ne sais si celui-ci vaincra la mort, mais je sais que l'Autre l'a déjà vaincue; celui-ci n'est qu'en trois dimensions, l'Autre est aussi dans la quatrième; l'un exprime le supplice du doute, l'Autre la béatitude de la foi; avec celui-ci je périrai peut-être, avec l'Autre, je me sauverai sûrement.

III

Deux « légendes dorées », *legendæ aureæ,* du moyen âge, expriment le sens profond de cette impossibilité de tracer le visage du Seigneur.

Aussitôt après l'Ascension, les disciples s'étant réunis dans la chambre de Sion et s'affligeant de ne plus jamais voir le visage du Seigneur, prièrent le peintre saint Luc de leur représenter ce visage. Mais Luc s'y refusait, disant que c'était impossible à un homme. Cependant, après trois jours de pleurs, de jeune et de supplication, assuré

d'avoir le secours d'en Haut, il finit par consentir. Il traça le contour du visage en noir sur un panneau, mais avant qu'il eût le temps de prendre ses pinceaux et ses couleurs, tous virent la Face Miraculeuse apparaître soudain sur la planche.

La deuxième légende est d'un or tout aussi pur. Par trois fois, le Seigneur étant encore vivant, Luc essaya de reproduire sa Face pour Véronique, l'Hémorroïsse; par trois fois, en comparant le portrait avec le Visage vivant, il constata qu'il n'y avait entre eux aucune ressemblance, et il en fut fort marri. « Mon fils, tu ne connais pas mon visage; on ne le connaît que là d'où je suis venu », lui dit le Seigneur. — « Je mangerai aujourd'hui le pain dans ta maison », dit-il à Véronique. Et elle lui prépara le repas. Mais lui, avant de se mettre à manger, lava son visage et l'essuya avec un linge, et sa Face s'y imprima, comme vivante.

La troisième légende est de l'or le plus pur. En montant au Calvaire, le Seigneur pliait tant sous le fardeau de la croix que la sueur coulait sur son visage en gouttes de sang. Véronique lui ayant tendu un suaire, il essuya la sueur du visage et sur le suaire s'imprima un Visage effrayant, celui dont il est dit dans la prophétie d'Isaïe:

> Tant son visage était défiguré; tant son aspect différent de celui des fils de l'homme (*Is.*, 52, 14).

Ces trois légendes ont le même sens: ce n'est que dans le cœur de ceux qui aiment le Seigneur et souffrent avec lui, que sa Face inexprimable est imprimée comme sur le suaire de Véronique.

IV

Les Saints s'en souviennent, les pécheurs l'ont oublié. Est-il vrai que nous ne savons rien et que nous ne pouvons rien savoir du visage vivant de Jésus? Combien sont-ils les faux Messies, les voleurs et les brigands dont l'histoire garda en sa mémoire les visages ignobles, tandis qu'elle oubliait celui du Christ! S'il en était ainsi, ce serait à désespérer de l'Humanité.

Une loi étrange gouverne la mémoire que nos yeux gardent des visages: plus nous les aimons, moins nous nous en souvenons. On se rappelle mieux le visage d'un étranger que celui d'un être aimé dont on est séparé. Quant à notre propre visage, nul d'entre nous ne se le rappelle:

...Un homme regarde dans un miroir son visage... et après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt comme il est (Jc., 1, 24).

Ce manque de mémoire vient peut-être de ce que l'homme a deux visages: l'un est extérieur, qui n'est qu'un masque, l'autre intérieur, qui est le vrai. Le visage intérieur transparaît à travers le visage extérieur d'autant plus que l'homme est plus grand et plus sincère: il transparaît donc chez Jésus, le plus grand et le plus sincère des hommes, mieux que chez personne. Voilà pourquoi dans les premiers témoignages, les plus rapprochés de Lui, son visage extérieur a été oublié, tandis que son Visage intérieur y reste présent, plus qu'aucun visage dans aucun témoignage historique.

V

Paul a beau ne pas vouloir « connaître le Christ selon la chair » (2 Cor. 5, 16), il le connaît quand même.

« Je porte en mon corps les stigmates de Jésus. » (Gal., 6, 17).

Ces stigmates sont probablement pareils à ceux de saint François d'Assise, qui se rouvrent et parfois saignent comme de véritables blessures, fraîchement faites par les clous. Pour être ainsi *crucifié avec le Seigneur*, Paul devait sentir le corps de Celui-ci comme sien et, naturellement, voir son visage. Lorsqu'il dit: « Dieu a envoyé son propre Fils dans une chair semblable, *homoiôma,* à notre chair de péché (Rom., 8, 3) », pour lui cette « ressemblance » n'est nullement le « fantôme », *phantasma,* comme elle le sera plus tard pour les docètes, mais une chair aussi réelle que celle de tous les hommes, quoique d'une autre qualité.

« N'ai-je pas vu Jésus? », demande-t-il (1 Cor., 9, 1). Il le voit, en tous cas, lorsqu'il dit:

Il s'est anéanti lui-même — s'est vidé, prenant la forme d'un esclave... Il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort sur la croix (Phil. 2, 7-8).

Sous cette forme de pauvre, d'humble, d'esclave obéissant jusqu'à la mort sur la Croix, Paul n'imagine pas abstraitement, mais sent physiquement la chair vivante de l'homme Jésus, voit son visage vivant; en même temps, il voit et sent en Lui une *autre chair;* plus qu'il ne sait métaphysiquement, abstraitement, il voit, touche charnellement, physiquement, que « en Lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » (Col. 2, 9).

VI

« Son corps n'est pas tout à fait comme le nôtre », voilà ce que les disciples les plus intimes du Seigneur qui connaissent le Christ « selon la chair » doivent sentir plus fortement encore que Paul. Il marche sur la terre, parle, mange, boit, dort, comme tout le monde; et soudain, dans un geste, une expression du visage, une intonation, voici quelque chose d'*autre*, qui n'est plus humain, comme un souffle non terrestre émanant d'un corps terrestre: pour l'odorat humain, l'Esprit Divin est ce que l'odeur humaine est pour l'odorat animal.

Comme Paul, non pas abstraitement, métaphysiquement, mais corporellement, physiquement, ils sentent, perçoivent, dans la chair vivante de Jésus un point « fantômal », transparent, ardent, insaisissable aux cinq sens, plongeant de ce monde-ci dans l'autre, point grandissant parfois, soudain, comme une étincelle qui se transforme en flamme, si bien que tout le corps, saisi et embrasé, devient, lui aussi, ardent, transparent, « fantômal ».

Pour pouvoir le comprendre et le voir, n'oublions pas que, pour les hommes de ce temps, le « fantôme » n'est

nullement ce qu'il est pour nous : non pas une « erreur des sens », une « hallucination », non point ce qui n'existe pas, mais, ce qui existe dans un autre ordre, une autre réalité. En voyant un fantôme, les hommes sont frappés d'épouvante, leur sang se glace dans leurs veines, leurs cheveux se hérissent; — comment ne serait-ce pas une réalité?

« Un fantôme! » s'écrient, saisis de terreur, les disciples voguant sur le lac de Génésareth, lorsqu'ils voyaient Jésus marchant sur l'eau vers eux (Marc, 6, 48-51). Rêve ou réalité? Quoi qu'on en pense, une chose est certaine: les hommes qui peu auparavant avaient vu le rabbi Jeschoua, simple menuisier ou maçon, marcher sur la terre, dormir, manger et boire, n'auraient pu voir ni ce rêve ni cette réalité, s'ils n'avaient toujours senti que son corps n'était pas tout à fait comme le leur, s'ils n'avaient discerné en lui ce point « fantômal », transparent, ardent.

VII

Clément d'Alexandrie rapporte que la tradition de la « fantômalité » du corps du Seigneur se conserva jusqu'à la fin du IIe siècle, dans le cercle des disciples de Jean, — qu'il s'agisse de l'Apôtre ou du Presbytre, cela importe peu pour nous. « Le Seigneur n'avait jamais revêtu un corps humain, mais était un fantôme, *phantasma* » (Origène), — telle est l'absurde et grossière déduction qui sera tirée plus tard par les docètes de cette tradition où persistent peut-être les traces du souvenir historiquement authentique de ce qu'éprouvèrent vraiment les plus proches disciples du Christ, ceux qui le connurent « selon la chair », et de ce que Paul a voulu exprimer en parlant de la « *ressemblance* de chair », *homoïiôma*, de Jésus.

Il semble que ce soit encore l'écho de la même tradition que nous retrouvons dans les *Actes de Jean*, écrits par Leucios Charinos, un gnostique qui appartenait au cercle des disciples d'Ephèse, vers la fin du IIe siècle, et vivait ainsi deux ou trois générations après la fin de

Jean, le mystérieux Vieillard, si proche, par l'esprit, du « disciple que Jésus aimait ».

Il me prit sur son sein lorsque nous étions couchés l'un près de l'autre à la Cène, et quand il me serrait contre sa poitrine, je la sentais tantôt égale et douce, tantôt dure comme une pierre, et lorsque je voulais le retenir, je touchais un corps parfois matériel, charnel, parfois irréel et sans consistance... Et en le traversant, ma main sentait le vide.

De nouveau, est-ce un rêve ou la réalité? Est-ce encore une « erreur des sens », une « hallucination », comme sur le lac de Génésareth, où les disciples virent un « fantôme »? où est-ce la vision d'une *autre réalité?* Se passe-t-il quelque chose d'uniquement intérieur dans le corps du disciple, ou *d'intérieur et d'extérieur dans les deux corps,* celui du disciple et celui du Maître? Quelle que soit notre opinion, il se peut que cette tradition nous ait conservé un témoignage historiquement authentique sur ce qui, selon la parole d'un autre Jean, probablement du « disciple que Jésus aimait », « était, dès le commencement, ce que nous avons entendu... ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé... et que nos mains ont touché » (1 Jn., 1, 1), — sur le Fils de Dieu venu au monde sous une « apparence » de chair.

Souvent il m'arrivait en marchant derrière Lui de chercher ses traces sur la terre et je ne les trouvais pas et il me semblait qu'Il marchait sans toucher le sol, —

rapporte le même Jean Inconnu.

Celui qui, d'un pas léger de « fantôme », marche sur la pierre où il ne pouvait y avoir de trace, commence, et Celui qui marche sur l'eau achève : ceci est lié à cela, mais par quel lien, intérieur seulement, ou *intérieur et extérieur* en même temps? Encore une fois nous ne le savons pas, et nous n'avons pas besoin de le savoir, pour toucher avec la main de son disciple la Chair intérieure du Seigneur à travers sa chair extérieure, pour voir avec les yeux de son disciple le Visage intérieur du Seigneur à travers son visage extérieur, et il ne dépend que de

nous d'unir ces deux faces en une Seule, celle-là même dont il est dit:

Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde (Mt., 28, 20).

VIII

Les *Actes de Jean* nous ont conservé aussi une autre tradition provenant du même cercle des disciples d'Ephèse :

Il prit avec Lui moi (Jean), Pierre et Jacob sur la montagne où Il avait l'habitude de prier. Et nous vîmes sur Lui une telle clarté (gloire) qu'aucune parole humaine n'aurait pu l'exprimer. — Et en s'approchant de Lui doucement, de manière qu'Il ne m'entendît pas, je m'arrêtai, et je le regardai par derrière et je vis qu'Il n'avait aucun vêtement et rien de ce que nous voyons (auparavant) en Lui et qu'Il n'était pas un homme. Et ses pieds étaient plus blancs que la neige, de sorte que la terre en était éclairée, tandis que sa tête touchait le ciel. Et je m'écriai d'effroi. Mais Lui, se tournant vers moi, redevint comme un homme et me prenant par le menton, dit : « Jean, ne sois pas incroyant... » Et je lui dis : « Seigneur, qu'ai-je fait? » Et il me répondit: « Ne tente pas Celui qui n'est pas tenté. »

Une curiosité avide des petits enfants, des ruses naïves, des peurs puériles; un Maître ayant pitié de ses disciples, comme une grande personne des enfants, — tout cela est rendu en couleurs si simples, si ingénues et si vives, qu'on a, une fois de plus, l'impression d'un souvenir historiquement authentique, quoique très confus: les hommes aperçoivent le Visage du Seigneur comme les poissons aperçoivent le soleil à travers l'eau.

IX

L'homme possède un Double immortel, l'image lumineuse de son autre corps, « spirituel », de son « visage intérieur », qu'on nomme *Ka,* — voilà ce que nous enseigne « le Livre des Morts » égyptien, le plus ancien livre

du monde. C'est le « corps pneumatique », « spirituel », de l'Apôtre Paul. Il semble que nous retrouvions dans les *Actes* le même « Double » de l'homme Jésus :

« Cela s'est passé dans une maison de Génésareth où nous passions alors la nuit avec le Maître. M'étant enveloppé la tête dans mon manteau, j'observais ce qu'il faisait et l'entendis d'abord me dire : « Jean, dors! » Et je feignis de dormir, et alors je vis un Autre, semblable à lui, et j'entendis cet Autre lui dire : « Ceux que tu as choisis ne croient pas en toi, Jésus. » Et le Seigneur Lui répondit: « Tu dis vrai, mais ils sont hommes. »

Ce qu'est ce Double de Jésus que Jean n'a pas reconnu, nous l'aurions peut-être compris si nous avions su lire l'apocryphe *Pistis Sophia,* cette légende-souvenir si confuse qui semble transparaître à travers l'eau noire d'un profond sommeil et où il est parlé de Jésus-Adolescent et de l'Esprit-Adolescent, « parfaitement semblables l'un à l'autre », qui s'unirent en un baiser d'amour céleste.

X

Ne serait-ce pas ce même Double, le « corps astral » de Jésus, son *Ka* mystérieux, qui apparaît dans un autre « Evangile caché », l'Apocryphe de Matthieu?

Et quand Jésus dormait, soit le jour, soit la nuit, la lumière de Dieu brillait sur lui, *claritas Dei splendebat super eum.*

La plus puérile de nos sciences, la « métapsychique », donne à ce corps lumineux de l'homme le terme incompréhensible de « *Aura* », au lieu du mot si simple et si clair de l'Evangile : « clarté », « gloire ».

Le Seigneur lui-même ne parle-t-il de cette lumière?

Si donc ton corps tout entier est éclairé sans qu'il y ait en toi aucune partie ténébreuse, il sera complètement éclairé comme lorsqu'un flambeau t'éclaire de sa lumière (Luc, 11, 30)?

Ce « flambeau » intérieur, c'est précisément le « corps spirituel », le « visage intérieur » de l'homme.

Les anciens peintres d'icone, qui entouraient d'une auréole d'or la Face divine du Christ, avaient peut-être vu juste le visage humain de Jésus. Il n'y a plus que les petits enfants et les petites vieilles pour voir encore une auréole autour de la Face. Mais si le visage humain de Jésus ne s'éclaire pas pour nous aussi de ce nimbe divin, nous ne le verrons jamais.

XI

Je me voyais adolescent, presque enfant, dans une église basse du village. De minces cierges luisaient en petites taches rouges devant d'antiques icones, une étroite couronne irisée entourait chaque petite flamme. L'église était sombre et terne. Mais il y avait beaucoup de monde devant moi. Rien que de blondes têtes paysannes. De temps en temps elles se mettaient à onduler, à tomber, à se relever, comme des épis mûrs que parcourt la vague lente du vent d'été.

Tout à coup un homme s'approcha par derrière et s'arrêta à côté de moi. Je ne me retournai pas, mais je sentis immédiatement que cet Homme était le Christ.

Aussitôt l'attendrissement, la curiosité, la peur, s'emparèrent de moi tout ensemble. Je fis un effort sur moi-même et regardai mon Voisin.

Son visage était celui de tout le monde — un visage pareil à tous les visages humains. Les yeux regardaient un peu en haut, attentivement et doucement; les lèvres étaient fermées, mais non serrées; la lèvre supérieure reposait sur la lèvre inférieure; la barbe courte était partagée en deux; les mains étaient jointes et ne bougeaient pas; et ses vêtements étaient aussi ceux de tout le monde.

« Ça, le Christ? songeai-je, cet homme si simple, si simple? Ce n'est pas possible! »

Et je me détournai de Lui. Mais à peine eus-je détourné mon regard de cet Homme simple que je crus que c'était précisément le Christ qui se tenait à côté de moi.

Et de nouveau, je fis un effort sur moi... Et de nouveau je vis le même visage, pareil à tous les visages humains, les mêmes traits communs, bien qu'inconnus.

Et soudain je fus pris de peur et je revins à moi. Alors seulement je compris que c'est bien un tel visage — *pareil à tous les visages humains* — qu'est celui du Christ (14).

(Tourguéneff, *Poèmes en prose,* « Le Christ ».)

Cet « apocryphe », cet Evangile non point « faux », mais « inconnu », sur la Face du Seigneur, ne pouvait être écrit que par un homme qui, tout en ayant renié le Christ, a conservé au fond du cœur son Image, par le fils de cette terre dont il est dit :

O ma terre natale!
Le Roi du ciel, sous l'aspect d'un esclave,
Ployant sous le faix de la Croix,
T'a tout entière parcourue
En te bénissant.

XII

« Il est devenu semblable à tous les hommes et a pris l'aspect d'un homme... », dit Paul (Phil., 2, 7-8).

« Par son aspect il ne différait en rien des autres hommes », dit Celse, au IIe siècle, rapportant probablement une très ancienne tradition, souvenir venant d'une source inconnue de nous.

« Il avait le visage de nous tous, fils d'Adam », confirme Jean de Damas, au VIIIe siècle, se référant lui aussi à des traditions-souvenirs qui paraissent remonter aux premiers siècles du Christianisme.

« Son visage était celui de tout le monde, un visage pareil à tous les visages humains », répétera, vingt siècles après Paul, l'Apocryphe russe.

Si, en fait de religion, il peut y avoir des preuves, ce sont uniquement, comme celles-ci, des coïncidences involontaires et nécessaires entre des expériences intérieures, infiniment séparées dans le temps et dans l'espace.

Jésus lui-même se nomme le « Fils de l'homme », — *Bar-nascha,* en araméen, — c'est-à-dire simplement l' « *Homme* » ; n'est-ce pas dire précisément: « Je suis comme *tout le monde.* » Mais si son visage extérieur est

celui de « tout le monde, son Visage intérieur n'est celui « de personne ».

XIII

Deux Faces miraculeuses: la Face romaine, occidentale, sur le suaire de Véronique — l'Esclave souffrant; et la Face byzantine, orientale, sur le suaire d'Abgar, — le Roi Triomphant, —

Rex tremendae majestatis, —

qui apparaîtra au monde en ce dernier jour où les hommes diront aux montagnes et aux rochers:

Tombez sur nous: dérobez-nous à la vue de Celui qui est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau! (Ap., 6, 16-17).

Cette « contradiction concordante », cette antinomie: — « comme tout le monde — comme personne », — est l'une des causes de l'impossibilité où nous sommes de représenter la Face du Seigneur.

XIV

La tradition de l'Eglise sur la Face s'est partagée en deux. Jésus est *beau*, affirme une moitié, qui semble fort ancienne, de la tradition.

Il y a peut-être dans l'Evangile de Luc une allusion à la beauté de Jésus. Si le mot grec χάρις, le latin *gratia*, dans le verset sur Jésus enfant (II, 52) se rapporte non seulement à son esprit, mais aussi à son corps, ce qui est d'autant plus probable que le mot précédent, ἡλικία (non pas l' « âge » — dans le sens du nombre d'années, comme on le traduit parfois, mais la « croissance »), se rapporte également au corps, alors ce mot χάρις signifie « beauté », « grâce », *gratia*, de sorte que le sens général du verset est: « Jésus croissait et *embellissait*. »

N'oublions pas cependant que le mot humain de « beauté » ne correspond pas à ce que nous appelons ainsi dans son Visage. Mais si l'on n'y trouvait pas ce

pourquoi nous n'avons pas de nom, une simple femme du peuple aurait-elle pu, en le regardant, s'écrier:

> Heureux les flancs qui t'ont porté et les mamelles qui t'ont allaité! (Luc, 11, 27).

Et lors de la Transfiguration son visage serait-il « devenu resplendissant comme le soleil » (Mat. XVII, 2)?

Les *Actes de Jean* l'appellent le « Beau », comme si ce mot suffisait aux hommes pour savoir de qui il s'agit.

« Pour nous qui désirons la vraie Beauté, Il est seul beau », déclare Clément d'Alexandrie, exprimant aussi ce sentiment naturel et indéracinable chez les hommes:

> Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes (Ps., 45, 3).

XV

Il en est ainsi dans une moitié de la tradition, mais d'après l'autre, non moins ancienne, Jésus est « laid ».

> Son visage était défiguré d'entre les hommes et son aspect différait de celui du fils de l'homme, —

cette prophétie aussi s'accomplit en Lui (Is., 52, 14). « Il s'est anéanti — s'est vidé », en tout, et en cela.

« Il était, dit-on, petit de taille et laid de figure », rapporte Celse cité par Origène. — « Il n'avait aucun aspect... il était sans gloire... il avait un air méprisable », dira à son tour saint Justin Martyr, qui avait peut-être connu ceux qui avaient vu le visage vivant de Jésus.

Les mêmes témoins — et c'est là le plus étonnant — parlent tantôt de sa « beauté », tantôt de sa « laideur » : tel Clément d'Alexandrie qui emploie le mot intraduisible, « blasphématoire » : αιςχρος.

Le même Irénée, qui affirme que nous ne savons rien de l'image charnelle de Jésus, sait pourtant qu'il était « chétif et quelconque », *infirmus et ingloriosus*.

> ...Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple (Ps. 21, 7), —

ces terribles paroles prises dans le même psaume que le

cri sur la croix, *Sabachtani,* — Tertullien les mettra dans la bouche du Seigneur lui-même.

XVI

L'Eglise, l'Epouse, commença par oublier le visage du Christ, l'Epoux, puis elle rêva que c'était un monstre. Comme cela s'est-il produit?

Peut-être la peur de la beauté corporelle, de la tentation païenne, source d'idolâtrie, cette peur que le Judaïsme légua au Christianisme primitif, y fut-elle pour beaucoup. Mais elle n'explique pas tout. Les racines des deux traditions sur la beauté et la laideur du visage du Seigneur semblent plonger dans un souvenir très obscur, mais historiquement authentique.

N'y avait-il pas dans le visage de l'Homme Jésus, comme dans sa vie, quelque chose de « paradoxal », d' « étonnant » — d' « effrayant », passant des trois dimensions dans la quatrième, où tout est « renversé », si bien que ce qui est « laid » ici, sur terre, est « beau » là-bas?

Si le visage de Jésus est si particulier, personnel, différent de tous les autres visages humains, n'est-ce pas précisément parce qu'il échappe à toutes les mesures humaines de beauté et de laideur, qu'il est *incommensurable* avec notre esthétique à trois dimensions?

On comprend alors que non seulement ceux qui ont vu ce Visage ne se le rappellent plus, mais que ceux-là mêmes qui le voient sont impuissants à décider laquelle des deux prophéties s'est accomplie en lui: « Son visage était défiguré d'entre les hommes », ou bien : « Tu es plus beau qu'aucun des fils de l'homme ».

« Il était *beau et laid, formosum et foedum* », voilà ce que les *Actes de Pierre* ont peut-être bien compris.

Ceux qui voient ce visage ressentent une joie sans nom, et un effroi sans nom aussi. A la première antinomie en lui: « comme tous » — « comme personne », correspond celle-ci : « comme un ver — comme le soleil ».

XVII

Rappelons-nous, non seulement, hélas! le « charmant Docteur » de Renan, le « Bien-Aimé » de Madeleine (vilenie contemporaine unique dans les siècles) mais aussi les statuettes en porcelaine de Jésus dans les églises, et si nous avons encore assez de goût pour détester cette ignominie d'une écœurante fadeur qu'est l' « Ame du sucre » de Maeterlinck, nous comprendrons peut-être que cette « beauté-laideur » du Visage du Seigneur, si inconcevable, si effrayante pour nous, est l'amer contre-poison du poison douceâtre, et qu'en cela les premiers siècles du Christianisme ont gardé quelque connaissance et quelque souvenir authentique du visage de Jésus.

XVIII

Je ne suis pas ce que je parais, —

cet agraphon du Seigneur dans les *Actes de Jean* nous permet peut-être d'entrevoir ce qu'éprouvaient réellement ceux qui voyaient le visage vivant de Jésus. C'est le mystère de cette parole qui est expliqué en même temps qu'approfondi par Origène:

> Etant toujours Lui-même, Il apparaissait parfois aux hommes comme s'Il n'était pas Lui, *Cum fuisset ipse, quasi non ipso omnibus videbatur.* Il n'avait pas qu'un seul aspect, mais Il le changeait suivant la manière dont chacun pouvait Le voir; à chacun Il apparaissait sous l'aspect dont chacun était digne.

Voilà pourquoi Antonin le Martyr ne parvient pas à voir sur l'image miraculeuse la Face perpétuellement changeante.

« Le visage du Christ est différent chez les Romains, les Hellènes, les Indiens, les Ethiopiens, car chacun de ces peuples affirme que le Seigneur lui apparut sous l'aspect qui lui est propre », dit le Patriarche Photius. Ainsi, le visage du second Adam, Jésus, se reflète dans tous les visages humains, comme le soleil dans les gouttes de rosée.

XIX

Vous Me verrez en vous comme un homme voit son visage dans un miroir. (Ps.-Cyprian. *De duabres montibus,* 13.)

Comme les pierres inanimées, les visages humains sont immobiles, invariables; seul son visage, telle une flamme vivante, est perpétuellement mouvant, changeant: aussi l'œil ne peut le saisir, la main ne peut le reproduire.

« Gloire à toi, Jésus multiforme, πολύμορ[illegible] », diront les *Actes de Thomas.* « Les images de la Face du Seigneur changent à cause de la diversité d'innombrables pensées », — saint Augustin aussi l'a bien compris, mais il en tira cette déduction fausse que « nous ne savons rien du visage de Jésus ».

Au Jugement dernier, Il rappellera lui-même beaucoup de ces visages:

J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger,
J'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire,
J'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli,
J'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu, malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

Dans le visage de chacun de nos frères souffrants, il y a Son Visage:

Qui a vu son frère a vu le Seigneur. (*Clém. Al., Strom.,* I, 19.)

XX

Les *Actes de Jean* nous ont transmis un apocryphe étrange et effrayant.

Il s'agit du *premier appel* des disciples, Jean et Jacques, fils de Zébédée, assis dans une barque au lac de Génézareth.

« Que veut de nous ce petit garçon? Pourquoi nous appelle-t-il sur la rive? » me dit mon frère Jacob. Et moi (Jean) je lui demandai: « Quel petit garçon? » Et il me répondit: « Celui qui nous fait signe de la tête ». — « Tu as la

vue troublée, mon frère Jacob, par les nombreuses nuits sans sommeil que nous avons passées sur le lac. Ne vois-tu pas devant nous un homme de haute taille, au beau visage, qui nous regarde joyeusement. » — « Non, je ne le vois pas, mais approchons du bord et nous saurons ce qu'il en est. »

Lorsque nous abordâmes, Il nous aida à attacher la barque et nous Le suivîmes. Et pendant que nous marchions, je Le voyais vieux, chauve, avec une longue barbe épaisse, et mon frère Jacob voyait un jeune homme, avec un duvet à peine visible sur ses joues. Et nous ne comprenions pas ce que cela signifiait... Et nous en étions fort surpris.

...Par la suite, il arrivait souvent aussi qu'Il m'apparaissait sous des aspects plus merveilleux encore... tantôt comme un tout petit homme aux membres difformes, tantôt comme un géant dont la tête touchait le ciel.

(*Acta Johan.*, 88, 93.)

Est-ce un conte absurde ou, de nouveau, la vision des poissons qui regardent le soleil à travers l'eau — le souvenir infiniment confus, monstrueusement déformé par le délire, de ce qu'avaient réellement éprouvé les pêcheurs galiléens superstitieux et naïfs comme des enfants en voyant le visage du Seigneur qui, excédant les trois dimensions, ne rentre pas tout à fait dans notre géométrie terrestre?

C'est peut-être un souvenir analogue que nous a également conservé l'Evangile. « Il avait une trentaine d'années », dit Luc (III, 23). « Tu n'as pas encore cinquante ans », disent les pharisiens au Seigneur dans le IV[e] Evangile (VIII, 57). Il paraît tantôt jeune, tantôt vieux. C'est cela que signifie: « Il n'avait pas un seul aspect, mais il le changeait selon la manière dont chacun pouvait le voir ».

« Un loup-garou divin », aurait dit, en blasphémant, Lucien — Voltaire: les disciples ne le disent pas, mais ils éprouvent peut-être la même impression en adorant sans oser le regarder ce Visage-Flamme, effroyablement et merveilleusement changeant.

XXI

Le plus commun des visages humains les renfermant tous, comme la figure géométrique du triangle renferme tous les triangles — le visage du second Adam — tel est l'un des pôles; et voici l'autre: le plus particulier des visages humains, le seul vraiment *personnel* et ne ressemblant à aucun autre. Ce sont ces deux pôles qu'il faut réunir pour voir son Visage vivant. Toutes les représentations de la Face du Seigneur — depuis le Bon Pasteur des Catacombes dont le visage imberbe, tendre comme celui d'une jeune fille, fait songer à Hermès, jusqu'au « Roi de terrible majesté », des mosaïques byzantines, — ne sont autre chose que les recherches avides, insatiables, des siècles et des peuples, pour retrouver cette Face Vivante.

Ce qui nous renseigne le mieux sur ces recherches, c'est un apocryphe très tardif, des XI[e] ou XII[e] siècles, mais qui nous est précieux parce que, telle une mosaïque faite de petites pierres, il est composé d'éléments très anciens, vraisemblablement authentiques — la « Lettre du procurateur Publius Lentulus au Sénat romain » :

« ...C'est un homme de taille moyenne... Il a un visage vénérable, tel qu'on ne peut le voir sans l'aimer ou le craindre; des cheveux blond foncé, lisses presque jusqu'aux oreilles, ondoyants et plus clairs à leur extrémité avec des reflets ardents; ils flottent sur les épaules et sont partagés en deux, selon l'usage nazaréen, par une raie au milieu de la tête; son front est lisse et très serein... sa barbe est épaisse, de la couleur de ses cheveux, pas longue, divisée au menton. Son air est simple et bienveillant. Ses yeux, bleu foncé (*caerulei,* couleur des profondeurs marines), changeants, différents. Il est terrible dans ses réprimandes, affectueux et doux dans ses admonitions, enjoué avec dignité. On ne l'a jamais vu rire, mais souvent pleurer.

La parole du prophète: « Tu es plus beau qu'aucun des fils de l'homme », s'est accomplie en Lui en vérité. »

XXII

Nous trouvons chez Jean Damascène qui vivait au VIIIe siècle, et chez le dernier historien ecclésiastique, Nicéphore Calliste, du XIVe siècle, deux autres apocryphes touchant le visage de Jésus. Tous deux se réfèrent à des témoignages très anciens, inconnus de nous, qui par ce qu'en dit Jean Damascène remontent aux premiers siècles du Christianisme : ils concordent également avec ce que saint Augustin nous dit des nombreuses « images continuellement changeantes » de la Face du Seigneur qui existaient avant lui. Il est très probable que tous les trois, le Damascène, Lentulus et Calliste, ont chacun de son côté puisé dans ces sources communes très anciennes.

Les « signes particuliers » qu'indique le Damascène: « sourcils très rapprochés, presque joints, barbe noire, nez fortement recourbé », — de même que « la teinte foncée du visage », dont parle Calliste, et la couleur roussâtre (*rubra*) de la barbe » d'une des leçons de la lettre de Lentulus, ne sont-ils pas les marques du sang juif?

On trouve également chez Nicéphore Calliste deux ou trois « signes particuliers » : « les cheveux blonds, mollement ondulés; des sourcils foncés... des yeux clairs, où brille une indicible bonté, sont perçants... épaules un peu voûtées... Il est doux, humble et gracieux... Il ressemble en tout à sa Divine Mère. »

XXIII

Ainsi, peu à peu, lentement, péniblement, trait après trait, comme se forme pierre après pierre une précieuse mosaïque, se compose la Face Vivante, unique et multiforme, dont les innombrables images, « continuellement changeantes », coïncident parfois d'une manière frappante dans les plus petits « signes particuliers ». Rappelons-nous « la lèvre supérieure reposant sur la lèvre inférieure » dans l'apocryphe russe, et exactement

la même lèvre légèrement enflée comme celle d'un enfant qui vient de pleurer, du dessin de Vinci; rappelons-nous les « cheveux légers flottants sur les épaules » dans l'apocryphe de Lentulus et le nuage transparent et doré de cheveux roux dans le même dessin de Vinci; rappelons-nous le « nez fortement recourbé » chez le Damascène, « la teinte foncée du visage », chez Lentulus, « la couleur roussâtre de la barbe » chez Calliste, — marques indubitables du sang juif, de même que le nez finement arqué comme celui d'une jeune fille, et la couleur roussâtre des cheveux, du dessin de Vinci. Rappelons-nous enfin cette « raie au milieu de la tête » qu'on retrouve du VIe siècle jusqu'à nos jours et la « barbe séparée en deux ».

On dirait que des gens, infiniment différents, séparés par des siècles et des peuples, ignorant tout les uns des autres, ont représenté en d'innombrables images un même Visage vivant, qui depuis notre enfance nous est si familier que nous le reconnaissons au premier coup d'œil.

Jésus le Nazaréen a-t-il été en réalité, tel qu'aujourd'hui nous le reconnaissons, nous le rappelons ou l'imaginons? « Nous ne savons rien de son visage », répondent Irénée et Augustin. Nous l'avons, semble-t-il, cru trop facilement, parce que des deux sens du mot « *parousia* », le plus ancien, le plus profond et le plus authentique, est perdu pour nous: ce mot ne signifie pas seulement le « Second Avènement » du Seigneur, comme on l'a compris depuis les premiers siècles du Christianisme jusqu'à nos jours, mais encore son « Eternelle Présence » :

Voici, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.

Ceux avec qui Il est toujours, peuvent-ils ne pas voir son visage? Non, les hommes ne l'ignorent pas tout à fait, ils s'en souviennent et ne l'oublieront jamais; dans la mémoire et le cœur de l'Humanité, la Face du Seigneur, qu'il y marqua lui-même d'une empreinte ineffaçable et miraculeuse, n'est point un vain fantôme.

On peut même dire que c'est le seul Visage que l'Humanité a vu et n'a pas oublié — qu'elle n'oubliera jamais et verra toujours: les autres visages ne sont tous que fantômes et ombres : celui-ci seul est le Soleil.

XXIV

Alors, que signifient ces paroles : « nous ne connaissons pas son visage » ? Elles veulent dire que de nos jours, il ne se trouvera personne pour dire au Christ: « Tu es Jésus », avec autant de force que jadis Pierre a dit à Jésus: « Tu es le Christ », — personne pour voir dans le Visage Divin le visage humain de Jésus aussi clairement que Pierre vit jadis le Visage Divin du Christ dans le visage humain de Jésus, — et personne pour entendre dire:

Tu es heureux, Simon fils de Jonas; car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les Cieux.

Il semble qu'il nous arrive ce qui arriva aux deux disciples sur le chemin d'Emmaüs, lorsque le Seigneur lui-même, s'étant approché, marcha à leurs côtés.

Mais ils avaient comme un bandeau sur les yeux de sorte qu'ils ne Le reconnurent point, —

et lorsqu'ils Le reconnurent, —

Il se déroba à leur vue. Et ils se dirent l'un à l'autre: notre cœur ne brûlait-il pas en dedans de nous?

C'est ainsi que sur la route terriblement longue qui va du premier au second Avènement, et que nous appelons l'Histoire, Il marche à côté de nous; c'est ainsi que nous non plus ne Le reconnaissons pas. Oh! si notre cœur pouvait aussi « brûler en dedans de nous » !

D. MÉREJKOVSKY.

LA FLOTTE RUSSE A CAM-RANH

AVANT LA BATAILLE DE TSOUSHIMA

—

Sur la côte d'Annam, la nature a ouvert des ports capables d'abriter les flottes modernes les plus puissantes. Ce n'est pas sans raison que le marquis de Barthélemy a loué le plus fameux d'entre eux, Cam-Ranh, qui, sur la route Singapour-Hongkong, constitue la seule avancée du rivage indochinois.

L'usage que nous en avions fait jusqu'ici était assez décevant. Récemment, le *Temps* a publié un article de M. Pierre Deloncle: *Cam-Ranh, base de nos sous-marins pour la défense de l'Indochine et la liberté d'une route maritime mondiale*. Le destin de Cam-Ranh semblerait assuré aujourd'hui. Déjà une justification éclatante de sa valeur avait été fournie par la Russie, qui, en guerre avec le Japon, n'avait pas craint d'y mouiller une formidable armada.

Ce sont les événements qui se rapportent à cette date historique que je vais relater. Etant médecin de l'Institut Pasteur de Nhatrang et de la province de Khanh Hoa, j'étais accoutumé, dans mes tournées, de passer par Cam-Ranh. A la nouvelle que l'escadre russe venait d'y arriver, je me mis en route aussitôt.

Pendant plusieurs jours, j'ai eu l'occasion de monter à bord des bateaux de guerre et de faire connaissance avec de nombreux officiers.

On sait qu'au cours de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, la flotte de la Baltique était partie de Libau le 13/14 octobre 1904 pour venir au secours de Port-Arthur, assiégé par les Japonais.

Elle était commandée par l'amiral Rozhestvenski et comprenait les meilleurs vaisseaux de guerre de la Russie, auxquels on avait joint des unités anciennes de qualité moindre et toute une suite de cargos chargés de charbon et de vivres. Le tout faisait un assemblage énorme et compliqué, d'un aspect imposant, mais qui ne trompait pas les véritables experts de l'art maritime.

Dès les premiers jours de navigation, une méprise se produisit. L'escadre ouvrit le feu sur des chalutiers anglais en train de pêcher le hareng sur le Dogger Bank. Il y eut un certain nombre de morts et de blessés. La flotte anglaise, alertée, s'attacha au sillage de la flotte russe jusqu'à la limite des eaux territoriales.

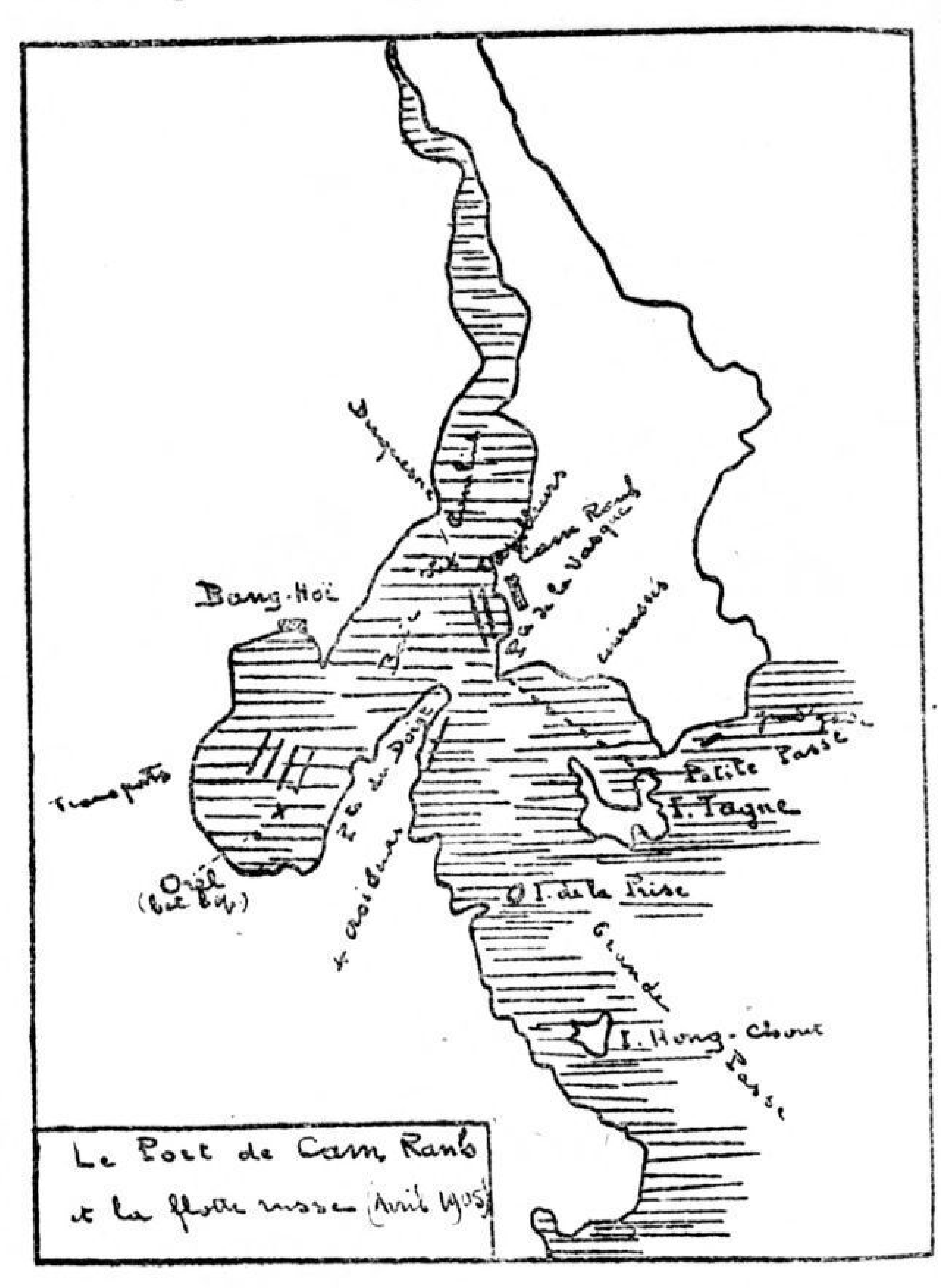
L'escadre de Rozhestvenski atteignit Madagascar sans nouvelles péripéties et y fit un long séjour. C'est là que parvint la confirmation officielle de la chute de Port-Arthur. L'escadre russe n'avait donc qu'à rentrer en Russie. Cette solution ne prévalut pas. Il fut décidé, au contraire, que la marche en avant serait reprise avec des renforts exceptionnels sous le commandement de l'amiral Nébogatoff. Cette deuxième flotte rejoindrait par le canal de Suez.

C'était sur mer que la Russie voulait arracher au Japon une décision qui, sur terre, lui échappait. L'entreprise paraissait très risquée, même avec la neutralité bienveillante de la France et la libre disposition de ses ports coloniaux. Dans les mers de Chine, Cam-Ranh fut choisi comme l'escale d'où l'amiralissime s'élancerait, avec toutes ses forces réunies, à la rencontre suprême.

Cam-Ranh est situé en Annam, dans la province de Khanh Hoa, entre Nhatrang et Phanrang, par 11°54'40" de latitude N, et 106°52'30" de longitude. La distance qui le sépare de Saïgon est de 370 kilomètres environ. Le port se présente sous la forme d'une immense baie de 15 kilomètres de long et de 5 kilomètres de large avec une profondeur d'eau de 10 à 30 mètres à toucher terre, et, de plus, fermée comme la rade de Brest. Les terrains utilisables avaient été concédés par le gouvernement général de l'Indochine à MM. de Barthélemy et Robert de

Pourtalès, qui n'ont cessé d'en poursuivre l'équipement le plus rationnel. Malgré des aménagements et des travaux d'importance, le port de Cam-Ranh était délaissé.

Le 13 avril 1905, à midi, des contre-torpilleurs russes entrèrent dans la baie de Cam-Ranh, fouillèrent partout, pratiquèrent des sondages et repartirent à toute vitesse. C'était la pointe d'avant-garde de l'escadre Rozhestvenski.



Le Port de Cam Ranh et la flotte russe (Avril 1905)

Comme, un mois auparavant, deux croiseurs japonais étaient également entrés dans la baie et avaient pu y laisser quelques mines, l'inspection fut minutieuse. A deux heures de l'après-midi, toute la flotte russe défila et vint mouiller en bon ordre à l'intérieur de la baie de Cam-Ranh. Les rares témoins furent profondément impressionnés. Dans leurs rêves les plus ambitieux, les partisans de Cam-Ranh n'avaient pas prévu un tel événement. On peut dire que, jusqu'ici, les plus grands usagers de la baie étaient des jonques isolées. Les vapeurs qui s'y aventuraient étaient rares.

Maintenant, il y avait là cinquante bateaux, dont trente unités de guerre. Ces derniers, par leurs silhouettes précises et leurs alignements rigoureux se distinguaient tout de suite du lot confus et varié des charbonniers et cargos.

Les vaisseaux de guerre étaient uniformément peints en noir; leurs hautes cheminées cylindriques (qui auraient suffi à les caractériser) en gris. Le pavillon blanc à croix bleue de Saint André flottait à leur poupe.

Voici comment avaient été répartis les divers mouillages de Cam-Ranh. Ce port comprend deux baies en eau profonde. La première porte le nom de baie de Cam-Ranh proprement dite et l'autre s'appelle la baie de Camlinh. Elles communiquent par un étroit défilé de cinq à six cents mètres entre les caps Le Doigt et La Vasque. La baie de Cam-Ranh s'ouvre sur la mer par deux passes : la Petite Passe et la Grande Passe. La première n'admet que les bateaux de faible tirant d'eau; la seconde, entre les îles de Tagne et Prise, est très profonde, et sa navigation offre les plus sûres garanties aux plus forts tonnages.

Le port est entouré de hauteurs qui le protègent des cyclones et qui peuvent concourir à sa garde et à sa défense. L'entrée serait facilement interdite par un système très simple de fortifications. Au Nord, le port se prolonge par une lagune qui n'est séparée de la côte que par une bande de terres basses. C'est un point faible au point de vue militaire. Cela n'avait pas échappé aux

Russes, qui l'avaient fait immédiatement occuper par des forces suffisantes.

La position de l'escadre russe ne changea point pendant tout son séjour dans la baie. Cependant, quelques unités, des croiseurs et le bateau-hôpital *Orel,* furent envoyés en mission de reconnaissance et poussèrent jusqu'à l'arsenal militaire de Saïgon. Entre le cap de La Vasque et la Petite Passe, sur une seule file, les cuirassés étaient rangés : le *Kniaz Souvaroff,* portant le pavillon de l'amiralissime, l'*Alexandre III,* le *Borodino,* l'*Oslyabya,* portant le pavillon de l'amiral en second, et quatre autres; au total, huit cuirassés.

A l'extrême-pointe de la péninsule, qui forme la seconde baie, c'est le cap Le Doigt. Quatre croiseurs rapides y étaient mouillés, en suivant la côte vers l'île de la Prise, c'est-à-dire dans la Grande Passe. Dix torpilleurs se pressaient en double ligne à l'entrée de la baie de Camlinh, prêts à s'élancer au dehors au premier signal.

Derrière les torpilleurs, plus au Nord, et face à Cam-Ranh, se tenait le croiseur français *Descartes,* de la division d'Extrême-Orient, portant le pavillon de l'amiral Fauque de Jonquières, commandant cette division. L'amiral français était là pour faire respecter nos droits de souveraineté et les règles de neutralité internationale, mais il est intéressant de remarquer que les documents officiels du gouvernement de la République étaient transmis à l'amiral russe par le Résident de France à Nhatrang, M. Moulié, administrateur de la province de Khanh Hoa, dont Cam-Ranh dépendait directement.

La masse énorme des transports, hauts sur l'eau, aux flancs lourds et trapus, était à l'abri, tout au fond de la baie de Camlinh. Ils provenaient des pays les plus divers. Les uns étaient chargés de charbons, les autres de provisions. Parmi eux, on distinguait des auxiliaires de la flotte, bateaux-citernes transportant de l'eau douce, et le bateau-arsenal *Kamtchatka,* agissant comme atelier de réparations. Le bateau-hôpital *Orel* fermait l'extrême arrière-garde et figurait seul en ligne, tandis que les autres bateaux étaient par deux ou par quatre.

Le bateau-hôpital, qui me devint rapidement le plus familier, était d'un modèle remarquable. Le personnel comprenait, outre des médecins, des popes, des dames infirmières de la Croix-Rouge appartenant à la meilleure société de Pétersbourg et de Moscou. Un confrère français, le docteur Paris, était embarqué comme représentant de nos Croix-Rouges nationales.

Du pont de l'*Orel,* on embrassait d'un coup d'œil tout l'ensemble de la flotte russe. Pas un bateau n'échappait, sauf, bien entendu, les patrouilleurs qui se tenaient en dehors du port, à l'avant-garde, vers le N. W. de l'île de Tagne. C'était un poste d'observation excellent. On y entendait aussi un langage plus libre que sur les vaisseaux armés, et le sens critique, cher aux médecins, y trouvait un milieu plus favorable.

L'état d'esprit des équipages semblait satisfaisant, après les épreuves si démoralisantes d'un périple fastidieux... On ne redoutait pas les écarts de discipline qui avaient été si funestes à Port-Arthur. Tous, marins et officiers, manifestaient une réelle confiance dans l'amiral Rozhdestvensky. Il passait pour un grand chef, d'une belle énergie, d'une décision rapide et claire qui en imposait. Son langage était parfois brutal, mais sa maîtrise des hommes et des choses, réelle. Il vivait assez retiré, se montrait rarement aux étrangers et parlait peu. On dit que, pendant les deux mois de Nossi-Bé, il n'était descendu à terre que deux fois, — pour se baigner. A Cam-Ranh, il avait échangé plusieurs visites avec l'amiral Fauque de Jonquières à bord du *Descartes.* Il se rendait naturellement à bord des bateaux de guerre de sa flotte et n'oubliait point, au cours de ses tournées, le bateau-hôpital *Orel.*

Je m'empressai de monter à bord des principaux bâtiments de la flotte, car nul ne savait encore combien de temps durerait l'escale de Cam-Ranh. A voir les longues cheminées grises vomir sans répit des nuages de fumée noire, on aurait juré que le départ était proche, mais les officiers disaient que l'on ne pouvait pas quitter les côtes d'Annam sans que l'amiral Nébogatoff ait opéré sa jonc-

tion, c'est-à-dire pas avant dix ou quinze jours. Si les cheminées fumaient toujours (précaution exagérée ou feinte voulue), on n'en organisait pas moins en effet la défense du port de Cam-Ranh.

Des travaux avaient été poussés avec vigueur pour barrer la Petite Passe. Une estacade formée de caissons reliés par des chaînes interdisait toute navigation, même aux sampans des pêcheurs annamites de Banghoï, qui étaient obligés d'allonger beaucoup leur route pour rentrer chez eux. Les voies et les chemins aboutissant au port étaient militairement gardés par des sentinelles en armes. A la vérité, les insignes et parements des uniformes étaient dissimulés ou absents. J'avais fait moi-même l'expérience que les consignes étaient sévères, car j'avais été arrêté et conduit à un groupe d'officiers russes parlant français. Ils me firent maintes excuses et m'invitèrent à déjeuner à bord de leur bateau. Ces officiers n'avaient pas d'uniforme apparent, mais ils tenaient en main un fusil d'ordonnance, sous prétexte, disaient-ils, de chasser. Les crêtes des collines avaient été garnies de canons; je n'ai pas eu l'occasion de le constater moi-même.

A bord des cuirassés, les manœuvres et les exercices de tir n'arrêtaient pas. On entendait constamment le bruit du canon.

Le mouvement dans le port était d'une intensité prodigieuse. De rapides vedettes sillonnaient la vaste étendue. La plupart se rendaient à Banghoï pour porter des dépêches au bureau de poste local, qui était assiégé le jour et la nuit. Il n'y avait pour toute la besogne qu'un malheureux petit Annamite qui ne savait où donner de la tête. Si tous les télégrammes sont bien parvenus, combien sont restés intelligibles?... Les navires charbonniers accostaient les vaisseaux de guerre, chacun à leur tour, pour faire le plein de charbon. La préoccupation constante du commandement était de ne pas manquer de charbon. Toute la flotte semblait sous l'empire de cette hantise. Quand on montait à bord d'un bateau, on éprouvait la surprise de voir le charbon dans

tous les coins. Il y en avait partout, encombrant les ponts et les cursives. Sur le *Kniaz Souvaroff*, j'en ai vu jusque dans le carré des officiers. Cela donnait une allure étrange et une note sombre qu'on n'a pas l'habitude de rencontrer sur des vaisseaux de guerre. C'étaient des briquettes de la meilleure origine, marquées « Cardiff patent ». On n'y avait pas touché depuis le départ de la Baltique, comme la consigne formelle le prescrivait. Par tous les temps et à tout moment de la navigation, les charbonniers procédaient à leur opération de ravitaillement. Quand la mer était grosse, ce n'allait pas sans de très sérieuses difficultés et un véritable danger pour les deux bateaux. La corvée, redoutée d'abord des équipages, leur était maintenant devenue familière. Sur les bateaux transformés en mines de charbon, les officiers russes portaient le plus souvent des vêtements de toile blanche qui ne pouvaient que par miracle conserver leur fraîcheur. Ce qui frappait le plus, après l'envahissement du charbon, c'était de distinguer, parmi les officiers à bord, les armes les plus variées. Passe encore de confier à des artilleurs de l'armée de terre des canons de la marine, mais des cavaliers avaient été appelés à combler les vides du cadre naval. La longueur du périple, en permettant l'adaptation, atténuait dans une certaine mesure les risques de l'innovation.

Un excellent esprit régnait d'ailleurs dans tous les carrés des officiers. Ils étaient calmes et confiants, se déclaraient désireux d'en finir. Ils ne parlaient pas beaucoup de leurs subordonnés...

La santé de l'escadre ne laissait rien à désirer. Il n'y avait que cinquante malades en traitement à l'hôpital, et trois décès seulement s'étaient produits depuis le départ de Madagascar. C'étaient des chiffres rassurants.

Les marins n'étaient pas autorisés à descendre à terre. On ne voyait donc à Banghoï ou Cam-Ranh que des hommes de la flotte auxiliaire ou des corvées surveillées. Cela suffit pour inspirer aux Annamites une terreur justifiée. Des Russes se livrèrent à des excès à peine croya-

bles. Comme l'amiralissime avait eu raison de consigner la flotte régulière!

La population de Cam-Ranh n'avait point alors une grande importance. Elle comprenait une demi-douzaine d'Européens et 300 indigènes. A Banghoï, il y avait un Européen et deux cents Annamites et Moïs.

Comme on n'avait prévu aucune mesure pour ravitailler une flotte de cinquante bateaux comprenant plusieurs milliers d'hommes, on peut imaginer quel désarroi s'empara du marché local. Les provisions furent vite épuisées et les magasins complètement vidés de leur contenu. L'arrière-pays n'offrait pas de ressources sérieuses. C'est à Saïgon qu'il fallut recourir. La distance, nous l'avons dit, est de 370 kilomètres. La ligne de chemin de fer Saïgon-Nhatrang, en construction, n'était pas encore achevée et la route mandarine ne se prêtait pas à une circulation de camions automobiles. Aussi il s'établit par mer un mouvement important de bateaux.

Les boutiquiers de Cam-Ranh se laissèrent dévaliser, mais non sans bénéfice. D'ailleurs, les Russes ne marchandaient point. Leurs poches étaient remplies de livres anglaises en or, de pièces de cinq francs françaises et de roubles. Leurs corvées allaient au marché avec des sacs gonflés de numéraire.

Les indigènes vendaient les œufs cinquante centimes pièce, alors que c'était couramment le prix d'une douzaine. Un petit bœuf du pays, qu'on avait pour dix piastres, faisait quatre-vingts et cent piastres. Annamites et Chinois se haussèrent vite à ce rôle de spéculateurs qui leur procurait quelques bénéfices, en flattant leur goût naturel pour le jeu. Ils devinrent en même temps changeurs de monnaies avec quelque habileté, puisqu'ils réussissaient à se faire donner une pièce de cinq francs pour une piastre mexicaine, en usage en Indochine, cotée alors 2 fr. 50 à 3 francs. Pour cinq piastres, les Russes leur abandonnaient une livre sterling en or. Le tabac indigène, sans valeur marchande, fut goûté des Russes, qui le payèrent au taux des tabacs de régie.

La flotte de la Russie resta huit jours dans le port de Cam-Ranh. A différentes reprises, le Résident de France de la province de Khanh Hoah se rendit à bord du cuirassé *Kniaz Souvaroff* et remit officiellement à l'amiralissime un ultimatum du Gouvernement de la République, l'enjoignant de quitter les eaux françaises dans les vingt-quatre heures.

Ce geste était motivé par les protestations japonaises, qui se faisaient de plus en plus pressantes à Paris et à Hanoï. L'opinion publique nipponne était fortement montée contre la France, qu'elle accusait de violer la neutralité en faveur de la Russie. Le gouvernement japonais, en manière de représailles, avait mis l'embargo sur le courrier des Messageries Maritimes, l'*Ernest-Simon,* qui venait de mouiller à Yokohama, et avait déclaré qu'il le garderait comme otage tant que la flotte russe de la Baltique continuerait à s'abriter dans le port de Cam-Ranh.

La France, fidèle à sa grande alliée, ne voulait pas davantage mettre en difficulté la flotte de l'amiral Rozhdestvensky qu'offenser le Japon et s'attirer de nouvelles observations.

La situation devenait alarmante quand la nouvelle de l'approche de l'escadre Nébogatoff parvint à la flotte de Cam-Ranh. Ce fut avec enthousiasme qu'elle prit le large sans tarder.

Et, le 22 avril, à midi, je vis, de Nhatrang, passer au loin les longues cheminées grises dans des nuages de fumée.

La jonetion entre les deux escadres se fit, comme il était prévu, non à Cam-Ranh, mais plus au Nord, à hauteur de Port-Dayot. Le docteur Yersin, directeur de l'Institut Pasteur de Nhatrang, s'était porté sur son petit canot à vapeur vers l'Armada russe voguant vers Tsoushima. Il l'atteignit en mer et put assister au spectacle incomparable.

JOSEPH VASSAL.

M. ERNST TOLLER
ET LA RÉVOLUTION ALLEMANDE

—

La révolution allemande du 9 novembre 1918 fut, de toute évidence, une opération manquée. Et pourquoi cet échec? On peut l'attribuer à maintes causes, mais la principale raison de la faillite de la Révolution allemande tient peut-être à l'impréparation du mouvement révolutionnaire en Allemagne, au moment où celui-ci se produisit. La Révolution française, la Révolution russe ne s'expliqueraient pas sans la participation des intellectuels : des encyclopédistes en France, des nihilistes en Russie. La république allemande, quand elle fut proclamée à Berlin le 9 novembre 1918, ne comptait pas ces partisans farouches, ivres de littérature d'extrême-gauche et d'idées puisées dans ces livres qui, de tout temps, firent aboutir les insurrections populaires.

Mais si la littérature révolutionnaire a fait défaut à l'Allemagne à la veille de la révolution, elle a pullulé après coup. M. Ernst Toller, qui fut lui-même étroitement mêlé au changement de système en Bavière, n'a guère traité d'autre sujet. Si M. Fritz von Unruh est le poète de la défaite militaire, M. Ernst Toller est le poète du bouleversement politique. Il examine la révolution sous toutes ses faces, il analyse avec des alternances d'enthousiasme et de découragement, mais dans un sentiment d'adhésion constante, les problèmes posés par l'avènement d'un ordre de choses nouveau, au demeurant éphémère, puisqu'un régime dictatorial n'a rien laissé subsister, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, de ce qui caractérise une république. M. Ernst Toller fut parmi

les premiers à chercher refuge à l'étranger au moment où M. Hitler et ses adeptes s'emparèrent du pouvoir. Ses écrits ont été brûlés en place publique, mais son nom et son œuvre ne sont point partis en fumée du même coup. Cette œuvre n'est pas de premier ordre et je n'en ferai pas mystère, mais elle est, dans son désarroi et son effervescence dialectique, singulièrement caractéristique de cette période de l'histoire allemande qui embrasse les dix ou quinze années consécutives à la défaite. C'est un document psychologique de grande importance.

§

Ernst Toller est né le 1er décembre 1893 à Samotschin, en Posnanie, d'une famille bourgeoise, de religion juive, ce qui explique partiellement le messianisme dont ses drames débordent. Toller n'avait du reste avant 1914 aucun goût prononcé pour la révolution. Il a fait la guerre comme volontaire et, tout d'abord, avec enthousiasme; mais, peu à peu ,son patriotisme fléchit, sa confiance dans l'excellence de la cause représentée par l'Allemagne se dissipa. Et la fin de la campagne le trouva jouant un rôle aux côtés de Kurt Eisner, dans l'insurrection socialiste qui fit de Munich, pendant quelques mois, la citadelle de la révolution. Le 21 février 1919, Kurt Eisner tombait, frappé par le comte Arco-Valley. Il fut alors question de mettre Ernst Toller à sa place, mais ce poète, égaré dans l'action, refusa. Il se contenta de présider — ce qui n'était déjà pas une sinécure — aux opérations militaires qui devaient défendre le terrain acquis en Bavière. Toller réussit quelque temps à se maintenir. Il montra même, dans cette campagne, une humanité qui lui fait honneur. Il déchira de sa main un décret signé Lewin et Leviné, qui lui intimait l'ordre de passer par les armes tous les officiers de la Garde Blanche, capturés par ses troupes. Quand la contre-révolution l'emporta et quand il comparut en justice, ces bons sentiments jouèrent en sa faveur. Il ne fut condamné qu'à cinq ans de forteresse, alors que la plupart de ses compagnons de lutte furent exécutés.

Ernst Toller, en prison, s'ennuyait, naturellement, à la mort. Il tentait d'oublier sa peine en faisant la grève de la faim, en cherchant chicane à ses gardiens, en s'efforçant de mettre le directeur de la prison en contradiction avec le règlement et avec lui-même. Il composa aussi, dans sa geôle, une suite charmante de petits poèmes en l'honneur d'un couple d'hirondelles qui avait construit son nid sous son toit et que les gardiens mirent en fuite quand ils comprirent le rôle que ces oiseaux jouaient dans la triste vie du captif; mais c'est encore l'œuvre dramatique écrite en prison par M. Ernst Toller qui mérite le plus de retenir l'attention.

Ces drames relèvent de l'expressionnisme, soit d'une formule littéraire fondée sur la destruction des valeurs jusque alors prédominantes. Révolutionnaire par définition, l'expressionnisme était singulièrement apte à propager les idées qu'Ernst Toller désirait lancer dans le monde. Dans une page écrite en 1930, il a tenté de définir l'expressionnisme.

Beaucoup de gens, observe-t-il, sourient aujourd'hui de l'expressionnisme; il était alors une forme d'art nécessaire en ce qu'il dénonçait ces ouvrages dont les auteurs se contentaient de mettre bout à bout des impressions sans s'interroger sur l'essence, la responsabilité et l'idée. L'expressionnisme se proposait un but plus élevé que la reproduction photographique des images. Il sacrifiait à ce principe que le monde entier se reflète dans l'artiste comme dans un miroir à facettes. L'expressionnisme se proposait d'agir sur toute l'ambiance. Il brûlait de changer le monde, de lui donner un visage plus juste et plus net.

Enfermé dans sa prison, Ernst Toller ne renonçait point à agir sur ses contemporains. Et c'est tout naturellement qu'il pratiqua l'expressionnisme.

On découvre dans ses pièces de théâtre quelques traits constants : la haine de la société « bourgeoise et capitaliste », un amour sentimental de l'humanité malheureuse et, d'une façon générale, un *Weltschmerz* éperdu et une nostalgie maladive, une pitié généreuse étendue

à tous les êtres et à toute la nature. On a traité Gœthe d'Olympien. Je voudrais connaître un mot exprimant l'état d'esprit absolument contraire pour l'appliquer à M. Ernst Toller et à sa littérature. Peut-être le judaïsme de cet auteur entre-t-il de nouveau pour une part dans cette sensibilité inquiète, dans cette trépidation angoissée, dont ses œuvres portent la marque. Inquiétude et angoisse qui se continuent et se prolongent à travers tous ses écrits. On y peut suivre l'évolution de cette pensée, si instable dans sa monomanie subversive, moins sûre d'ailleurs d'elle-même qu'elle ne voudrait le faire croire. Comme un écureuil dans sa cage, Ernst Toller, dans sa prison, retournait sous toutes ses faces le problème révolutionnaire, mais loin des réalités, mais à vide, mais sans contact avec ce prolétariat qu'il entendait glorifier et dont il célébrait le progrès. L'expressionnisme de la pièce intitulée *Die Wandlung* (La Transformation), le premier drame écrit en prison par Ernst Toller, ne donne qu'une sensation fugitive de la vérité et de la vie. C'est bien l'œuvre d'un homme cloîtré, le fruit d'une pensée repliée sur elle-même, condamnée à se nourrir de sa substance. *La Transformation* a été écrite en 1919, en un moment où les atrocités de la guerre et de la révolution obsédaient encore l'auteur. Aussi cette pièce abonde-t-elle en scènes funèbres et même macabres. On y voit la *Mort-de-Guerre* amuser la *Mort-de-Paix* avec une parade qui se déroule dans un cimetière de soldats. Les malheureux, tombés au champ d'honneur et arrachés à leur fosse, se servent de la croix qui surmonte celle-ci comme d'un sabre et se livrent entre eux à une escrime d'un goût affreux. Une autre scène montre des squelettes de soldats exécutant une danse épileptique, tandis que d'autres squelettes battent la mesure avec leurs tibias brisés. Ces scènes de cauchemar alternent avec des dialogues philosophiques d'une ironie férocement nihiliste. Tout y passe : la famille, la patrie, l'Etat, la religion. Dans tout cela, M. Ernst Toller ne veut voir que des instruments diaboliques imaginés par les puissants pour opprimer les faibles. Tout l'effort dialectique et poétique

déployé par l'auteur de *Wandlung* tend à cette démonstration. Le personnage central de la pièce est un artiste juif nommé Friedrich qui cherche de bonne foi à s'assimiler les notions de patrie, d'Etat et de société telles qu'il les voit fleurir autour de lui. Il se berce quelque temps de l'illusion d'y être parvenu, mais la triste vision d'un couple d'invalides de guerre lui révèle ses vrais sentiments à l'égard de toutes ces impostures.

C'est dans cette pièce intitulée *La Transformation* que M. Ernst Toller a poussé le plus loin l'apologie de la destruction sociale: « Que reste-t-il à faire? » demande un de ses personnages. On lui donne cette réponse : « Mettre sur le trône la saine raison humaine, incarnée par la masse. » Ernst Toller avait-il donc subi à ce point l'intoxication du bolchevisme qu'il en était arrivé à faire des vœux pour l'avènement et le règne de Caliban? Les esprits délicats ont montré généralement peu de goût pour le monstre en qui Shakespeare personnifie la brute populaire, née d'une sorcière et d'un démon, aveugle, sourde, malfaisante, sans autre principe que l'intelligence instinctive du mal. Il n'y a pas d'art sans aristocratie. On peut se demander, encore une fois, si Ernst Toller n'a pas méconnu dans *Die Wandlung* cette vérité capitale. Sa ferveur grégaire était, d'ailleurs, condamnée à se dissiper assez vite. Et les traces de doute qu'on observe déjà, parci par-là, dans le premier drame d'Ernst Toller, apparaissent bien plus librement dans le second. Il est intitulé *Masse Mensch* (1920) et traite, comme l'indique son titre, le problème de l'individu par rapport à la collectivité. Qui doit l'emporter? Qui doit dominer? Sur lequel des deux principes la société doit-elle reposer? On se rappelle naturellement en lisant la pièce de M. Ernst Toller certain drame d'Ibsen intitulé *L'Ennemi du peuple*, et qui traitait déjà ce difficile problème. Avec une puissance dramatique, à vrai dire autrement efficace! avec des moyens techniques bien plus puissants dans leur simplicité! Ibsen avait vraiment le don du théâtre, tandis que M. Ernst Toller est, tout au plus, un poète lyrique et philosophique égaré sur les planches. On le devine, on

le voit, derrière ses personnages, tirant leurs ficelles trop apparentes. Ces personnages ne sont guère que des marionnettes, pour ne pas dire des pantins. Ils ne vivent pas, à l'encontre des personnages d'Ibsen, si réels quoiqu'ils expriment, eux aussi, les idées chères à l'auteur. Quel frisson secouait les spectateurs d'il y a trente ans, quand l'Ennemi du peuple, du haut de son intégrité morale, stigmatisait « la maudite majorité compacte et libérale » et déclarait, sûr de son fait, que l'individu avait toujours raison contre la foule! C'est encore un défaut de la pièce de M. Ernst Toller que sa confusion, son obscurité et ce fait qu'elle ne tranche pas nettement le problème posé.

Les deux personnages centraux de *Masse Mensch* sont une femme et un homme symboliques. L'homme, M. Ernst Toller l'a baptisé « l'Anonyme ». Il incarne la volonté de puissance de la masse avec tout ce qu'elle a de brutal et d'incohérent, tandis que la femme exprime un état d'âme plus nuancé. Elle est partagée, déchirée, cette malheureuse, entre le sentiment de la nécessité où se trouve l'être humain de rester seul, s'il veut sauvegarder sa dignité et sa liberté, et l'impératif catégorique du devoir social qui lui enjoint de vivre pour autrui. En l'honneur de ces deux idées contraires, M. Ernst Toller tire un feu d'artifice d'arguments contradictoires. Il envisage toutes les questions qui se peuvent poser à propos du concept masse et du concept individu. Il voue une attention spéciale à la question de savoir si l'homme est bon. « Il *veut* être bon », finit par déclarer la femme, qui représente, dans ce drame, l'hésitation d'une conscience raffinée entre la masse et l'individu. Et c'est déjà quelque chose, cette volonté de bonté. Mais les révolutionnaires de la première heure, mais un Jean-Jacques Rousseau croyait à la bonté de l'homme avec plus d'élan et d'énergie. « La masse est faiblesse », déclare la Femme. « Elle est notre guide, elle est la force, elle est le destin », rétorque l'Anonyme. Et il ajoute ceci qui n'est pas moins contestable que le reste : « La masse est l'action »; mais ce langage ne convainc pas son interlocutrice. *Masse Mensch* révèle

chez Ernst Toller un certain sens métaphysique, mais ne révèle rien d'autre. Et toutes ces subtilités sociologiques sont d'ailleurs noyées dans des pauvretés, des vulgarités et des banalités incroyables.

Il y avait beaucoup d'enthousiasme révolutionnaire dans la première pièce de M. Ernst Toller: *Die Wandlung.* Il y en a déjà moins dans la seconde, *Masse Mensch.* Il y en a de moins en moins dans les pièces que cet auteur fit jouer ensuite. Il a écrit, dans une de ces études où il critique son œuvre avec une grande perspicacité (*Quer Durch*), qu'il a refusé de « diviniser » dans ses pièces le prolétariat, mais qu'il n'en compte pas moins sur lui pour répandre dans le monde « une grande idée » et qu'au surplus le prolétariat du xxe siècle est déjà en progrès sensible sur celui du xixe; mais une pièce comme les *Maschinenstürmer* (A l'assaut des Machines, 1922), n'en trahit pas moins, j'y insiste, l'amère déception de l'auteur sur le prolétariat international. C'est, d'ailleurs, cette évolution des sentiments chez M. Ernst Toller, évolution si apparente dans ses drames, qui prête à ceux-ci un si vif intérêt. Avec *Maschinenstürmer,* M. Ernst Toller modifie aussi la forme de ses pièces de théâtre. Il renonce à l'expressionnisme, à son symbolisme obscur et tourmenté, à ce mélange médiocrement heureux d'épisodes parlés et filmés par où il pensait communiquer un frisson plus nouveau à ses spectateurs. Avec *Maschinenstürmer,* il revient à un théâtre plus simple, peut-être trop simple ou trop simplifié.

Die Maschinenstürmer rappelle un des plus grands succès de M. Gerhart Hauptmann sur les planches : *Les Tisserands.* La pièce de M. Toller met en scène, elle aussi, des tisserands, des tisserands anglais de Nottingham. La pièce transporte le spectateur en 1815, au moment où l'introduction des premiers métiers à vapeur bouleversait les conditions du travail dans l'industrie textile. Le patron, impitoyable, qui s'appelait Dreissiger, chez M. Hauptmann, s'appelle Ure chez M. Toller. Le vieux Reaper de M. Toller rappelle le vieux Hilse de M. Hauptmann. Il y aurait d'autres rapprochements à faire entre

les deux drames. Quand le pauvre Teddy Wible de M. Toller parle de tuer une taupe pour manger sa chair, on songe à la scène, autrement effroyable dans son comique atroce, où M. Hauptmann montre des tisserands affamés se régalant d'un salmis de chien. Incapables par faiblesse d'estomac de supporter un tel festin, ils s'éclipsent au plus vite pour s'en soulager. Il n'y a pas jusqu'à ce goût pour Shakespeare et les figures shakespeariennes qui ne soit commun à M. Toller et à M. Hauptmann. C'est là, d'ailleurs, un trait essentiellement allemand. Et certes, il est emprunté à Shakespeare, le mendiant qui met en garde contre les prolétaires, « tels qu'ils sont vraiment », le personnage le plus solidement campé à la fois et le plus sympathique du drame : Jimmy Cobbett. Ouvrier lui-même, Jimmy Cobbett adore ses frères de travail et de souffrance et leur consacre sa vie; mais parce qu'il leur tient des discours raisonnables, il se voit, à la fin du drame, suspecté et menacé par eux. Le mendiant avait pourtant mis en garde Jimmy Cobbett contre son excès de confiance, à preuve ce curieux dialogue :

LE MENDIANT : Tu es sûr de tes hommes?
JIMMY : Ce sont des ouvriers.
LE MENDIANT : Mais ce sont des hommes!
JIMMY : Les ouvriers tiennent leur parole.
LE MENDIANT : Quelques-uns d'entre eux, oui, mais tous? c'est douteux. Tous les hommes tiennent-ils leur parole? Tous les hommes sont-ils courageux, sincères, fidèles et désintéressés? Mais non! Alors pourquoi les ouvriers le seraient-ils? Parce qu'ils sont des ouvriers? Tu les vois, me semble-t-il, comme tu voudrais les voir. Tu as créé ces nouveaux dieux, les saints ouvriers. De purs dieux, des dieux fidèles, des dieux sages, des dieux parfaits. Espèce de rêveur!

On conviendra qu'un tel langage trahit au moins quelque scepticisme.

Et ce sont de véritables satires, dirigées, non pas contre le prolétariat comme tel, mais contre les êtres humains en général, y compris les prolétaires, que les trois

autres ouvrages de M. Toller qui méritent encore, à mon sens, de retenir l'attention. Deux d'entre eux, *Hinkemann* et *Wotan déchaîné*, furent écrits en prison. Le troisième, *Holà, nous vivons!* fut composé par M. Toller, rendu à ce que j'ose à peine appeler sa chère humanité. C'est aussi bien le plus amer des trois.

Hinkemann (1923) passe pour le chef-d'œuvre de ce poète de la révolution allemande. C'est en tout cas un ouvrage profondément humain, trempé de larmes, de larmes de sang. *Hinkemann,* le triste héros de ce drame, n'est plus un illuminé, mais un désespéré. C'est un malheureux ouvrier qui a fait la guerre, qui a été blessé et qui, de sa blessure, est resté émasculé. Il aime Grete, sa femme, et tient à ce qu'elle ne manque de rien de ce qu'il peut encore lui donner. Aussi consent-il, pour gagner de l'argent, à exercer un métier ignoble. Il figure dans les fêtes foraines sous le nom de *Homunkulus, la force allemande incarnée.* Et son rôle consiste à tuer d'un coup de dent, à chaque représentation, un rat et une souris, puis à sucer leur sang devant la foule écœurée, mais délirante. L'entrepreneur de spectacles forains qui conçut l'idée de ce numéro magnifique tient à Hinkemann un discours où se révèle la transformation subie par les idées de M. Toller :

> Le peuple n'a rien d'un troupeau d'agneaux et les apôtres de la paix n'ont aucun sens du commerce. Le peuple veut voir du sang, du sang. Deux mille ans de morale chrétienne n'y ont rien changé et le spectacle que j'offre répond, par conséquent, à un besoin. Les rois, les généraux, les prêtres et les montreurs de spectacles forains, nous sommes seuls à posséder le sens politique. Nous empoignons le peuple par ses instincts.

La mort dans l'âme, le dégoût au cœur, Hinkemann accomplit son terrible travail; mais sa femme, qui le trompe avec un ouvrier de ses amis, Paul Grosshahn, s'arrête un jour, au hasard d'une promenade amoureuse, devant la baraque où son mari opère. Et Paul et Grete ne peuvent s'empêchent de rire, d'autant plus que le bo-

niment du forain célèbre en Hinkemann l'héroïsme allemand, l'énergie allemande, alors qu'ils savent bien l'un et l'autre à quoi s'en tenir. Le rire sacrilège de ces amants, c'est celui d'Ahashver au passage de Jésus portant sa croix. Il a rempli de détresse et de colère Hinkemann-Homunkulus, contraint d'assister impuissant, du haut de son tréteau, à cette explosion d'allégresse. Cette suprême disgrâce achève de le décourager. Il comprend désormais à quel point son patron dit vrai quand il constate les fauves instincts de la masse. Parmi ces malheureux, parmi ces inconscients qui s'entassent dans sa baraque, combien se sont baignés dans le sang pendant les quatre ans de guerre! Ils n'en ont pas encore assez! Non, il n'y a pas de bonté et la fraternité n'est qu'un mot :

Les hommes ont tout oublié, songe Hinkemann. Ils ont souffert de la guerre et alors ils ont haï leurs maîtres. Ils ont obéi et ils ont tué, mais tout est effacé. Ils souffriront de nouveau et haïront de nouveau leurs maîtres. Ils obéiront de nouveau et tueront de nouveau. Ils sont les hommes. Ils pourraient être différents, mais il ne veulent pas. Ils lapident l'esprit et le raillent, ils souillent la vie, ils la crucifient toujours et toujours.

Ils n'ont même pas le goût de l'égalité, cette triste vertu des sociétés démocratiques. M. Toller met en scène, dans un épisode consciemment grotesque, mais infiniment cruel et d'une puissance qu'il a rarement atteinte, deux ouvriers couvreurs. L'un couvre les toits d'ardoises, l'autre couvre les toits de tuiles. Le premier s'estime fort supérieur au second. Et les voilà en train de s'injurier au nom d'on ne sait quelle hiérarchie dans le travail des toits. Que M. Toller, après cette satire implacable, prétende encore adorer le prolétariat, nous voulons bien; mais il ne le met plus désormais au-dessus de tout. Et il a raison. *Hinkemann* lui-même finit, d'ailleurs, tragiquement. Hinkemann et Grete se suicident.

Jimmy Cobbett, le héros de *Maschinenstürmer*, vivait encore dans le rêve d'un avenir radieux. L'espoir lui per-

mettait de respirer et d'agir. Hinkemann déclare au moment de disparaître : « Si l'on n'a pas la force de rêver, on n'a pas la force de vivre. » Et c'est pourquoi il se tue. *Hinkemann* va donc plus loin dans le pessimisme et le nihilisme que *Maschinenstürmer,* ce qui revient à dire que M. Ernst Toller, de plus en plus concentré sur lui-même au fond de sa prison, allait perdant chaque année un peu plus de son idéalisme.

La dernière pièce, écrite en captivité par l'ami de Kurt Eisner, est aussi la plus médiocre : *Wotan déchaîné* (*Der Entfesselte Wotan,* 1923). Cette comédie politique est vraiment bien peu intéressante. Il était temps que l'auteur reprît contact avec la réalité et se renouvelât au commerce direct avec les hommes. *Wotan déchaîné* est une satire de l'Allemagne, désorbitée et désaxée de 1923, d'une Allemagne qui aspirait déjà, dans son impatience d'un gouvernement autoritaire, à la dictature. A ses vagues aspirations « au bon tyran », fût-il mauvais, se mêlaient d'étranges courants d'idées. Certains penseurs faisaient alors chorus avec les théoriciens du panslavisme et du bolchevisme. Ils prophétisaient la fin de « l'Occident pourri », ils attendaient des philosophies orientales la lumière et la santé. D'autres prêchaient le retour à la nature. C'est à ces derniers que s'en prend surtout M. Ernst Toller dans *Wotan déchaîné.* Le Wotan dont il s'agit dans sa pièce n'est pas la divinité bien connue, à réputation douteuse, du Walhalla germanique, mais un pauvre coiffeur à qui ses entretiens répétés avec des clients patriotes ont tourné la tête. L'un d'eux lui a vanté, sous le rasoir et les ciseaux, les grandeurs de la nature tropicale :

> Forêt vierge, murmurait-il, mon âme altérée soupire après toi! J'ai plus d'affinités avec les moustiques de là-bas qu'avec la racaille humaine des pays civilisés d'Europe.

Séduit par ce langage, Wotan rêve d'aller vivre en colon au Brésil et d'emmener tout un lot de bons Allemands qui ranimeront là-bas la vraie loi allemande : « Je sauverai l'Europe au Brésil! », s'écrie Wotan. Et le

voilà qui fonde une vaste Agence d'émigration, avec l'aide d'un magistrat véreux mais bien pensant, et d'un général idiot mais pangermanique. Le plan de Dietrich Wotan soulève dans tout l'Empire un immense enthousiasme. Les émigrants s'inscrivent en masse. Hélas! un tel succès tourne la tête au coiffeur. Il se croit appelé à jouer un rôle international, il tient des propos fantasques et mégalomanes. Il y avait, certes, une idée de pièce dans la comédie satirique de M. Toller, mais elle est mal réalisée. Il y a quelque chose de l'outrance énorme et de la verve caricaturale des pièces de Wedekind dans *Wotan déchaîné.* Ce drame fait aussi songer au *Sujet* d'Heinrich Mann par cette préoccupation qu'on y découvre de tourner en ridicule le personnage et les mots historiques de Guillaume II. Le *Sujet* d'Heinrich Mann est un des témoignages les plus réussis de l'expressionnisme littéraire. Il y a de nouveau des traces d'expressionnisme dans *Wotan déchaîné,* mais l'ouvrage, décidément, est faible. Alors que le Sujet mis en scène par Heinrich Mann est admirablement vrai, Wotan n'a aucune réalité. Il est tout de même trop stupide pour donner l'illusion d'un individu en chair et en os. La fin du drame le montre succombant à ses ambitions et à sa folie. Le gouvernement brésilien le désavoue et met le public en garde contre une entreprise qui a tout l'air d'une escroquerie. La police s'en mêle. Wotan est arrêté. Magnanime, il s'incline devant le sort en déclarant: « Jésus de Nazareth a souffert comme moi. Et Bismarck a souffert, lui aussi. » Il semble que le talent de M. Ernst Toller ne se meuve pas à l'aise dans le dialogue comique, léger, fin et spirituel. M. Toller ne sait point badiner. M. Toller est terriblement sérieux! Il n'a trouvé, dans cette comédie politique, ni le ton ni la forme qui convenaient.

C'est seulement quatre ans après *Wotan déchaîné* que l'auteur de ce drame en publia un autre. Quand il donna, en 1927, *Holà, nous vivons!* (*Hop la wir leben*), M. Toller portait de nouveau, sur ses épaules d'ancien détenu politique, le fardeau de la liberté. Il le portait avec hor-

reur et consternation. On connaît ce conte oriental d'un aveugle-né qui supplie le ciel de lui donner la vue et qui, sa prière exaucée, au spectacle du monde tel qu'il est, aspire de nouveau à la consolante cécité. Ernst Toller n'adresse-t-il pas, dans le secret, à l'Etre suprême une prière du même genre? On est presque tenté de croire qu'il regrette aujourd'hui sa geôle, tant est sombre l'image qu'il se fait des hommes libres ou qui se croient tels. Il se dégage de *Hop la wir leben* cette impression que le monde est un asile de fous et que, plus il change, plus il reste douloureusement identique à lui-même. M. Ernst Toller suppose un meneur de la révolution de 1918, Karl Thomas, que les supplices ont rendu fou et qui passe huit ans dans un asile d'aliénés. Il sort guéri en 1927, pressé de reprendre contact avec l'Allemagne, rénovée par la révolution. Ce Karl Thomas, c'est Ernst Toller au sortir de sa prison. Comme Karl Thomas, Ernst Toller, rendu à la liberté, a embrassé l'Allemagne d'un regard critique. Il met en drame le résultat de ses observations et de ses expériences. Tout le choque, tout l'afflige. Quelle n'est pas l'indignation de Karl Thomas en reconnaissant, dans le ministre de la guerre de 1927, un certain Wilhelm Kilman, qui se fait traiter d'Excellence et dîne avec des financiers, alors qu'il siégeait, en 1919, dans le Conseil des Ouvriers et des Soldats! Aux remontrances que lui adresse Karl Thomas, Wilhelm Kilman répond par cet aveu : « Qu'est-ce que la masse? A-t-elle su faire œuvre positive quand elle en avait le moyen? Nous étions en train de sombrer dans le chaos. Soyons francs : nous avons arraché la révolution au naufrage. Longtemps encore, la masse restera frappée d'incapacité. » Or, il faut bien, n'est-ce pas? qu'il y ait en Allemagne un ministre de la guerre. Pourquoi Kilman n'aurait-il pas saisi ce poste alors qu'il était à prendre? Du haut en bas de la hiérarchie nouvelle, c'est, d'ailleurs, la gabegie et l'orgie. Sodome et Gomorrhe revivent sur les bords de la Sprée.

Karl Thomas est resté l'idéologue farouche et intransigeant du socialisme « extrémiste » des derniers mois

de la guerre. L'Allemagne nouvelle remplit son cœur d'effroi. Il ne cesse de répéter, la mort dans l'âme : « J'ai le sentiment de vivre dans une maison de fous. » Un illustre psychiatre, le professeur Lüdin, le confirme à la fin du drame dans ses impressions. Lüdin observe avec soin ce pauvre Karl Thomas. Ses idées lui donnent la plus mauvaise opinion de son cerveau. Lüdin est un grand savant, mais réaliste et pratique à la mode du jour :

Vous voulez, demande-t-il à son patient, réaliser l'absolu sur terre? Mais c'est pure folie. Il y a là de quoi empoisonner les masses!

Prié par Karl Thomas de préciser ce qu'il entend par la masse, le professeur Lüdin, grand psychiatre à la mode allemande le 1927, ne se fait pas prier :

La masse, fait-il, mais c'est un troupeau de porcs. La masse se précipite sur la mangeoire quand c'est possible, la masse se roule dans le fumier quand elle a le ventre plein. Ce qui n'empêche point qu'avec chaque siècle nouveau de nouveaux psychopathes se lèvent pour promettre à la masse le paradis. La police devrait sévir à temps.

Karl Thomas, effrayé par ce discours, ne met pas en doute la démence de l'éminent psychiatre. Il appelle les gardiens pour le leur livrer, mais c'est lui, Thomas, qu'ils empoignent et qu'ils réintègrent dans sa cellule. On était donc fou, en 1927, en Allemagne, quand on croyait encore à la révolution. Voilà l'idée qui se dégage de cette pièce. Elle est en elle-même, comme tout ce que M. Ernst Toller a donné au théâtre, médiocrement dramatique, mais elle est profondément tragique et parfois, à ce titre, vraiment émouvante. Pas n'est besoin de croire à la révolution pour partager la déception de M. Ernst Toller, navré dans ce qui faisait sa raison de vivre et de lutter. Une scène de *Hop la wir leben* montre le protagoniste de ce drame essayant de raconter la véritable histoire de la guerre à un gamin et à une gamine, Fritz et Gretel, qui, naturellement, n'en connaissent pas

un traître mot pour l'avoir apprise dans les manuels scolaires. Karl Thomas insiste sur la sottise de ces luttes sanglantes entre peuples. Il vante le courage et le désintéressement des pacifistes allemands : « Etiez-vous nombreux, demande le petit Fritz, à professer ces idées? — Non, répond Karl Thomas, le peuple ne comprit pas. — Et vous étiez assez stupides pour vous imaginer que vous alliez l'emporter? — Oh! oui, enchérit Gretel, vous étiez rudement stupides. »

Karl Thomas pense avoir mal compris ces chérubins: « Que dites-vous? leur demande-t-il. — Je dis, répond Fritz, que vous étiez bêtes. » Et Gretel d'enchérir à nouveau: « Oui, très bêtes. »

Il n'est pas possible de constater plus complètement la banqueroute de la révolution démocratique du 9 novembre que ne le fait M. Ernst Toller dans *Hop la wir leben*. M. Toller ne croit même plus aux chances lointaines d'une autre révolution, appelée à faire mieux dans l'avenir. La réaction bourgeoise et militariste a intoxiqué jusqu'aux enfants. Il restait à M. Toller, dans sa cellule, l'ombre d'une illusion. Il versait alors dans ses écrits ce feu et cette lumière dont son âme était embrasée. Le spectacle du monde réel l'a totalement dégrisé. Il va répétant que la révolution a piteusement échoué et, largement, par la faute des révolutionnaires, que les novateurs n'ont pas été égaux à leur tâche, une tâche que la tradition prussienne et l'apathie connue du reste de l'Allemagne rendaient, à vrai dire, plus difficile que dans n'importe quel autre pays.

M. Ernst Toller a vu venir de loin la dictature et le régime national-socialiste:

> Qu'on ne s'y trompe pas, écrivait-il dès 1930, les réactionnaires sont aujourd'hui plus intelligents qu'en 1918 et plus unis que les partis de gauche. Nous sommes à la veille d'une période de domination réactionnaire.

On ne peut que s'incliner devant la clairvoyance attestée par de tels propos.

Profondément outragé dans ses convictions et ses es-

poirs, l'auteur de ***Hinkemann*** n'en reste pas moins fidèle à la cause qui lui valut tant de déboires. Il ne croit plus à la révolution prochaine, mais il continue de lui élever un temple dans son cœur.

Et son œuvre, telle qu'elle est, avec son unité dans sa diversité, forme un document précieux sur cette banqueroute intellectuelle et morale de la révolution, accompagnée de cette abdication des révolutionnaires, qui résument toute l'histoire d'Allemagne depuis la guerre et la défaite.

MAURICE MURET.

UN
DESCENDANT DE JACQUES CARTIER AU CANADA

—

Les circonstances dans lesquelles je l'ai rencontré sont singulières.

Au mois de janvier 1933, j'étais allée visiter une colonie de défricheurs que le gouvernement canadien venait d'établir sur un vaste territoire de forêts brûlées dans le nord du Témiscamingue. Cette colonie, composée de chômeurs arrachés au pavé de Montréal, de Québec et de Hull, portait le nom de la rivière désolée sur les bords de laquelle on leur avait accordé des concessions : la Rivière Solitaire.

Le voyage d'aller, quoique pénible, s'effectua dans des conditions de sécurité: je m'étais jointe à un groupe imposant de femmes et d'enfants allant retrouver les chefs de famille partis en tête, l'automne précédent, pour bâtir dans la brousse les logis de rondins. Au terminus du chemin de fer, une file de traîneaux couverts d'une bâche de toile, chauffés par un petit poêle à bois, nous attendaient pour nous faire franchir les 40 milles de route enneigée qu'il nous restait à parcourir, assez semblables à ces *covered-wagons* dont les caravanes se servent dans certaines régions désertiques de l'Amérique du Sud.

Après avoir partagé pendant deux semaines l'existence biblique des défricheurs, dans un site d'une désolation difficile à imaginer, je songeai à reprendre le chemin de Montréal. Mais, cette fois, je ne pouvais compter sur le ministère de la colonisation pour aplanir les difficultés, et la caravane de chariots couverts s'était évanouie.

Ce n'est qu'au bout de deux jours de voyage, par des moyens de locomotion divers: snowmobile, — qui est l'auto-chenille de chez nous — attelage à bœufs, traîneaux à chiens, chariots de billots, par une route disparue par endroits sous les bancs de neige, que j'atteignis le premier poste de civilisation, sous les aspects d'une bourgade industrielle et agricole établie dans une baie de l'immense lac Témiscamingue: Ville-Marie, d'où partait, trois fois la semaine, un train pour Montréal.

Je me trouvai avec un plaisir extrême dans la salle surchauffée d'un hôtel de la localité, typique avec son comptoir de bois qui la divisait en deux, son parquet couvert de linoléum, ses lourdes chaises à bascule rangées le long des murs, et l'inévitable crachoir placé à terre devant chacune.

Comme c'était le soir, tous les sièges étaient occupés par les fumeurs de pipe, qui discutaient des mines de *Noranda* et de l'*International Paper Co.*, du bois à pulpe, du blé Huron, des « pois bien cuisants » ou des moutons Oxford Down.

Pendant qu'on me préparait une chambre, on me fit passer dans une sorte de parloir où, à ma surprise, je remarquai, épars sur la table, des journaux et revues de France : *Mercure de France, Revue des Deux Mondes, Illustration,* etc., au lieu des publications locales, telles que le *Bulletin du Cercle des Fermières* et l'*Union Catholique des Cultivateurs,* qu'il eût été naturel d'y trouver.

Un homme entra, comme chez lui, en bras de chemise, avec vivacité, l'air affairé, et s'approcha de la table. Il jeta un coup d'œil de propriétaire sur les revues et arrêta son regard sur celle que je tenais à la main. Je m'excusai d'en avoir pris possession.

Mon accent le frappa :

— Vous êtes Française? dit-il avec surprise.

Puis il se nomma brusquement : Docteur Cartier.

Je compris qu'il exerçait sa profession à Ville-Marie et habitait cet hôtel, où il avait son bureau. On m'avait

fait entrer dans sa salle d'attente pour me soustraire à l'âcre fumée du tabac Old Chum.

Il s'exprimait avec une nervosité et une volubilité extrêmes qui allaient jusqu'au balbutiement. J'avais peine à suivre son langage quelque peu saccadé et confus, attrayant cependant, mêlé de canadianismes qui sentaient le terroir et d'expressions de métier. Son plaisir de m'entretenir de la France était manifeste. Il s'exprimait d'ailleurs en connaisseur. D'un Canadien qui parle des choses françaises et d'un Français qui essaie de parler des choses canadiennes, ce n'est pas le Canadien qui a l'air d'un Huron. Celui-ci, debout près de la table, feuilletait rapidement une revue, la rejetait pour en prendre une autre, faisait allusion à un article, citait un auteur, attaquait, défendait, appréciait, se réclamait pour l'élite canadienne d'attaches spirituelles avec la France. Il nommait familièrement Constantin-Weyer, s'emballait sur Maurice Genevoix dont il me prêta, pour passer la soirée, l'admirable *Forêt voisine* où il retrouvait sans doute quelque chose de celle qui s'étendait à perte de vue au nord de Ville-Marie.

Je regardais le petit homme mince et sec, au front dégarni, à la face sans âge, ravinée et souffreteuse, aux pâles yeux bleus fulgurants d'enthousiasme, aux pommettes que l'émotion de parler de ce qu'il aimait tachait de rouge.

Ce nom de Cartier excitait ma curiosité. J'y fis allusion. Il disparut de la pièce en me priant d'attendre, et revint avec des documents qui allaient m'éclairer: j'avais devant moi un descendant de Pierre Cartier, frère cadet du glorieux Malouin qui, quatre siècles auparavant, abordait sur la Petite-Hermine aux rives du Saint-Laurent et plantait sur les hauteurs de la baie de Gaspé une croix surmontée de l'écusson fleurdelisé.

Jacques et Joseph Cartier, disaient les documents, vinrent s'établir au Canada, dans la province de Québec, le premier à Saint-Antoine, le second à Saint-Denis, vers 1770; ils étaient les fils de Jacques venu de Prulier, du diocèse

d'Angers (France) et descendants de Pierre Cartier, le frère cadet de Jacques le malouin, découvreur du Canada.

Comment le Cartier actuel avait-il échoué dans cette petite ville du Nord à l'âpre climat, où, malgré les progrès matériels dont elle se vantait, ses rues éclairées à l'électricité, si larges et si droites qu'elles présentaient la navrante banalité américaine, on devait mener l'existence primitive des pionniers, à en juger par le cercle d'hommes que j'avais vus dans la grande salle de l'hôtel, dans une attitude de pesant ennui, mineurs, fermiers, boutiquiers, avec, égarés parmi eux, les employés de la Banque Canadienne Nationale, l'agent des terres de la Couronne, le « régistrateur », et, à l'occasion, le notaire, le pharmacien et le dentiste.

Je tâchai de détourner la conversation trépidante du docteur, que hantait le souvenir de Paris et de la Riviera, des boulevards parisiens, du carnaval de Nice, et de le ramener à lui-même. A la suite de quelles circonstances était-il venu s'établir sur les bords du lac Témiscamingue, dont nous apercevions par les fenêtres la plaine glacée, dans cette ville neuve où il était réduit à un rôle de médecin de campagne?

Il fit quelques pas dans la pièce, rit nerveusement, puis s'arrêta en face de moi. Il se toucha le côté :

— Tumeur du foie, dit-il, de sa voix devenue brève. Inopérable. Je suis médecin. Je sais. J'en ai encore pour deux ans. Je voudrais que ce soit deux années utiles. Je mourrai sur la brèche. Les gens d'ici ont confiance en moi. Je fais la campagne. Et quelle campagne! Vous avez dû avoir un aperçu de ce que sont les routes dans le nord du Témiscamingue, l'hiver. Après tout, nous ne sommes pas si loin que ça de la baie James. On risque d'y laisser sa peau. La nuit dernière, j'ai mis mon « char » dans le fossé. Il a fallu attendre le jour. Et par une température de 20° en bas de zéro! Je ne sais comment je n'ai pas gelé.

Je m'imaginai sans peine ce que cette nuit avait dû présenter de terrible. N'avais-je pas failli en passer une semblable quand l'énorme camion chargé de bois qui me

ramenait de la Rivière Solitaire s'était enlisé dans la neige et que les efforts des bûcherons, mes compagnons d'aventure, armés de pioches et de pelles, n'avaient pas réussi à le dégager. Je voyais encore le triste et magnifique décor sur lequel la nuit tombait : à perte de vue, les fûts d'arbres noircis et chancelants qui demeuraient de la forêt brûlée, la neige transformant le pays entier en une vaste stèle, une route à l'aspect de marécage blanc, et, fermant l'horizon, une barrière de montagnes d'une solitude mortelle. Aucun signe de vie, aucune trace d'habitations.

— On est dans le désert, *icitte,* disaient les bûcheux, qui ne se décourageaient pas, malgré que le froid gagnât leurs moelles.

Une automobile qui passa par miracle, celle d'un médecin anglais qui avait risqué l'aventure, nous recueillit et nous transporta jusqu'au village le plus proche.

Cette expérience, le docteur Cartier l'avait vécue bien des fois, et c'était sans fanfaronnade aucune qu'il parlait de mourir sur la brèche. Ne le ramasserait-on pas inanimé quelque matin, dans le désert blanc, au retour d'une visite à un « campe » lointain de colons?

Mais il eût trouvé inélégant qu'on s'apitoyât sur son sort. Je me penchai sur les papiers qu'il me communiquait, portant l'écusson des Cartier et la devise : « Franc et sans dol. » Un admirable dessin y était joint de la maison qui fut le berceau de la branche cadette de la famille, érigée sur le Richelieu, la fameuse maison aux sept cheminées. C'était une de ces anciennes demeures de pierre comme on en trouve encore aujourd'hui dans la campagne de la province de Québec et qui datent de l'occupation française, tenant du manoir et de la ferme, la « seigneurie » aux murs épais, au toit fortement incliné pour permettre à la neige de glisser à terre. Celle-ci était abritée par trois saules géants plantés au moment de sa construction.

— Cette maison, dit le docteur, c'est Jacques II, grand-père de l'ancien Premier Ministre du Canada, Sir George-Etienne, qui la construisit en 1782. « L'hospitalité de la

maison Cartier, disent mes archives, était en grande renommée. Son propriétaire n'était jamais si content que quand la maison était pleine. L'étage au-dessus du rez-de-chaussée se divisait en chambres qui portaient chacune le nom de la couleur de ses murs : la jaune, la rouge, la bleue, la grise, la rose et la verte. Au matin, le maître du logis allait souhaiter le bonjour à ses hôtes, en leur chantant un couplet approprié à la couleur de la chambre, et en leur versant un petit verre de jamaïque. » Les dames elles-mêmes acceptaient l'aubaine, au dire d'une de mes tantes. C'était le bon vieux temps.

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Un missionnaire-colonisateur de la région appelait le médecin : le colon du lot 32, rang 4, de la paroisse de Notre-Dame du Nord, s'était fendu le genou d'un coup de hache. Il en revenait après avoir fait un premier pansement. La blessure était grave. Le docteur pourrait-il y aller ce soir même ? La route du rang 4 était mauvaise, encombrée de bancs de neige.

— J'y vas ! dit simplement le docteur, dans son parler du grand siècle.

Je le regardai se glisser dans son cabriolet Ford, serrant autour de son cou son foulard et boutonnant son pardessus beige, qui eût été de saison sur le boulevard parisien dont il m'entretenait tout à l'heure, alors que les gaillards qui s'acheminaient vers l'hôtel pour la veillée étaient enfouis jusqu'aux oreilles dans les « capots » de chat sauvage ou les « mackinaws » au col de fourrure.

Il était méconnaissable, content d'être précipité dans l'action, rajeuni, alerte, bien portant, au point que je mis en doute son diagnostic vis-à-vis de lui-même.

Je pensai à la prédiction qu'il formulait un instant plus tôt, devant laquelle son illustre ancêtre n'eût pas reculé :

— Je mourrai sur la brèche.

MARIE LE FRANC.

ESAÜ

SCENE I

ESAÜ, 20 ans. — JACOB, 20 ans.

Devant sa tente, Jacob fait cuire des lentilles. Entre Esaü.

JACOB. — Bonne chasse, Esaü?

ESAÜ. — Vois tout ce gibier que je rapporte. Mais en même temps je rapporte si grande faim que tout ce gibier, pour l'apaiser, ne sera pas de trop. Et toi? Que fais-tu cuire? (*Il dépose son gibier.*)

JACOB. — Des graines. Des graines d'une espèce nouvelle.

ESAÜ. — (*Il s'approche du feu, avec curiosité.*) Comment nommes-tu ces graines?

JACOB. — Des lentilles.

ESAÜ. — Elles sont douces à l'œil. Leur pelage est gris, un peu rouge, come le dos de certains lièvres. Et leur odeur! (*Il respire longuement le parfum des lentilles.*) Quel nom, dis-moi, as-tu donné à ces plantes?

JACOB. — Des lentilles.

ESAÜ. — (*Il quitte le feu et va reprendre son gibier.*) Souvent je déniche des bêtes inconnues. Mais je ne pense pas à leur donner un nom. Je n'ai pas le temps de leur donner un nom. Tout de suite, je tue. Quand je vois la bête, le temps que ma flèche vole, elle gît à mes pieds. Tout de même, j'ai vingt ans. J'ai l'âge de chercher autre chose que tuer des bêtes, les tuer et les manger. Ah! ma faim ne veut pas que je l'oublie. (*Il laisse retomber son gibier et revient auprès du feu.*) Comment nommes-tu ces plantes?

JACOB. — Des lentilles.

ESAÜ. — Qu'elles sont belles! Ah, je suis las et j'ai faim! Qu'est-ce donc qui me saisit au ventre? Jamais je n'ai eu faim comme à cette heure. Ce sont ces graines! Je veux ces graines. Je meurs de faim. Est-ce la faim? C'est un mal plus fort que la faim qui me tourmente, qui va me tourmenter tant que je n'aurai pas ces graines dans la bouche, dans le ventre. Donne-les-moi, frère.

JACOB. — Non.

ESAÜ. — Donne, contre ce gibier! Donne, contre tout le gibier que je tuerai demain, et jusqu'à la prochaine lune.

JACOB. — Non.

ESAÜ. — Donne, frère, contre ma plus belle paire de bœufs, contre ma forêt de cèdres! Ah, ces graines rouges, si je ne les avale, elles ont pouvoir de me tuer. Tu ne vois pas que je meurs de ces graines? Donne, contre mes esclaves, contre mes femmes, contre ma fiancée. Donne, ou sinon souviens-toi que je suis plus fort que toi! Souviens-toi d'Abel et de son frère aîné...

JACOB. — Je te les donne, contre ton droit d'aînesse.

ESAÜ (*se précipitant*). — Tu me les donnes...

JACOB. — Je te les donne, contre ton droit d'aînesse.

ESAÜ. — Tu plaisantes, frère! Je ne veux pas que tu me les donnes pour rien. Il n'est pas juste que tu me les donnes pour rien. Mon droit d'aînesse, ce n'est rien.

JACOB. — Je te les vends contre ton droit d'aînesse.

ESAÜ. — Mon droit d'aînesse! Frère, tu vois que je meurs de ces graines. Il est loin, mon droit d'aînesse. Qu'est-ce que mon droit d'aînesse? Ai-je un droit d'aînesse?

JACOB. — Je te les vends contre ton droit d'aînesse.

ESAÜ. — Contre mon droit d'aînesse et tout ce gibier, pour que le marché soit équitable.

JACOB. — Je te les vends contre ton droit d'aînesse. Tu peux garder ton gibier.

ESAÜ. — Soit. Tu es un frère. Quelle belle couleur! Quel parfum! Déjà j'ai moins faim! (*Il se précipite sur les lentilles.*) Donne! Ah! c'est heureux que tu ne m'aies

demandé que mon droit d'aînesse... J'aurais donné... (*Il achève de manger.*)

JACOB. — Es-tu content?

ESAÜ. — Mon ventre est satisfait. Je n'ai plus faim. Il me semble...

JACOB. — Il te semble...?

ESAÜ. — Il me semble que jamais plus je n'aurai faim. (*Il regarde autour de lui d'un air inquiet.*)

JACOB. — Tu regrettes quelque chose.

ESAÜ. — Peut-être.

JACOB. — Mais ton droit d'aînesse est bien à moi.

ESAÜ. — Avais-je vraiment un droit d'aînesse?

JACOB. — Oui, puisque c'est moi qui l'ai maintenant.

ESAÜ. — Ce n'est pas ce droit que je regrette.

JACOB. — J'espère un jour tirer de ce droit plus que tu n'imagines.

ESAÜ. — Tant mieux, frère. Rappelle-toi cet arc que tu m'as donné et qui me fait si bon usage.

JACOB. — Oui, c'est vrai, c'est moi qui te l'ai donné.

ESAÜ. — Tu n'arrivais pas à le bander, cet arc. Est-ce que tu le regrettes? Tu ne pouvais pas t'en servir! Ce droit dont tu parles, je n'en saisis pas l'importance, je ne saurais l'utiliser comme il convient. Je ne sais que tuer les bêtes, les tuer et les manger. Tire bon parti de ce droit d'aînesse, frère, et tu m'en verras heureux! Ce sera mieux ainsi.

JACOB. — Frère, frère, reprends ton droit d'aînesse!

ESAÜ. — Non. Il est vendu. Le marché fut loyal. Ce n'est pas ce que je regrette.

JACOB. — Que regrettes-tu?

ESAÜ. — Ma faim est satisfaite, mais quoi? Ce n'était pas une faim d'estomac. J'ai souvent, sous bois, souffert de la faim. C'était une souffrance très différente. Maintenant, mon estomac est apaisé et mon cœur ne s'en réjouit pas. Repu et attristé, voilà comme je suis. Ah! je vais te dire une chose...

JACOB. — Dis.

ESAÜ. — Qu'elles étaient belles, ces graines, tout à l'heure, quand j'avais faim. Je ne savais pas. Mais je

sais maintenant. Rappelle-moi : comment nommes-tu ces légumes?

JACOB. — Des lentilles.

ESAÜ. — Hé bien... Je n'aime pas les lentilles.

SCENE II

La tente d'Isaac.

ISAAC, père de Jacob et d'Esaü, extrêmement vieux, aveugle, étendu sur son lit.

ESAÜ, 35 ans.

ESAÜ. — Quoi, père, tu l'as béni?

ISAAC. — Oui, je l'ai béni.

ESAÜ. — Mais c'est Jacob que tu as béni!

ISAAC. — C'est donc lui que j'ai béni?

ESAÜ. — Et c'est moi qui devais être béni.

ISAAC. — Oui, c'est toi qui méritais d'être béni.

ESAÜ. — Mais pourquoi l'as-tu béni?

ISAAC. — Je croyais que c'était toi. Je l'ai béni.

ESAÜ. — Mais comment l'as-tu béni?

ISAAC. — L'Eternel m'a dit: « Choisis un de tes fils, et bénis-le; et moi, l'Eternel, par ta voix et par ta main, je le bénirai; et ce fils sera puissant et les peuples obéiront à sa postérité. » Ainsi me parla l'Eternel. Alors je t'ai appelé pour te bénir. Tu t'es approché.

ESAÜ. — C'était Jacob!

ISAAC. — « Je suis Esaü », m'as-tu dit.

ESAÜ. — C'était Jacob!

ISAAC. — « Es-tu bien mon fils Esaü ? », dis-je. « Je suis bien ton fils Esaü... »

ESAÜ. — C'était Jacob!

ISAAC. — « Approche », dis-je. Tu t'approches. Je tâte tes bras, tes jambes. Ta peau était velue.

ESAÜ. — C'était Jacob! Velu, lui! Tiens! voilà la peau de chèvre qu'il a collée sur ses membres, pour te tromper.

ISAAC. — Mes yeux ne voient plus clair. J'ai cru que c'était toi. Je l'ai béni.

ESAÜ. — C'était Jacob!

ISAAC. — Je l'ai béni.

ESAÜ. — Peu importe! C'est moi que tu voulais bénir. C'est à moi que tu pensais. C'est moi que tu as désigné. C'est moi qui suis béni.

ISAAC. — Non, Esaü, non. C'est lui que j'ai touché. C'est sur sa tête que j'ai prononcé les paroles. C'est lui que, par ma bouche et par ma voix, l'Eternel a béni.

ESAÜ. — Père, ce n'est pas possible. Est-ce que l'Eternel protège les trompeurs? Peut-il faire don de sa puissance en récompense d'une tromperie? L'Eternel ne peut fonder son peuple, son peuple élu, sur une tromperie.

ISAAC. — L'Eternel est l'Eternel.

ESAÜ. — Suis-je ou non ton fils aîné?

ISAAC. — Tu as vendu ton droit d'aînesse.

ESAÜ. — Mais je n'ai jamais vendu mon droit d'être béni. Suis-je pas ton fils préféré?

ISAAC. — Tu es mon préféré, mais l'Eternel a préféré Jacob.

ESAÜ. — Qu'est-ce qu'il a contre moi, l'Eternel? Pourquoi m'en veut-il, l'Eternel? Parce que j'ai de grosses mains, parce que je suis couvert de poils, parce qu'il m'a couvert de poils? Pourquoi me préfère-t-il un voleur ?

ISAAC. — Esaü, tu as méprisé ton droit d'aînesse. Peut-être le Dieu d'Abraham préfère-t-il, pour en faire le chef de sa race, l'homme qui vole un droit à l'homme qui méprise son droit.

ESAÜ. — Ah, ces lentilles! Ah, ces lentilles!

ISAAC. — Et tu as épousé les filles du pays.

ESAÜ. — Ce pays nous accueille. Et, père, tes yeux sont presque morts. Tu ne peux voir comme les filles de ce pays sont belles. Je les aime. Est-ce un crime que les épouser ?

ISAAC. — Ce n'est pas un crime, mais le Dieu d'Abraham préfère peut-être qu'un fils d'Abraham épouse les filles d'Abraham.

ESAÜ. — Père, je puis épouser les filles d'Abraham. Dès demain, j'épouserai deux ou trois filles d'Abraham. L'an prochain, j'aurai deux ou trois enfants d'Abraham!

ISAAC. — Trop tard, Esaü, Jacob a pris ta place.

ESAÜ. — Il a volé ma place...

ISAAC. — Il a volé ta place, mais il est à ta place.

ESAÜ. — Mais, père, n'es-tu pas révolté? C'est une honte, une injustice...

ISAAC. — L'Eternel n'est pas juste, mon fils, l'Eternel est tout-puissant. Craignons l'Eternel. Il a commandé à mon père Abraham de me tuer, moi, son fils unique, et Abraham mon père, sans demander si c'était juste, a tiré son couteau. Craignons l'Eternel, mon fils, qui accomplit ses desseins en se servant à sa guise de nous autres les hommes!

ESAÜ. — Ah, père, père, c'est lui que tu as béni!

ISAAC. — Oui, c'est lui que j'ai béni.

ESAÜ. — Je suis plus fort que lui, plus brave, meilleur que lui. Père, c'est moi qui devais être béni!

ISAAC. — Oui, c'est toi qui méritais d'être béni.

ESAÜ. — Père, ne saurais-tu me bénir, moi aussi?

ISAAC. — Esaü, mon fils aîné, qui chaque jour me soignes et me nourris, fils fidèle qui soutiens mes vieux os, c'est fini, mes mains, ma bouche ne peuvent te transmettre la puissante, la terrible, l'efficace bénédiction de l'Eternel. Mais viens près de moi! Je puis donner à mon fils bien-aimé la bénédiction de son père, mon affectueuse et tendre bénédiction de père, la vraie, celle qui ne sert à rien.

ESAÜ. — Père, je n'en veux pas d'autre.

ISAAC. — De l'Eternel tu ne recevras rien, hors de ce que déjà tu portes en toi. Plus de richesses tu n'acquerras, ni souhaiteras acquérir. Du cœur, tu as en suffisance pour faire face à ce qu'adviendra. Tu sauras traverser les périls avec ta poitrine et tes poings. Tu ne commanderas aucun homme, hors ceux qui librement te confieront leurs bras. L'Eternel ne te guidera pas, mais tout seul tu traceras ton chemin... Tu es mon fils préféré. N'envie point le sort de Jacob!

ESAÜ. — Je n'envie point Jacob. Non, je ne voudrais pas être à sa place. Pour rien au monde je ne voudrais être à sa place!

ISAAC. — Esaü !

ESAÜ. — Préviens-le de fuir! Qu'il décampe, et sans tarder! Préviens-le que, si je le rencontre, il regrettera d'être béni! Ou qu'il ait soin de se faire escorter par l'Eternel! Inutile qu'il se déguise! Absolument inutile de couvrir sa fausse face avec de faux poils! Je vois clair, moi!

ISAAC. — Esaü !

ESAÜ. — Dieu le veut! A partir de ce jour et jusqu'à la mort du dernier des hommes, ce sont les voleurs et les fils des voleurs qui, sur terre, seront rois? Eh bien, tout roi qu'il est, que je le revoie ici! Je veux lui couper sa tête bénie de traître maudit. Non. Je veux lui enfoncer l'estomac dans les reins. Non. Le prendre par ses pieds bénis, le faire tourner autour de moi, et le précipiter contre une roche. Contre une roche en pointe. Ah, tu es béni? Viens donc ici que je t'écorche! Que je t'écorche avec ce couteau! Non. Avec mes dix ongles! Et avec mes ongles de pieds!

ISAAC. — Esaü !

ESAÜ. — Ainsi Dieu le veut! Jusqu'à la mort du dernier des hommes, ce sont les traîtres qui seront rois! Mais, père, c'est effrayant! Il faut empêcher cela. C'est à moi d'empêcher cela. (*Il brandit son couteau.*) Il est temps d'empêcher cela. Père, tu peux implorer ton Dieu, qui a choisi ton fils Jacob, pour qu'il le prenne en pitié, ton fils Jacob!... (*Il sort.*)

ISAAC. — Eternel, qui as choisi mon fils Jacob, prends en pitié mon fils Esaü!

SCENE III

La tente d'Esaü (trente ans après).

BASEMATH, femme d'Esaü, 35 ans. Elle berce un enfant.

BASEMATH

Petit enfant de moi... de moi et d'Esaü
Dors dans mes bras
Dors dans mes bras.

Tout à l'heure t'éveilleras
et de mon lait tu boiras.

Puis un jour me quitteras
A quat'pattes marcheras

Et puis tu courras
Derrière tout le monde...

Et puis tu courras
Devant tout le monde...

Et le fier chasseur que tu seras!
Les bêtes des forêts, devant toi, s'enfuiront...

Et le beau chasseur que tu seras,
Toutes les filles, pour te voir, s'approcheront...

Tout cela, tout cela,
Si tu dors bien dans mes bras.

Petit enfant de moi, de moi et d'Esaü...

(*Entre Esaü. Il regarde sa femme et son fils et se dispose à s'asseoir près d'eux.*)

BASEMATH. — Quoi! Esaü, on te cherche partout. C'est ici que tu te tiens!

ESAÜ. — Chut! Tu vas réveiller l'enfant.

BASEMATH (*Elle dépose l'enfant dans un berceau et vient se planter devant Esaü*). — C'est sous ta tente qu'on te trouve, un jour comme aujourd'hui?

ESAÜ. — Comme aujourd'hui?

BASEMATH. — C'est-y que tu deviens vieux, Esaü, ou que tu perds le souvenir des choses et des gens, ou bien que tu as perdu ta force?

ESAÜ (*serre les poings, tend ses biceps*). — Perdu ma force, pas encore...

BASEMATH. — Ah! je te retrouve, Esaü; vas-tu l'étrangler?

ESAÜ. — L'étrangler? Etrangler qui?

BASEMATH. — Qui? Etrangler qui? Tu me demandes : Etrangler qui? Voilà trente ans que tu veux l'étrangler. J'étais haute comme ça que tu parlais déjà de l'étrangler. Trente ans! Tu l'as assez répété.

ESAÜ. — De qui parles-tu? De qui parles-tu?

BASEMATH. — Tu ne sais pas! Ce n'est pas croyable! Ce n'est pas croyable, mais ça ne m'étonne pas! Tu ne sais jamais rien. Ah! mon pauvre vieil homme poilu, tu es le plus fort de tous, le meilleur de tous, mais tu ne sais jamais rien de ce qui se passe.

ESAÜ. — Vous autres, femmes, vous trouvez moyen de savoir tout avant tout le monde.

BASEMATH. — Mais tout le monde sait qu'il est revenu. Tout le monde, sauf toi.

ESAÜ. — Me diras-tu, enfin, qui est revenu?

BASEMATH. — Jacob! Ton frère Jacob! Ton ennemi Jacob, ton voleur Jacob!

ESAÜ. — Jacob, mon frère.

BASEMATH. — Oui, Jacob est ici. A deux heures de marche d'ici, à ce qu'on dit; et pas très tranquille, à ce qu'on dit; et très riche, à ce qu'on dit. Il a deux mille moutons, mille bœufs, onze enfants et quatre femmes, à ce qu'on dit...

ESAÜ. — Jacob!

BASEMATH. — Il a bien raison de ne pas se sentir tranquille. Avec tes cinq cents compagnons guerriers, tu peux le réduire à rien, l'étrangler si bon te semble, reprendre ce qu'il t'a volé. Mon pauvre Esaü, rappelle-toi tout le mauvais sang que tu t'es fait. Où vas-tu?

ESAÜ. — Je vais assembler mes cinq cents compagnons. (*Il sort.*)

BASEMATH. — Va, Esaü!... (*Elle va se pencher sur le berceau.*) Et toi, mon petit, dors... (*Elle le prend dans les bras et le berce.*)

Dors contre ta maman!
C'est son rôle sur terre
De réveiller le père...
Et d'endormir l'enfant.
Dors!...

SCENE IV

La tente de Jacob (le lendemain).

RACHEL, femme de Jacob, et son fils Joseph (2 ans), endormi dans ses bras.

RACHEL

Mon fils, mon fils!
Jacob a dix autres fils,
Mais de Rachel, il n'a qu'un fils.
C'est toi, Joseph, Joseph, mon fils.

Ce que tu feras,
L'Eternel le sait.

Où tu iras,
L'Eternel le sait.

Jusqu'où tu monteras,
L'Eternel le sait.

Mais tu iras plus loin que tous,
Tu monteras plus haut que tout.
Et cela, moi, Rachel, ta mère,
O mon fils Joseph, je le sais!

(*Jacob entre d'un pas rapide. Il a maintenant une barbe blanche.*)

JACOB. — Allons, hors d'ici! Va rejoindre les autres.

RACHEL. — Tu vas réveiller Joseph.

JACOB. — Hors d'ici, te dis-je! Va rejoindre les autres! Laisse-moi seul, avec l'Eternel! (*Rachel sort.*)

JACOB, *seul.* (*Une longue et profitable fréquentation l'a habitué à parler à son Dieu sans terreur sacrée, avec le respect d'un colonel pour un général.*) — Eternel, qui m'as conduit ici contre mon gré, car je n'y suis pas le plus fort, j'ai l'honneur de te rendre compte des précautions que j'ai prises pour assurer notre sécurité contre la colère d'Esaü. En premier lieu, j'ai massé devant la porte de ma tente mes femmes et mes enfants. Ensuite, sur le chemin par lequel Esaü peut arriver, j'ai envoyé successivement, à un quart d'heure d'intervalle, cinq troupeaux menés chacun par un esclave qui a or-

dre, si l'attitude d'Esaü est menaçante, de lui offrir le troupeau comme un hommage que j'adresse à mon frère aîné.

De cette façon, Esaü rencontrera :

1° 40 vaches et 6 taureaux;
2° 200 brebis et 20 béliers;
3° 30 chamelles laitières et leurs petits;
4° 200 chèvres et 20 boucs;
5° 20 ânesses et 10 ânes;
6° mes quatre femmes et mes onze enfants.

Si, dans sa fureur, Esaü ne s'arrête pas aux premiers troupeaux, peut-être, au quatrième ou au cinquième, se laissera-t-il fléchir par ces marques répétées de ma générosité. Enfin, il se heurtera aux femmes et aux enfants qui achèveront de le toucher.

J'espère que tu approuves ces dispositions. Je compte aussi, soit qu'Esaü accepte tout de suite les vaches qui sont en tête, soit qu'il ne s'apaise qu'aux ânesses qui vont en queue de colonne; je compte par cette manœuvre calmer Esaü, en ne sacrifiant qu'un ou deux troupeaux sur les cinq.

Toutefois, si ce plan échoue, le danger est grand, car je ne suis pas en forces. Je te rappelle, Eternel, que c'est par ta volonté que je suis revenu dans ce pays. Il est donc juste que tu m'accordes ta protection et j'y compte fermement; car si jusqu'à ce jour tu m'as élevé, bien que j'en sois indigne; si tu m'as promis, bien que j'en sois indigne, une descendance innombrable, et prospère; si enfin, bien que j'en sois indigne, tu m'as fait lutter avec un être divin et m'as laissé la vie sauve, ce n'est pas pour, à cette heure, me livrer sans défense à ce frère dont je crains l'attaque.

(*Esaü entre précipitamment. Jacob recule. Esaü s'arrête et le regarde quelques instants.*)

ESAÜ. — Jacob! Une barbe! Une barbe toute blanche! C'est notre père que je vois là! (*Il passe sa main sur son propre visage.*) Quoi, frère, j'ai tant vieilli?

JACOB. — Non, seigneur mon frère, tu es robuste comme au temps jadis.

ESAÜ. — Qui sont les enfants que j'ai vus?

JACOB. — Ce sont les enfants dont Dieu a gratifié ton serviteur; ce sont tes neveux, tes onze petits neveux. Et n'as-tu pas rencontré aussi quarante vaches et six taureaux?

ESAÜ. — Des vaches, oui. Et des chamelles aussi, de belles chamelles avec leurs petits. Mais peu importe! J'ai couru à ta rencontre, Jacob...

JACOB. — L'esclave ne t'a point dit...? Ces chamelles, je les ai envoyées au-devant de toi pour te les offrir, mon frère, et obtenir ta bienveillance. C'est la plus belle part de mon troupeau.

ESAÜ. — Je n'en veux pas.

JACOB. — Si tu l'exiges, Seigneur, et mes torts envers toi furent grands, je l'avoue, je joins à ces chameaux dix vaches et leurs veaux.

ESAÜ. — Point du tout.

JACOB. — Eternel, je suis perdu, il refuse. (*A Esaü.*) Veux-tu en plus cinquante brebis? C'est tout ce qui me reste.

ESAÜ. — Mais, mon frère, j'en ai amplement. Garde ce que tu as.

JACOB. — Je ne te comprends pas, Seigneur.

ESAÜ. — Je dis : Garde ce que tu as, puisque, bien qu'on m'ait dit le contraire, tu n'es pas riche et que j'ai, moi, tout ce qu'il me faut.

JACOB. — Alors, qu'exiges-tu de moi?

ESAÜ. — De toi? Rien. Je n'exige rien.

JACOB. — Eternel, je comprends que cet homme ne soit pas ton homme! Quoi, Esaü, tu es mon frère, de même père et de même mère, et tu refuses de t'enrichir?

ESAÜ. — De m'enrichir à tes dépens, mon frère.

JACOB. — Eternel, ne faut-il pas lui donner quand même? Ecoute, Esaü, et accepte ces chamelles en hommage de ma main, puisque je te craignais et que j'avais tort de craindre mon frère, puisque j'ai levé les yeux sur toi qui pouvais m'anéantir, et que tu m'as agréé. Reçois ce présent que, de ma part, on t'a offert, et sache que Dieu m'a favorisé et qu'en vérité je possède de grandes

richesses dont ce troupeau n'est que la centième partie.

ESAÜ (*avec une gaîté presque enfantine*). — S'il en est ainsi, j'accepte de grand cœur, car ces chamelles ont fort bon poil. Les miennes n'ont pas, tant s'en faut, pareille toison, ni port aussi ferme. Il y a plus de laine, ha! sur ma poitrine que sur le dos de mes bestiaux! Comment fais-tu pour obtenir de si belles bêtes? Je me demande si je n'ai pas tort de les sevrer très tard. J'ai toujours été plus habile, t'en souviens-tu, à chasser les animaux sauvages qu'à nourrir du bétail. Je crois qu'il ne faut pas laisser les jeunes téter trop longtemps. Qu'en penses-tu, Jacob?

JACOB. — Ne m'appelle plus Jacob. Hier, l'Eternel m'a visité. Béni soit-il! Il m'a donné le nom d'Israël, ce qui signifie...

ESAÜ. — L'Eternel te visite souvent?

JACOB. — Il ne me quitte pas. C'est lui qui fait tout ce que je fais. Certaines de mes actions (*il observe attentivement le visage d'Esaü*) ...certaines de mes actions, si l'Eternel ne les avait pas ordonnées, je les tiendrais pour très blâmables. (*Geste d'Esaü.*) Ta colère contre moi a été forte, Esaü?

ESAÜ. — Ce matin même, je pensais t'étrangler.

JACOB. — Et maintenant, Seigneur?

ESAÜ. — Vrai! Comment ma colère pouvait-elle retrouver, derrière cette barbe blanche, le visage de l'homme qui m'offensa voilà trente ans? Tu n'es plus le même Jacob, ni moi le même Esaü.

JACOB. — Tu m'as pardonné, Esaü?

ESAÜ. — Je t'ai pardonné, Jacob. Mais non...

JACOB. — Tu ne m'as pas pardonné?

ESAÜ. — Je me trompe en t'appelant Jacob. Quel est ton nouveau nom?

JACOB. — Israël.

ESAÜ. — Je t'ai pardonné, Israël.

JACOB. — Tes guerriers sont ici, Esaü?

ESAÜ. — Ils vont te faire escorte.

JACOB. — Inutile, Esaü. J'irai seul.

ESAÜ. — Ils vont te faire escorte. Je veux que tout le

monde sache que nous sommes redevenus frères. Je vais donner les ordres. Et je vais revoir les chamelles. Vraiment, ces bêtes sont magnifiques. Je t'en remercie, frère! (*Il sort.*)

JACOB. — Eternel, je te rends grâce. Mon frère, non seulement ne se venge pas, mais me porte secours. En vérité, Seigneur, ta bonté pour l'homme que tu as élu dépasse mon attente. Je t'implorais pour que mon frère me laissât la vie sauve. Je ne pouvais pas espérer qu'il me fournirait la force armée. Sa colère de trente ans, en une minute, il l'a oubliée. Béni sois-tu, qui m'as choisi pour fonder ta race, qui m'as choisi parce que, moi, je n'oublie pas ma colère.

SCENE V

Quelques jours après. Un lieu quelconque près des tentes d'Esaü et de Jacob.

BASEMATH, femme d'Esaü.
RACHEL, femme de Jacob.

BASEMATH. — J'irai si ça me plaît; et je t'y conduirai si ça me plaît.

RACHEL. — Femme obstinée, c'est Esaü lui-même, c'est ton époux qui, d'accord avec le mien, m'a demandé de t'accompagner.

BASEMATH. — Oui. Oui. Ne te mets pas dans la tête que tu vas tout commander ici. Ce n'est pas une raison parce que mon homme est beaucoup trop bon, pour que nous autres, les femmes, nous nous laissions marcher sur les pieds.

RACHEL. — Marcher sur tes pieds? Pourquoi? La terre est assez grande.

BASEMATH. — Alors, pourquoi est-ce que vous venez chez nous? On n'avait pas besoin de vous. Chacun chez soi.

RACHEL. — Femme sans cervelle, rappelle-toi : C'est l'Eternel qui nous a ramenés ici.

BASEMATH. — L'Eternel, que tu dis. A vous entendre, l'Eternel vous mène par la main, comme des enfants.

Vous ne mettez pas un pied devant l'autre sans l'Eternel. Ton époux, quand il n'a pas l'Eternel devant le nez, il ne vaut ni plus ni moins qu'une bique.

RACHEL. — Femme insolente, grogne contre moi tant que tu voudras, peu m'importe! Mais n'insulte pas Israël!

BASEMATH. — Israël! Israël! Peut donc pas s'appeler du nom que sa mère lui a donné? Mais je comprends qu'il en ait changé. Après ce qu'il a fait, Jacob, si je m'appelais Jacob, je ne serais pas bien fière.

RACHEL. — Femme sans jugement, Esaü saura que tu méprises ses ordres et que tu insultes son frère.

BASEMATH. — Oui. Ce sont deux frères, paraît-il. Eh bien, ils ne se ressemblent pas, et je peux dire du mal de l'un sans nuire à l'autre. Non, ils ne se ressemblent guère, et vrai, j'aime mieux le mien.

RACHEL. — Je ne te le dispute pas.

BASEMATH. — Je sais bien. Tu me le laisses. Vous vous contentez de prendre tout ce qu'il a.

RACHEL. — Mais, femme à tête de bois, ne peux-tu te mettre dans la tête que nous sommes réconciliés?...

BASEMATH. — Pauvre Esaü, qu'est-ce donc que vous lui avez donné à boire, ou à manger, ou à renifler, pour faire de lui, comme ça, ce que vous vouliez? Je sais bien qu'Esaü, parfois, est plutôt dans la lune que sur la terre, mais enfin, mon homme, ce n'est pas un enfant! Ah! c'est encore votre Eternel qui a fait le coup. C'est votre Eternel qui lui a retiré la mémoire, qui a évaporé, pour calmer votre peur, toute la rancune qu'il amassait depuis tant d'années. Je ne suis qu'une femme, moi, mais je défie votre Eternel de me faire perdre ainsi le souvenir...

RACHEL. — Femme impie, crains que l'Eternel ne t'écrase!

BASEMATH. — Soit! Qu'il m'écrase, l'Eternel! J'aime mieux qu'il m'écrase que de vivre sous sa loi, si ce sont des hommes comme ton Jacob qu'il a choisis pour être les maîtres.

RACHEL. — Femme sacrilège, méfie-toi...

BASEMATH. — Pour ça, oui, je me méfie. Sois tranquille,

je me méfie! Tu ne sais pas à quel point je me méfie. (*Elle sort.*)

RACHEL. — Eternel, qui as apaisé la colère d'Esaü, pourras-tu jamais calmer la langue de cette femme?

SCENE VI

Le même jour. La tente de Jacob.

ESAÜ. — JACOB.

JACOB. — Tu te fais trop de souci, Esaü, pour ces querelles de femmes. Depuis vingt ans, mes quatre épouses passent leur temps à se chamailler entre elles. Ne sois donc pas surpris qu'elles se chamaillent maintenant avec les tiennes. Et tes femmes, de leur côté, ne sont peut-être pas fâchées d'avoir désormais quatre nouvelles paires d'oreilles où déverser des criailleries toutes fraîches. Tout cela n'a pas d'importance. Tu t'en fais trop de souci, Esaü.

ESAÜ. — Si ces disputes de femmes me troublent, frère, c'est que l'inquiétude est en moi.

JACOB. — La paix est avec nous, frère; tu peux bannir toute inquiétude. Vois, l'Eternel, dans sa sagesse, nous a réunis. Tu me fournis les soldats. Je te procure la protection divine. A nous deux, sous ma direction, nous ne craignons personne, toi avec tes hommes, moi avec mon Dieu.

ESAÜ. — Frère... je n'ai pas compris.

JACOB. — Tu n'as pas compris?

ESAÜ. — Ce grand tort que tu m'as causé, frère...

JACOB. — Tu m'as pardonné.

ESAÜ. — Je t'ai pardonné, frère, je suis heureux de t'avoir pardonné, mais je n'ai pas compris. Pourquoi l'Eternel a-t-il permis cela? Entre l'homme que je suis et l'homme que tu es, pourquoi a-t-il fait ce choix? Pourquoi m'a-t-il rejeté? Je te regarde, je me regarde. Nuit et jour, j'y pense. J'ai pardonné, frère, mais je n'ai pas compris.

JACOB. — Esaü, l'Eternel voulait un homme sur qui fonder son peuple, un homme qui fût son peuple. Et c'est

pour cela qu'il m'a choisi. Un peuple doit abattre ses ennemis, Esaü. Un peuple doit tromper, s'il peut, ses adversaires, et tu ne sais tromper personne, Esaü. Un peuple doit user de son droit. Un peuple est perdu s'il ne va pas jusqu'au bout de son droit, et te souviens-tu de ce que tu fis de ton droit? Dieu a permis tout cela parce que je ne suis plus un homme, Esaü, je suis un peuple. Toi, frère, tu es un homme.

ESAÜ. — Je n'ai pas compris, frère, pas encore compris. Si l'Eternel m'avait choisi, si l'Eternel m'avait protégé comme il t'a protégé, crois-tu que je n'aurais pas, sans ruse et sans fourberie, monté aussi haut que toi et formé race aussi forte? Crois-tu que, pour ce que l'Eternel peut demander à son peuple, mes pareils et moi soyons moins solidement bâtis que toi et tes pareils?

JACOB (*avec une gravité sincère*). — Esaü, c'est peut-être un grand malheur pour tous les hommes qui vivront, que tu m'aies vendu ton... (*Esaü se hérisse*) ... que je t'aie cédé ces lentilles...

ESAÜ (*furieux*). — Et ma bénédiction divine, la bénédiction de notre père, l'ai-je vendue, ou me l'as-tu volée?

JACOB (*pas tranquille*). — Seigneur, souviens-toi que tu as oublié! Seigneur, souviens-toi que tu as oublié ! C'est l'Eternel qui a guidé mon bras, aveuglé notre père. L'Eternel a tout fait.

ESAÜ. — Pourquoi? Voilà ce que je demande, pourquoi?

JACOB. — Tu as dédaigné ton droit...

ESAÜ. — On me l'a déjà dit. Mais je ne comprends pas, entends-tu, je ne comprends pas. Je n'ai jamais compris et je ne comprends pas encore que d'être sorti de notre mère deux minutes avant toi me donnât une force plus grande, ni un droit...

JACOB (*avec sang-froid*). — Mais moi non plus, je ne comprends pas. Et je n'essaie pas de comprendre. Ce droit m'est échu. Ai-je besoin de comprendre pour en jouir? Et plus un droit semble fragile dans sa cause, plus il faut veiller à le maintenir. Je suis de ton avis. Ce droit d'aînesse, si tu l'avais gardé, je refuserais de le reconnaître, je le tiendrais pour inexistant. Mais, remarque

bien cette différence, Esaü : ton droit était précaire, fondé sur le hasard d'un accouchement. Le mien est solide, puisque régulièrement acheté.

ESAÜ. — L'Eternel a raison. Je suis moins fort que toi, malgré mes muscles.

JACOB. — Ne crois pas que je sois capable seulement de ruse. Je suis gaillard et fort. Rappelle-toi qu'il y a peu de temps l'Eternel m'a dépêché un être divin qui, toute la nuit, a lutté contre moi. Il m'a froissé un nerf de la cuisse, tiens..., ici. Mais il ne m'a pas fait toucher les épaules.

ESAÜ. — J'ai d'autres terres, à six jours d'ici.

JACOB. — A six jours d'ici? Des terres?

ESAÜ. — Des terres à six jours d'ici. Je me mets en route demain avec mes compagnons.

JACOB. — Tu t'en vas?

ESAÜ. — A six jours d'ici.

JACOB. — Frère, crois-moi, restons unis!

ESAÜ. — Tout justement. Il est plus prudent, pour que nous restions bien unis, d'être séparés par six journées de marche.

JACOB. — Reste, Esaü, reste! Il me semble, si tu t'en vas, que je vais demeurer seul sur la terre, seul entre l'Eternel, béni soit-il, et des femmes, des enfants, des esclaves, des troupeau. Reste, Esaü, avec tes hommes!

ESAÜ. — Je ne peux pas vivre, moi, avec l'homme de l'Eternel. Il ne m'aime pas, l'Eternel. Un jour, quand j'avais vingt ans, il m'a tendu un appât, j'avais faim, j'ai mordu, et j'ai été pris comme un poisson. Avec mon frère Jacob, je pourrais vivre en paix, mais auprès d'Israël, l'homme choisi par Dieu, malgré moi, jour et nuit, je me tiens sur mes gardes.

JACOB. — Reste, Esaü, reste. Quand Dieu m'a conduit vers toi, j'avais grand'peur de te rencontrer; mais, depuis que je suis ici, ta présence, frère, me rend toutes choses plus vivantes, plus neuves. L'herbe est d'un ton plus franc, l'air d'un goût plus pur.

ESAÜ. — Et depuis que tu es près de moi, — ce n'est pas ta faute, frère, — tout, ici, jusqu'à l'eau que je bois,

jusqu'à l'air que je respire, tout a un goût, un goût que je ne peux supporter... un goût... de lentilles.

JACOB. — Reste, Esaü, reste!

ESAÜ. — Je ne peux pas. Six jours d'ici, ce sera bien. Je n'aurai ni à te combattre, ni à t'obéir, ni à me méfier. Et nous resterons deux frères.

JACOB. — Si les hommes comme toi me fuient, à quoi me sert d'être l'élu de l'Eternel?

ESAÜ. — Tu as choisi de dominer. Tu as été choisi pour dominer. Domine qui tu voudras, qui tu pourras! Mais pas moi!

JACOB. — Reste, Esaü! Reste! J'ai besoin de toi, comme le sang a besoin de sel.

ESAÜ. — Elles sont excellentes, mes terres, à six jours d'ici. Je reviendrai te voir de temps en temps. Je viendrai te demander des conseils pour élever mes bêtes. Ainsi nous resterons deux frères, n'est-il pas vrai, Jacob? Non, je me trompe, Israël. Tu me donneras des conseils, Israël, pour que mes chevaux prennent bon pied, et mes brebis bonne laine... Au revoir, frère! (*Il sort. Jacob, seul, reste pensif. Rachel entre doucement.*)

JACOB. — Femme, tu ne te disputeras plus avec les femmes d'Esaü. Il s'en va. Il quitte ce pays où nous sommes.

RACHEL. — Il te cède la place. O Israël, c'est une victoire nouvelle que l'Eternel nous accorde.

JACOB. — Une victoire? L'Eternel? Ah! femme, tu parles comme une femme. Une victoire? L'Eternel? Laisse-moi seul, laisse-moi seul avec l'Eternel.

RACHEL. — Béni soit-il, Israël, béni soit-il! (*Elle sort.*)

JACOB. — Béni sois-tu, Eternel mon Dieu, qui m'as choisi pour être ton homme, et qui me dévoiles tes desseins! Ta bonté est infinie. Tu m'as protégé, tu m'as enrichi, tu m'as installé. Tu m'as fait triompher, Seigneur, mais que vas-tu exiger de moi? J'ai peur, moi de qui naîtra ton peuple. Je ne suis qu'un berger à qui tu prêtas ta force. Comment vas-tu tirer de moi, Jacob indigne, cette race magnifique qui sera ta race? Je ne suis pas assez solide. Pour moi, je n'ai nulle crainte, mais les fils nés de moi? Ah! pour mes fils je ne suis pas tranquille.

Tant que tu seras devant eux, derrière eux, au-dessus d'eux, à côté d'eux, sans aucun doute, ils se maintiendront sous ta loi. Mais si, un seul jour, tu les abandonnes, où trouveront-ils, dans quel sang puiseront-ils la force qui fait marcher tout droit? Sauront-ils autre chose que t'implorer en se lamentant?

Seigneur, Esaü s'en va. Il est comme moi fils d'Abraham. Comment le sang d'Abraham a-t-il pu produire des hommes si différents? Esaü me voit puissant et ne sent point de rage. Il marche en paix, et pourtant ses forces lui permettraient de conquérir. S'il m'en veut, c'est de l'avoir trompé, et non d'être parvenu plus haut que lui.

Seigneur, avec ton appui, je l'ai dupé, deux fois dupé, trois fois dupé, car ta bonté est infinie. Et cependant, Eternel mon Dieu, ta bonté, qui est sans fin, ne m'a pas donné le moyen de prendre à mon frère ce qu'il a de mieux en lui, et qui lui reste, et qui me manque, et dont j'ai soif...

Esaü, comme moi, est fils d'Abraham! Eternel, pour que ta race soit non seulement puissante, mais forte, non pas seulement élue, mais première, Eternel, c'est Jacob, le berger, qui t'implore, — tant vaut le bélier, tant vaut le troupeau, — Eternel, mêle à mon sang, mêle au sang d'Israël, un peu du sang d'Esaü.

JACQUES BIRMAN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Bruyère: *Histoire littéraire des Gens de Métier en France*, Jouve. — **Etienne Huyard:** *Les Premières Amours du Grand Roi*, Editions Delmas, Bordeaux. — **Mémento.**

Maintes fois a été écrite, à travers le temps, l'histoire des artisans qui manièrent, avec une égale aisance, l'outil et la plume. Cette histoire reste assez décevante. Elle révèle surtout, parmi ces artisans, des poètes de médiocre qualité, rarement épris de leur métier, et qui utilisèrent leurs rimes à flagorner les grands, à tirer de ceux-ci des gratifications et des emplois, bref à sortir de leur condition.

M. Jean Bruyère, qui la connaît fort bien, ce semble, n'a pas souhaité la refaire, sachant qu'il y perdrait son temps. Son **Histoire littéraire des Gens de Métier en France** présente un intérêt bien supérieur. Elle a pour but de nous montrer sous quelles physionomies parurent, du moyen âge à nos jours, les ouvriers des villes — et quelquefois, rarement, des campagnes — dans les œuvres des poètes et des prosateurs. Enquête immense, féconde en constatations de tous genres, et dont les résultats nous sont présentés avec intelligence, sincérité et clarté par un écrivain fort renseigné, par une étude particulière des corporations, sur la vie ouvrière des temps révolus.

Au moyen âge, l'artisan tenait une trop petite place dans le corps social pour que les auteurs lui fissent l'honneur de l'introduire dans leurs écrits comme personnage principal ou même comme personnage épisodique. Il n'eût intéressé personne. Il passe dans ces écrits comme une ombre. Pourtant, son état, généralement misérable, attire, sinon la sympathie, du moins la pitié de quelques âmes sensibles. Sous la plume de Chrétien de Troyes, est évoquée, avec une certaine vigueur

d'accent, l'existence douloureuse des tristes ilotes besognant dans les ateliers d'opulents mercantis:

Toujours tisserons draps de soie,
Jamais n'en serons mieux vêtues,
Toujours serons pauvres et nues
Et toujours aurons faim et froid...

Tels propos, singulièrement expressifs, ne se retrouvent guère dans les pages des romans courtois, car ils devaient retentir désagréablement aux oreilles des auditeurs assemblés pour ouïr le ménestrel. La farce surtout, à ces époques éloignées, au dire de M. Jean Bruyère, s'occupa de l'artisan. Elle fournit de celui-ci, le plus souvent, une image désobligeante de paresseux, de bambocheur, de larron tout en révélant aussi les tristesses de son sort. En elle, on peut retrouver quelques croquis de ses gestes quotidiens, de ses mœurs, de son jargon professionnel.

M. Jean Bruyère glane peu de détails dans la littérature du xv[e] siècle. Villon, au cours de sa carrière tourmentée, ne fréquenta guère que des travailleurs de petite vertu. Une poésie anonyme: *Maître Aliboron qui de tout se mêle,* apporte quelques faits assez vagues. Au xvi[e] siècle la classe laborieuse, qui avait précédemment englobé les artistes de tous genres, ne forme plus un corps compact. Les métiers nobles se départagent des métiers mercenaires. Ronsard s'inquiète médiocrement des uns et des autres. Les images qu'il leur emprunte, écrit M. Jean Bruyère, « ne dépouillent jamais tout à fait leur couleur érudite; on y découvre, au delà de l'observation du poète, l'influence d'Horace ou de tel autre écrivain ancien. » Rabelais connaît fort bien l'artisan. Il l'a vu besogner de ses mains adroites pendant sa petite enfance et tout au long de son existence nomade. Il apprécie avec justesse son utilité et sa valeur sociales. Il le fait entrer en son abbaye de Thélème où, sans lui, les spéculatifs et les épicuriens, auxquels il ouvre ce temple, perdraient une partie de leur bien-être. Lorsque, par le ministère de sa plume, Ponocrates entreprend l'éducation de Gargantua, le précepteur, ayant décrassé son élève de sa vaine érudition, le mène dans toutes sortes d'ateliers où le juvénile géant s'initie aux merveilles de l'industrie et à « l'invention des métiers ». Ainsi, dans l'œuvre

rabelaisienne, le travailleur manuel tient une place importante, la place qui lui est réellement dévolue dans une société où l'intelligence ne saurait suppléer l'esprit pratique.

Dans la suite de ses chapitres, M. Jean Bruyère détache des romans de Noël du Fail les merveilleux tableaux de vie ouvrière que ce conteur breton emprunta à l'ambiance rustique où les circonstances le contraignirent à demeurer. Il signale les écrits de Nicolas de Troyes où figurent de nombreux types d'artisans et commente longuement les œuvres de Bernard Palissy qui forment une ardente apologie du travail manuel.

Il parvient ainsi au siècle XVIIe et cherche à y rencontrer quelques traces d'une sollicitude des écrivains pour les manieurs d'outils. Tentative assez vaine. Cette époque exècre le réalisme, ne s'intéresse à rien de ce qui constitue l'existence quotidienne. Dans aucun des écrits qui en subsiste on ne surprend une peinture d'un foyer domestique, à plus forte raison d'un atelier. M. Jean Bruyère cite quelques bouffonneries de Tabarin où l'ouvrier est, le plus souvent, mis en fâcheuse posture, quelques pauvres satires imprégnées du même esprit de persiflage, des pièces devenues rares où sont étalées les misères des apprentis, enfin les poésies d'Adam Billaut, menuisier de Nevers. Celui-ci ne s'intéressait guère à son métier. Il aspirait à des protections fructueuses et à des sinécures de tout repos. Il eut l'appui de Marie-Louise de Gonzague, duchesse de Nevers, après l'avoir longuement paranymphée, et celle au surplus du cardinal de Richelieu, qui lui concéda un privilège fructueux dans l'exploitation des eaux thermales de Pougues.

Parmi les grands classiques, La Fontaine seul paraît avoir accordé quelque attention distraite aux travailleurs, plutôt aux travailleurs de la campagne qu'à ceux de la ville. Les encyclopédistes s'efforcèrent de réhabiliter l'activité pratique et de lui rendre quelque prestige; mais ces théoriciens ne mirent guère l'artisanat en scène dans leurs œuvres. Rétif de la Bretonne, imprimeur de profession et le premier historien des mœurs véritable qui paraisse dans notre littérature, ne nous a rien laissé ignorer de la condition des gens de métier de son temps. Grâce à lui, ceux-ci sortent pour la

première fois de l'ombre et, dans ses écrits, on peut voir quel sort cruel leur est encore réservé à l'approche de la Révolution. Balzac et, à sa suite, les romanciers de la fin du XIXe siècle devaient enfin rendre à l'armée des besogneux, des opprimés, des producteurs, des êtres qui assurent, de leurs mains, notre aise sous toutes ses formes matérielles, une sorte d'hommage encore trop réticent. M. Jean Bruyère analyse avec beaucoup d'intelligence et de soin leurs écrits et souhaite que l'homme de plume n'abandonne pas l'artisan à son triste destin à cette heure critique où le machinisme exclut du métier toute manifestation d'intelligence et cet effort d'art jadis préconisé par Bernard Palissy.

Bien éloigné des préoccupations économiques et sociales de M. Jean Bruyère, M. Etienne Huyard a préféré orienter ses études vers un personnage d'envergure dont l'histoire n'a jamais été écrite encore d'une manière satisfaisante, Louis XIV, surnommé Le Grand, et, plus discrètement, Dieudonné. Il nous conte, après M. Louis Bertrand et bien d'autres, **Les Premières Amours du Grand Roi** et, grâce à une excellente méthode, une documentation précise, une belle impartialité qui n'exclut pas l'admiration, un talent d'exposition digne d'éloges, renouvelle un thème qui semblait avoir un peu vieilli.

Il situe ces amours du grand roi au milieu des événements politiques et des cabales de cour, et cela leur donne plus de relief. Il ne cherche pas du tout à idéaliser le souverain. Il discerne en lui le faune dès qu'il s'éveille et le présente tel qu'il fut. Le spectacle de cet être déchaîné est curieux. Louis XIV n'avait certainement rien hérité de son père qui transmit sa mollesse et ses goûts esthétiques à son second fils, Philippe d'Orléans, le petit Monsieur, toujours fardé et occupé de bagatelles. Il tenait certainement ses dons physiques de son grand-père, le Vert Galant. Le destin l'avait fait robuste et quelque peu timide, agréable de visage, violent de tempérament. Il semblait, en son jeune âge, d'intelligence réduite et peu fait pour conduire les destinées d'un grand royaume. Personne ne nous a encore dit quel personnage influa sur son esprit et transforma le benêt sans vigueur morale en un garçonnet éveillé.

Parvenu à la dixième année, Sa Majesté éprouvait déjà un plaisir sensible à frôler les dames. M. Etienne Huyard relate quelques anecdotes qui le montrent dans ses petits exercices de cajolerie auprès de Mme de Hautefort et de la duchesse de Châtillon. Il ne semble pas avoir connu un fait significatif de l'enfance royale. Un jour, Louis XIV, âgé alors de douze ans, fut invité à un festin donné au palais Brion, par le duc de Dampville. Après le repas, il rêvait à l'une des fenêtres de ce pavillon sis au Palais Royal, lorsqu'il vit apparaître, dans une maison voisine, une éblouissante jouvencelle. Il la lorgna avec une curiosité passionnée. Comme il se disposait à lui faire quelque signe, elle disparut sur l'injonction de son père. Le petit roi attendit longuement la réapparition de la persécutée. Déçu de ne voir rien venir, il entra dans une violente colère et réclama avec instance un mousquet pour donner une leçon au barbon trop soucieux de la vertu de sa fille. M. de Villeroy, son gouverneur, calma avec peine cette rage et pensa que, si l'on n'y mettait ordre, son élève deviendrait un « maître sire » sur le chapitre des femmes.

De fait, M. Etienne Huyard constate que Sa Majesté donna singulièrement d'inquiétude à sa mère Anne d'Autriche et à Son Eminence le cardinal Mazarin. Les femmes étaient autour de lui fort belles, fort faciles, et beaucoup d'entre elles n'eussent pas demandé mieux que de déniaiser l'impétueux innocent. A Mme de Beauvais, femme de chambre de la reine mère, échut ce rôle délicat. C'était une grisonne fort experte et qui n'ignorait point quel profit elle tirerait de sa prouesse. On n'a jamais expliqué, faute de documents, l'intervention de cette commère cupide et sans beauté. Nous ne serions pas éloigné de penser qu'elle reçut de la reine-mère mission de calmer l'adolescent déchaîné.

« A peine assis au banquet de l'amour, dit gaillardement M. Etienne Huyard, le convive royal fit preuve d'un appétit robuste... et pas toujours délicat. » Louis XIV se livra, en effet, aux liaisons ancillaires, eut, d'une jardinière, une petite fille dont le destin est resté ténébreux et, au dire du médecin Vallot, reçut d'une autre donzelle un cadeau dont on eut grand'peine à le guérir.

Grandi, devenu émérite danseur de ballets, cavalier plein d'élégance et de vanité, il giboya parmi les dames de la cour. Les nièces de Mazarin, venues pour chercher fortune à Paris, étaient toutes prêtes à lui donner satisfaction avec l'idée chimérique de coiffer la couronne. Olympe Mancini, qui épousa, dans la suite, le comte de Soissons, fut la première à l'empaumer. A elle seule, qui était plaisante, allègre, intrigante, telle qu'il fallait être pour lui plaire, il semble avoir voué quelque affection, avant la venue, dans sa vie, de Mme de Montespan.

M. Etienne Huyard consacre un chapitre rapide à Mlle de La Mothe-Argencourt qui fut pour le roi une passade rapide, des pages pleines d'agrément à Marie Mancini que Sa Majesté désira, sans la posséder, croyons-nous, assez violemment pour accomplir en sa faveur quelque impardonnable sottise, enfin un paragraphe coloré à l'infante Marie-Thérèse qui allait devenir la plus ridicule et la plus malheureuse des reines de France.

Louis XIV n'éprouva jamais, croyons-nous, les troubles du sentiment. Il vivait bardé d'un serein et farouche égoïsme. Il se considérait comme une idole à qui tous les sacrifices étaient dus. Maintes femmes furent ses victimes qui eurent le tort d'ajouter foi à ses mignoteries et de le prendre pour un berger de pastorale. Beaucoup de ses liaisons restèrent secrètes. De celles que nous connaissons, nous ne pouvons que plaindre les héroïnes dont l'existence s'acheva dans une solitude pleine de regrets douloureux. La lascivité était grande en lui. Elle lui valut les risées de l'Europe. Elle ne s'éteignit même pas au temps où Mme de Maintenon éveillait ses terreurs dévotes et l'invitait à faire son salut. Que de mystères galants restent à déchiffrer qui troublèrent la sérénité de la froide et raisonneuse marquise!

Mémento. — Revues: *Revue d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, octobre-décembre 1933. De M. L. Bigard: *Sur quelques seigneurs de Montesson et de La Borde;* de M. Henry-Deligny: *Le Château de la Gayeté* (jadis enclos dans le parc de Saint-Cloud); de M. H. Lemoine: *Les Ecuries du roi* (fin d'un travail très intéressant et riche de documents inédits).

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Emile Sicard: *Le Vieux-Port,* « Cahiers du Sud ». — **Raymond Christoflour:** *La Rose et l'Ombre,* « éditions des Portiques ». — **Pierre Moussarie:** *Boules de Naphtaline,* « éditions de la Bouteille à la mer ». — **Louis Parrot:** *Misery Farm,* J. Marciteau, Poitiers. — **Albert Tustes:** *L'Estavelle du Cœur,* « les Terrasses de Lourmarin ». — **Yves Bescou:** *Rythmes Inactuels,* « l'Action Intellectuelle ». — **Jean Bucheli:** *Malgré le Vœu de Pénélope...,* « la Caravelle ». — **André Guibert-Lassalle:** *Pavanes Nocturnes,* René Debresse. — **Th. Griva:** *Quarante et un Quatrains,* Kauffmann, Athènes. — **Ali-Bert:** *Anthologie des Poètes Néo-Classiques, tome deuxième,* Albert Messein. — **Yvonne Ferrand-Weyher:** *La Vigne d'Omar Kheyam,* « au Pigeonnier ». — **Arsène Yergath:** *Scarabées,* Victor Attinger.

C'est un pieux hommage que rendent à la mémoire d'Emile Sicard les « Editions des Cahiers du Sud ». Voici treize années déjà que l'animateur, le principal instigateur de ce qui pourrait être, autour du groupe aixois du *Feu,* appelé l'école marseillaise, a disparu. Il n'avait que quarante-trois ans. Au recueil de ses poèmes réunis sous le titre significatif **Le Vieux-Port,** on a joint des *Poèmes Incomplets,* fragments pleins de beautés, notent les éditeurs. Ils ont raison. Plus pleins encore d'enseignement, s'il est vrai que pour le véritable « amateur de poésie » rien n'offre plus d'attrait que de surprendre comme en suspens dans leur élaboration les progrès d'un poème en cours d'exécution. Deux des huits *poèmes incomplets* sont à cet égard particulièrement curieux. Une sorte de litanie énumérative des beaux sites environnant Marseille, la Gineste, Cassis, Saint-Jean, « les vieilles tartanes — Aux couleurs des feux espagnols... »

> Un jardin est sous la façade
> Des quais où la noble Iliade
> A greffé geste et chant. Le vol...

...et sur cette rime l'essor s'interrompt.

Le poème suivant se compose, dans son état d'inachèvement, de trois beaux quatrains complets, que suit un quatrain dont seuls les deux premiers et le dernier vers existent; puis les deux premiers du quatrain suivant, trois vers encore d'affilée, un autre quatrain auquel ne manquent que neuf pieds du troisième vers, enfin deux vers au début du quatrain final. Le raccord se devait opérer, c'est visible, sur des rimes défaillantes encore qui se seraient soudain susci-

tées, mais déterminées par une rime « d'attente » fixée d'avance. Les deux termes de la rime ne surgissaient pas, dans le cerveau de Sicard, d'emblée et en une fois, quitte à l'améliorer, à la changer ensuite, s'il était nécessaire. A la manière de Boileau, semble-t-il, parfois au bout du vers on le voyait broncher.

Les procédés du travail poétique varient à l'infini selon le tempérament, le savoir aussi, de chaque poète. En est-il qui se recommandent plus valablement que la plupart? Je ne pense pas, et je demeure frappé que la perdition de l'un offre à l'autre souvent sa ressource suprême. Du moins est-il certain, son œuvre nous le prouve, que ce genre de travail n'était pas nuisible à Emile Sicard.

L'ensemble de l'œuvre réunie en cette édition se recommande par les qualités solides, pittoresques, habituelles au poète; la couleur méridionale, le parfum, le soleil, l'éclat des beaux fruits, l'entrelacs des vergues et des filins. Mais « les visages du port » grelottent aussi, certains jours, sous la pluie; la journée n'est pas toujours « belle et multiple ». Aux chaudes béatitudes succèdent les vagues d'un songe plus fiévreux, et des figures d'orgueil, de beauté cruelle ou douloureuse apparaissent. Un voilier noir dans la colline accoste, un silence plombé saisit à la gorge ceux-là qui se souviennent. Emile Sicard meurt; plus jeune, Louis Brauquier le voit embarquer vers les rivages sinistres et la destinée inconnue, puis, ô poète ami, il le constate et se désole:

Tout se tait. L'Angélus de la butte des Carmes
Sonne sur votre éternité.

Raymond Christoflour n'avait donné précédemment qu'un volume de poèmes, *l'Or des Automnes*, en 1907. J'avoue ne le pas connaître. Je ne sais si d'emblée il posséda cette aisance et cette ampleur simple qui caractérisent son recueil nouveau **La Rose et l'Ombre.** La question est importante, parce qu'il n'a rien publié dans cet intervalle de vingt-sept années, et qu'il serait intéressant de savoir si les vers, cette fois, réunis, qui nous sont présentés, datent d'une époque récente ou se répartissent à travers la durée d'un quart de siècle. La fermeté de la pensée, la délicatesse du sentiment, le son du vers, à part les occasionnels changements néces-

sités par le rythme ou les circonstances de la donnée, ne faiblissent pas d'un morceau à un autre. Vrai poète du recueillement, du silence, il communie avec l'âme profonde des êtres et des choses; là seulement frissonne le secret essentiel de la vie, les apparences ne sont rien.

Va, le triste bonheur des mortels sur la terre
Ne vaut pas un lambeau des splendeurs que je tais.
N'écoute pas leur bruit. Tourne vers le mystère
Ta soif de vérité, de tendresse et de paix.

La poésie préférée de Pierre Moussarie, celle qu'il cultive, du moins, confine de près par l'accent à la vieille romance délaissée. Valéry Larbaud, dans sa préface à ce recueil dont le titre est, par plaisir, rébarbatif: **Boules de Naphtaline,** dit que l'auteur réalise l'ambition à laquelle lui-même a renoncé, « écrire pour la France des *Lieder* français ». Soit. Il n'est pas le premier. Mais il n'est pas non plus le plus indifférent. Sentimentalité comme frileuse, délicatesse de l'émotion, petits traits de paysage à peine accusés, il y a de tout cela un peu, et parfois une image neuve et frêle, très forte et amusante.

La chair molle des réverbères
se dilue aux pavés mouillés...
....
L'ombre au loin glisse des pantoufles
Aux pieds des passantes tardives...

Histoire de Fées, d'autres encore sont de vieillottes histoires de ravissement. Mais rejetons, ah! pouah! ces odieuses boules de naphtaline, quel poison!

Les vers libres, le poème en prose cohabitent, aux soins de M. Louis Parrot, l'asile de **Misery Farm.** Ce sont, *Ursule-la-Laide* et *La Ligne de Vie,* deux ensembles de morceaux un peu farouches et, au fond, très tendres, où l'expression souvent forcée n'étonne point néanmoins; les images sont justes, et le rythme se soutient.

« L'estavelle », si je ne me trompe, est dans le Languedoc, sans doute en Algérie aussi, une sorte de fontaine. Albert Tusses fait surgir, comme « Suite aux Sirénéennes », **l'Estavelle du Cœur.** Les mérites de ses poèmes nouveaux précisent

ceux de ses précédents recueils, et de même ses faiblesses. Un bouillonnement rapide, une hâte à écrire, à fixer des impressions souvent passagères, mais aussi une réussite dans la notation colorée, vive, des spectacles fugaces et des sensations soudaines. Parfois l'inspiration se hausse, et c'est alors la vision splendide au bord des mers de hardis paladins aux cœurs pleins d'amour et dont le geste fier dédie

Les roses de l'aurore aux rieuses sirènes...

Rythmes actuels, je ne sais, ou **Rythmes Inactuels,** quel est le sens d'un tel titre? Des rythmes ne sauraient être inactuels, ni le contraire; le rythme est éternel, à qui tous les rythmes particuliers sont ordonnés et liés. Je crains que M. Bescou ne sacrifie à des intentions ironiques. Peut-être a-t-il l'excuse de vraies, d'intimes souffrances? Son livre n'en donne rien à pressentir. Dans son recueil sont unis des poèmes de qualité fort diverse, et, chose étrange, il ne m'a point paru que les meilleurs fussent les plus spontanés, ceux qui renferment le plus de ses amours profondes ou de son intimité véritable. J'ai pris plus de plaisir à des compositions telles que *Greffes sur l'Arbre de Verhaeren, Eros, Sur un vers d'A. de Vigny, Fêtes de Charité, Rimes Faibles,* etc..., qu'à des pièces bretonnes, plus simples, mais où, curieusement, le ton naturel semble forcé.

Malgré le Vœu de Pénélope... le poète Jean Bucheli prétend échapper au voile de rigueurs où l'asservit la vie. Sa volonté est ingénieuse et sa volonté fervente. Echappera-t-il? Je n'en suis pas sûr. Il fléchit sans cesse, ou, du moins, la vraie audace, la puissance ailée lui font défaut dès le premier essor. Il reprend pied sans cesse, et n'ose assez s'enivrer d'espace libre et hautain. Qu'importe le vertige, à qui tente des essors plus hauts?

Les **Pavanes Nocturnes** d'André Guibert-Lassalle sont gracieuses, et finement surannées, du moins lorsqu'elles se développent sur des rythmes courts, qui s'enlacent dans le charme de leur élégance un tant soit peu désolée. Lorsque le poète prétend chanter des motifs plus étoffés, hélas! il s'embarrasse dans le précieux qui confine souvent à des fautes de goût, *Evasion, l'Ultime Mensonge...* Il s'est trompé,

je crois, en mêlant les genres, son jeune et vrai talent se sauvera de cette impasse. Qu'il s'épure et se surveille.

Les **Quarante et un Quatrains** composés par M. Th. Gréva sont, la plupart, excellents. Notations prestes et précises. Esprit de décision, vive perception, bonheur. Les Japonais ne font pas mieux dans leurs courts poèmes, ni plus juste.

M. Ali-Bert, de l'Académie Montaigne, nous donne le tome deuxième de son **Anthologie Néo-Classique.** Le tome premier, avec préface de Sébastien-Charles Leconte, répondait excellemment au but poursuivi par l'auteur. Celui-ci, que présente M. Eugène Le Mouël, le complète à souhait. Nous y relevons, entre autres, les noms et de beaux poèmes de MM. Edmond Haraucourt, Louis Le Cardonnel, Ernest Raynaud, Riotor, Ernest Rocher, Muchart, Lamandé, Gérardot de Sermoise, Déglantine, S. Bonmariage, Mme Jeanne Yves-Blanc, — et bien d'autres encore. Anthologie sérieusement faite et, à tous égards, intéressante.

La Vigne d'Omar Kheyam, où Mme Yvonne Ferrand-Weyher, a transcrit et condensé le meilleur des enseignements de sagesse qui ont valu tant de renommée aux poèmes du « poète-astronome » persan; — **Scarabées,** poèmes en prose par Arsène Yergath ne sont pas indignes des ouvrages précédents de ce poète. Je suis heureux de les signaler ici, sans pouvoir plus longuement m'y étendre contre mon gré.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Maurois: *L'instinct du bonheur,* Grasset. — Stéphane Manier: *La femme de quatre sous,* Alexis Redier. — Pierre-Albert Birot: *Remy Floche, employé,* Denoël et Steele. — Lucien Laforge: *Dialogues posthumes,* Denoël et Steele. — Maurice Rué: *La route aux embûches,* Gallimard. — Ferdinand Duviard: *Le lycée sentimental,* Editions Montaigne. — Pierre Apestéguy: *Cœurs basques,* Librairie Fasquelle. — Jean Gaulmier: *Matricule huit,* Rieder.

Il y a bien de la séduction et de l'habileté dans le nouveau roman de M. André Maurois, **L'instinct du bonheur,** et je serais fort surpris si le public ne s'en montrait pas ravi. Le sujet en est, comme le titre l'indique, le désir ardent, et secret, que nous avons de préserver coûte que coûte ce qui fait la douceur de notre vie — si fragile, hélas! Jusqu'à cinquante ans, Gaston Romilly a réussi à taire à sa femme

qu'il sait que Colette (l'enfant qui leur est née quand ils étaient amant et maîtresse) n'est pas sa fille. Valentine Romilly aime son mari, et n'a cessé de lui être fidèle; mais elle n'a pas eu le courage de lui avouer sa faute, antérieure à leur légitime union. On devine les raisons qu'elle s'est données pour cela... Comme Gaston feint l'ignorance, pour ne pas mettre en question son bonheur, c'est par peur de gâter ce même bonheur, qui est aussi le sien, qu'elle s'interdit de parler... Et il n'est pas jusqu'à Colette qui ne sache à quoi s'en tenir sur la tare sociale de sa naissance, mais qui préfère ne rien dire. C'est fort plausible — comme les coups de théâtre qui nous instruisent de la vérité — mais un peu arbitraire, peut-être, — comme le parallélisme de la double confession du ménage à une vieille amie, Mme de La Guichardie, qui a tout déclenché en décidant de faire faire à Colette un beau mariage. Je crois que beaucoup de gens, d'âme délicate ou de cœur douillet, sont ainsi que les personnages du récit de M. Maurois, et qu'ils accepteraient toutes les humiliations plutôt que de compromettre leur félicité. Ce ne sont pas des masochistes, mais des sages, si la sagesse s'attache à des biens qu'elle sait périssables. Ils ne mentent point par piété, mais par pitié pour eux-mêmes; et ce sont des égoïstes; mais on sympathise plus avec eux qu'avec les indifférents. M. Maurois sait mettre en valeur avec beaucoup de finesse, en tout cas, les raisons qu'ils se donnent et que la raison ne méconnaît pas. Il a le sens du dialogue, en outre, et son portrait de Mme de La Guichardie est plein de réalisme et d'esprit. Que manque-t-il à son livre pour qu'il satisfasse aussi pleinement la critique qu'il satisfera, je le répète, ses admirateurs fidèles? D'être avec un peu plus de hardiesse romanesque, ou de tenir un peu moins de l'essai. Il m'a semblé un peu grêle (on dirait d'une nouvelle étirée, ou plutôt ornée) et l'élégance de son style ne saurait suppléer au dynamisme qui lui manque, au moins dans sa première partie. Exposition des caractères, établissement de la situation, peinture du milieu provincial, tout cela, au début, est trop sage, trop traditionnel, il me semble. Mais une émotion se dégage de la fin. Là, se trouve ce que M. Maurois avait à dire, éprouvait le besoin impérieux de

dire et qu'il n'aurait sans doute pas aussi bien dit ailleurs que dans un roman.

Je crois d'une vérité profonde le caractère que nous peint M. Stéphane Manier dans **La femme de quatre sous.** Marthe, en effet, qui est la fille d'un vieil ébéniste du faubourg Saint-Antoine, a le diable, je ne dirai pas au corps, mais au cœur. Elle a plus que le goût: la vocation de l'amour; et née dans un milieu qui n'est guère favorable à la culture de ce sentiment, se désespère de ne pas trouver un homme, parmi tous ceux à qui elle se donne, pour qui elle puisse se sacrifier — se dévouer seulement, même... Nul ne la comprend, n'assouvit sa soif ardente de poésie. Mais elle ne déchoit jamais parce que, à travers toutes ses faiblesses, elle garde intact son beau rêve; et quand elle rencontre, enfin, son idéal en la personne d'un docteur qui s'est fait écrivain pour pénétrer le secret de l'âme populaire, la malheureuse meurt aussi pure qu'à l'âge où une romance et l'air du printemps la faisaient pâmer. M. Manier aborde son sujet avec franchise et je ne lui reprocherai pas la hardiesse de certaines des scènes qu'il décrit: il veut, par contraste, rendre plus frappante la candeur de son héroïne. Je le chicanerai, plutôt, sur l'étrangeté des personnages qu'il fait évoluer autour de celle-ci. A quelle époque appartiennent ces artistes grotesques ou falots, ces instituteurs socialisants et ces syndicalistes anarchistes? On ne sait, au juste. Mais ils ne sont certainement pas de notre temps. Leur présence prête au récit émouvant et toujours réaliste de M. Manier un caractère anachronique qui ne laisse pas de choquer, car il n'est point voulu.

Remy Floche, employé, se découvre un beau matin, du goût pour écrire. Quoi? Il n'en a pas la moindre idée. Il a la maladie, voilà tout; et qui n'est pas nouvelle puisque, déjà, Molière signalait la fureur qui poussait les gens de son siècle à vouloir se faire imprimer. Remy Floche ne rêve pas fortune, cependant. Il a seulement un désir incongru d'immortalité; et il veut mettre dans son livre quelque chose de soi qui lui survive et fasse heureusement aborder son nom « aux époques lointaines ». Il rédige, en somme, son journal. A quoi et chez qui ce garçon est-il employé? M. Pierre-

Albert Birot, par le truchement de qui il s'exprime, ne prend pas soin de nous le dire. Mais Floche se loge dans la tête que la fille de son patron est amoureuse de lui. Il excelle à se monter le coup, et le voilà prêt à épouser la demoiselle, quoiqu'il ne partage pas l'amour qu'il croit qu'elle lui a voué. Il passe, peut-être, à cause de cela, à côté du bonheur. Tant pis pour lui. Non qu'il agisse par vénalité. Mais il a beau être dans la lune, c'est un ambitieux; et le contraste est fort plaisant, d'ailleurs, entre sa naïveté et sa roublardise. M. Birot nous le présente avec esprit, avec humour. Les méprises qu'il lui prête amusent, et l'on incline à regretter qu'il lui mette pour finir dans la bouche un mot dont la brutalité étonne de sa part...

Parler grossièrement est à la mode, il est vrai. J'ignore s'il faut attribuer ce résultat à son originalité ou à ceci que son livre a provoqué un scandale, mais M. Céline fait école. Nombreux sont les nouveaux écrivains romanesques « qui y vont », sur ses traces, de leur grand ou de leur petit *Voyage au bout de la nuit*... Ils se montrent dégoûtés de leur époque, et je conviens qu'ils ont pour cela d'assez bonnes raisons. Seulement, comme ils éprouvent le besoin de traduire leur dégoût avec force mots obscènes et scatologiques, ils ajoutent encore à la laideur régnante. M. Lucien Laforge, notamment, dont on pourrait dire des **Interviews posthumes** qu'ils sont du Céline en comprimés ou en pilules, ne mâche pas ses expressions dans ces nouveaux « dialogues des morts ». Nous voilà loin, avec lui, non seulement de son demi-homonyme, le philosophe de Samosate et le créateur antique du genre qu'il remet en honneur, mais de M. de Fontenelle même que, d'avoir fréquenté idéalement chez Pluton, attacha très fort à la terre, puisqu'il n'y demeura pas moins de cent deux ans... S'il méprise ses contemporains, M. Laforge aime, aussi, la vie, cependant. Elle est belle; mais les hommes la gâtent, l'ont gâtée depuis si longtemps, par leur méchanceté et leur sottise, qu'elle se révèle — socialement, du moins — en voie de pourriture. C'est du Jean-Jacques; du Jean-Jacques athée, car M. Laforgue ne s'en laisse pas accroire; et contre l'histoire de la création du monde, selon la Bible, il renouvelle les vieux arguments développés par Leconte de Lisle dans son Caïn. Il n'a foi que

dans l'évolutionnisme. En somme, ce révolutionnaire retarde; et ses plaisanteries, dignes parfois de M. Homais, sont souvent faciles (voir *La pucelle*, en particulier). Il leur arrive de déclencher le rire. Je note, à son actif, qu'il a le courage de se moquer des uraniens, et qu'il se plaint que les femmes d'aujourd'hui se ressemblent toutes et n'aient plus qu'un trait de crayon en place de sourcils. Enfin, il est pittoresque et sympathique, au moins une fois: c'est quand il évoque Hoffmann autour de la table où il festoie avec des amis, un 31 décembre (*L'homme au sable*).

Même observation pour M. Maurice Rué, l'auteur de **La route aux embûches** que pour M. Laforge. Son roman qui nous renseigne avec précision sur les mœurs des employés de banque, a le tort, à mon avis, d'être farci de vulgarités qui n'ajoutent rien, et bien au contraire, à son intérêt. Je sais que l'on parle dans les bureaux le langage même de ses pauvres bougres; je sais, aussi, que l'on s'y soulage — comme partout ailleurs — et que les « lavabos » n'ont pas été créés pour les chiens. Mais de me le rappeler, sans cesse, ne m'incite pas particulièrement à m'apitoyer sur le sort d'une des catégories de nos modernes esclaves... Souci d'exactitude, me rétorquera M. Rué. Je lui demanderai, alors, où il a vu une fille en carte n'enlever sa culotte (qu'il appelle du reste, un *pantalon*) qu'après s'être assise je n'ai pas besoin de dire sur quel petit meuble de toilette (p. 78). Mais sa peinture du personnel de la Banque Générale de Crédit et d'Escompte est minutieuse, encore un coup; et son héros cerné de traits qui le rendent vivant. Il y a de la fraîcheur, au surplus, dans l'histoire de l'amour de ce garçon et de l'une de ses collègues; et M. Rué réussit à nous émouvoir, à la fin, par des moyens simples.

Des nouvelles, à fleur de peau, mais fort bien faites, sur l'amour en milieux universitaires, composent **Le lycée sentimental** par M. Ferdinand Duviard. Le bouquet est frais, varié. J'ai peur pour le fleuriste qu'à le continuer il ne le tresse mécaniquement, en série.

Nouvelles encore: les **Cœurs basques** de M. Pierre Apestéguy. Peu d'invention; mais d'heureux détails, dans ces récits régionalistes; des promesses d'une écriture qui sera

ferme, une fois purgées les hésitations des phrases où l'on veut enfermer trop de choses que l'on croit des trésors et qui sont des enfantillages. L'ennui de pareils ouvrages, surtout chez des débutants, c'est qu'à l'instar des guides de tourisme ils prétendent que tout soit original de la contrée qu'ils décrivent. Ces « tours du propriétaire » fatiguent le visiteur, quand on ne lui fait pas les honneurs de la maison natale avec un sens profond de ce que son charme a de profond, par delà les bibelots, meubles ou us locaux, plus ou moins pittoresques.

Nouvelles, de plus en plus ou de moins en moins, **Matricule huit,** par M. Jean Gaulmier. Ici, dans le dessein très subtil d'accorder le ton au sujet, il y a un parti-pris de ne pas avoir d'imagination, de ne pas « écrire », de rendre, s'il se peut, plus maussades les pauvres péripéties de vies étroites. Il s'agit de l'infanterie coloniale; de l'ennui des baraquements en T. O. E., un sous-off mange la grenouille; des femmes ont du cœur dans des corps qui ont servi à tout venant; des libérés « rempilent » parce que la vie civile ne veut plus les reprendre... Toutes ces plaques photographiques sans truquage, exactes et minutieuses autant qu'une comptabilité ou un inventaire veulent nous atteindre par l'accumulation du vrai. M. Gaulmier sait, pourtant, que le lecteur n'arrive à la compréhension que par l'émotion; qu'il doit être mis en état de grâce et de réceptivité. A preuve, ces enluminures, que je loue, d'ailleurs: « Le soir (vu par un paysan) était doux comme l'œil d'une jument malade »; « un fouillis d'étoiles se prolongeait sur la terre par les lumières de la ville »; « au début de décembre... la grippe creuse des places pour les travailleurs de bonne volonté », etc., etc...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les *Mémoires* de M. Sacha Guitry. — *La Comédie-Française,* de M. Champion. — *Asile de Nuit,* un acte de M. Max Maurey à la Comédie-Française.

On dit parfois que les morts vont vite. Il ne me semble pas que les vivants aillent à une beaucoup moindre allure. C'est du moins la réflexion que je me faisais en remarquant

que M. Sacha Guitry publie actuellement ses **mémoires.** Vous lisez bien : il les publie. Passerait encore de les écrire! Mais les publier!

Un grand journal du matin en donne la primeur à ses lecteurs. J'ai l'avantage de compter à leur nombre, et j'avoue que je lis les mémoires en question. D'ailleurs, je ne sais comment il se fait; peu de choses m'échappent de la production d'un auteur que cependant je n'aime guère. C'est peut-être que je vois en lui certains traits par où il aurait pu me séduire, — ce dont il se passe assurément fort bien, comptant assez d'admirateurs pour ne pas avoir besoin d'en souhaiter un de plus. Je ne conteste d'ailleurs pas qu'il ait, d'une part certains mérites d'écrivain, même d'écrivain de théâtre, ni d'autre part plusieurs qualités de bon acteur. Je reconnais aussi qu'il a suffisamment l'expérience de sa profession pour en parler quelquefois d'une manière pertinente et pour faire des observations qui touchent le fond de la chose comique. Mais il n'atteint pas ce fond à tous les coups; d'autres fois sa manière est tout le contraire de pertinente, et il lui arrive de nous stupéfier à notre tour par la noirceur de son aveuglement ou par la densité de son incompréhension. J'en ai fait la remarque à propos de quelques lignes qu'il a consacrées à la mémoire de Féraudy, comédien dont on se souvient encore. Les voici :

Maurice de Féraudy fut un très grand acteur et sa carrière, assurément, fut magnifique, mais il est pourtant regrettable qu'un comédien de cette valeur ait consacré sa vie entière à la Grande Maison de la rue Richelieu. Qu'on ne prenne pas en mauvaise part ce que je dis là, mais qu'on y pense : un rôle admirable, digne de lui, Lechat — deux ou trois, quatre ou cinq même très bons rôles, le cardinal de *Primerose, Poliche* et quelques autres, et puis c'est tout! Et c'est bien peu, qu'on en convienne, en cinquante ans pour un acteur de ce talent, pour un acteur qui eût pu servir l'art dramatique d'une manière plus efficace, plus active. Imaginez Maurice de Féraudy sur le Boulevard, il y a quarante ans! Comme on eût travaillé pour lui!

Et qui donc, s'il vous plaît, eût travaillé pour lui? Alfred Capus sans doute ou Francis de Croisset, ou Lavedan, ou Kistemaekers, et quand M. Sacha Guitry se serait mis à écrire, il aurait bien voulu lui réserver un second rôle dans

les comédies dont il était le protagoniste. Voilà qui eût constitué à de Féraudy une carrière plus brillante que celle qu'il fit aux Français, où il ne créa que quatre ou cinq très bons rôles. Car tout ce qu'il joua dans le répertoire ne compte assurément que pour zéro. Mascarille, Scapin et Gros-René, qu'est-ce là comparé au Monsieur du *Veilleur de Nuit*? Pauvre Féraudy, qui a débuté en 1880 en jouant Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière (songez donc que M. Sacha Guitry a débuté dans *l'Escalade* de Donnay), qui a joué Musset avec Bartet et Beaumarchais avec Marie Leconte, quand il aurait pu reprendre *Mon père avait raison* avec qui vous savez! Heureusement qu'en 1927 on lui a donné la permission d'aller jouer *le Bonheur du Jour* à l'Odéon et qu'enfin en 1930 il a pu sortir de la Comédie, ce qui lui a permis de créer *Cette vieille canaille*, de M. Verneuil. Il n'est pas mort sans avoir trouvé un rôle à sa taille ni un auteur digne de lui. Y pense-t-on, en quarante ans de théâtre, il aurait pu jouer une centaine de pièces égales à *Cette vieille canaille*. On comprend que M. Sacha Guitry déplore que cet ancien doyen des comédiens français ait manqué une pareille fortune!

Quant à moi je juge les choses d'une tout autre façon. Je pense qu'un acteur qui n'est point passé par le répertoire ne saurait être un grand acteur. C'est dans *le Misanthrope* et dans *l'Ecole des Femmes* que Guitry a donné sa véritable mesure. Je pense que rien ne lui fait tant d'honneur que d'avoir joué ces pièces vers la fin de sa carrière et de les avoir imposées sur le boulevard.

Je pense en outre qu'il est absolument impossible de juger le vrai mérite d'un comédien qui n'a joué que des rôles de sa composition. Cela n'a rien à voir avec la carrière de Féraudy, et je ne le dis que parce que je me trouve amené sans y prendre garde dans les parages de cette idée-là. Elle semble brutalement dirigée contre M. Sacha Guitry, et il est bien vrai que c'est à lui que je pense en l'exprimant. J'estime qu'il n'a jamais eu l'occasion de prouver sa valeur de comédien, et cela me paraît d'autant plus surprenant qu'il parle sans cesse de l'amour qu'il porte à ce métier. Or, le propre de ce métier, n'est-ce pas de s'insinuer dans des figures

façonnées par autrui? Il y en a pourtant quelques-unes que l'on représenterait assez bien avec les traits qu'il a.

J'ai toujours imaginé, au temps où il collaborait avec Mme Yvonne Printemps, qu'ils auraient pu à eux deux donner d'excellentes représentations du *Barbier de Séville*. Cette ravissante comédienne aurait été une Rosine délicieuse, et quant à lui, qui était alors un peu plus jeune, il aurait été ce Figaro un peu gras que le texte présente : Je ne te reconnaissais pas, moi, lui dit en effet Almaviva, te voilà si gros et si gras. — Il y a longtemps en outre que je m'étonne qu'il n'ait pas eu, lui qui fait à tous propos profession de tant admirer Becque, l'envie d'incarner Lafont. Je crois qu'il y pourrait être fort convenable. Et s'il avait joué le *Barbier* ainsi que la *Parisienne*, il pourrait au moins se vanter d'avoir eu deux rôles dans sa carrière.

§

Les quelques renseignements que j'ai pu fournir, dans les pages qui précedent, sur la carrière de Maurice de Féraudy, je les ai trouvés dans l'ouvrage qu'Edouard Champion — l'ami Edouard de tous les écrivains — vient de consacrer à la **Comédie-Française** et dans lequel il fournit un tableau du travail de l'illustre théâtre pendant six ans, — 1er janvier 1927-31 décembre 1932. Ce vaste travail fait suite aux grands répertoires de Joannidès, que tout le monde connaît, mais que cependant j'avoue humblement n'avoir jamais vus. On sait cependant qu'ils constituent une vaste histoire de la Comédie-Française, qu'ils en décrivent la vie au jour le jour, ou peu s'en faut, et qu'ils forment ainsi une masse inestimable de documents relatifs à cette maison.

Dans le livre d'Edouard Champion se trouve tout ce qui se rapporte aussi bien à la carrière des comédiens français qu'aux œuvres qu'ils ont représentées. On y voit combien de fois chaque artiste a joué chaque année. On voit par exemple que le maximum des représentations totalisées par un membre de la troupe a été atteint par M. Le Marchand qui a paru trois cent quarante-deux fois en 1929. M. Le Marchand est titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre.

Le minimum ne signifie rien; le chiffre de trois représen-

tations qui le constitue se justifie parce que l'acteur à qui il appartient n'était entré à la Comédie que six semaines avant la fin de l'année.

On sent de quel prix peuvent être tous ces petits renseignements, mais il est possible de tirer du livre d'Edouard Champion des observations moins légères. Il en est une qui est capitale et que l'on fait lorsque l'on considère la liste des ouvrages montés pendant la période étudiée. On s'étonne de l'oubli où sont tombées toutes les pièces qui ont été créées à la Comédie et l'on peut dire qu'on n'aperçoit point d'ouvrage de valeur à leur nombre. De deux choses l'une, ou bien le Théâtre-Français représente les pièces d'auteurs sans mérite, ou bien il crée les pièces ratées des bons auteurs; et quand il en reprend qui ont été créées ailleurs, c'en est généralement qui sont usées jusqu'à la corde, épuisées, exprimées par le succès et qui, à bout de souffle, ne sont plus en état de faire une carrière. Exemple : **Asile de Nuit** de M. Max Maurey, qui a paru sur l'affiche de notre première scène en mai dernier.

Depuis deux ans et demi que j'ai recommencé d'aller au théâtre pour en parler ici, force m'a cependant été de constater qu'il y a un certain nombre d'auteurs qui pourraient tenir le rôle que Paul Hervieu tint si longtemps : celui d'auteur pour la Comédie-Française. J'ai déjà eu l'occasion de dire que M. Bourdet semblait fait pour cet emploi. Nous avons pas mal d'écrivains dramatiques qui sont en possession d'être estimés, depuis M. Savoir jusqu'à M. Jacques Deval et depuis Marcel Achard jusqu'à Michel Duran inclusivement. On a joué du Giraudoux, du Roger Martin du Gard, du Jules Romains, du Bernstein. On a même cru découvrir quelques auteurs comme M. de Richaud. Mais rien de tout cela n'eut lieu à la Comédie-Française.

Le livre de notre Edouard nous fait cruellement observer tout cela. Et il nous amène à une conclusion qui n'est pas offensante, c'est à savoir que la Comédie-Française devrait se borner à interpréter le répertoire, incomparablement, comme elle sait le faire, à le revoir, à le rajeunir, à y adjoindre des chefs-d'œuvre du théâtre étranger, comme elle a si heureusement fait pour *Coriolan*. Mais elle devrait renoncer à

garder aucun contact avec la littérature contemporaine. Elle n'en tire rien de bon, et pour des raisons qui ne lui sont pas entièrement imputables à faute.

Nous avons eu déjà, il y a quelque temps, l'occasion d'en examiner plusieurs. Nous y reviendrons peut-être une autre fois encore.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Amédée Vulliod: *Aux sources de la vitalité allemande*, Rieder, 1931. — Louis Reynaud: *L'âme allemande*, Flammarion, 1933. — André Fauconnet: *Etudes sur l'Allemagne*, 1re série, Alcan, 1934. — Georges Lakhovsky: *Le racisme*, *ibid.*, 1934.

Le livre de M. **Vulliod** date du début de 1931. Par l'inspiration il date bien plutôt de l'époque de Michelet ou de Renan. Il s'attendrit sur une idyllique Allemagne qui, de nos jours, n'a existé que dans les rêves de Briand. On en jugera par ce *leitmotiv:* « Tandis que l'école traditionnelle prussienne s'était assigné pour tâche unique de former des serviteurs irréprochables de l'Etat, l'Allemagne républicaine et socialiste affronte, dans un entier désintéressement, le problème de l'appropriation de l'école aux besoins innombrables de l'enfant » (102). « La nouvelle école allemande où prévaut l'idéal éducatif défini par les Kerschensteiner, les Eduard Spranger, les Litt et les C.-A. Becker, nourrit la jeunesse d'une inspiration qui provient de Gœthe, de Pestalozzi, de Fichte. L'Allemagne tourne le dos à la conception hégélienne de l'Etat! La jeunesse prussienne n'est plus caporalisée dans ses écoles! » (292).

On aimerait à savoir si l'auteur a « déchanté » depuis janvier 1931; il y aurait de quoi être terrifié si l'aveuglement succédait à l'illusion. Nous ne sommes pas de ceux qui fondent espoir sur la haine et qui se félicitent de l'incompréhension mutuelle du pays d'outre-Rhin et de notre pays. M. Vulliod a raison de soutenir qu'il ne faut pas poser en principe invariable l'hostilité (29); il a raison de mettre à l'origine des plus grands malheurs l'ignorance réciproque, obstacle moral à toute entente (25). Mais la générosité n'est vertu que si elle n'exclut pas un jugement objectif. Or les événements ont montré assez clairement quel fond on pouvait faire sur

les convictions « républicaines et socialistes » de nos voisins. La jeunesse hautement idéaliste, non moins humaine qu'allemande, à laquelle va toute l'admiration de M. Vulliod, ne s'est pas ralliée bon gré mal gré à l'hitlérisme, elle l'a salué avec enthousiasme, et elle se voue à l'Etat corps et âme, pour l'unique salut de la Germania « über alles ».

Le travail du professeur **Reynaud,** qui enseigne à la Faculté des lettres de Lyon, est autrement objectif. Il rend hommage à la discipline allemande, ainsi qu'aux enrichissements que doit au génie germanique l'humanité; pourtant, il reconnaît, comme tout le monde aujourd'hui, mais avec une compétence particulière, que nous avons été suffisamment dupes du « finassieren » à la Stresemann, et que la politique de l'autruche n'est plus de saison. Il est trop facile, mais vain, de dénoncer comme « réactionnaire » cette attitude qui repousse l'aveuglement systématique.

On trouve dans *L'âme allemande,* en raccourci, une histoire de la pensée, de la culture germaniques, mais surtout un effort pour définir la mentalité qui s'y montre impliquée. Les tendances caractéristiques apparaissent dans les élans mystiques, dans le « subjectivisme » de la Réforme, dans l'impulsion d'abord du *Sturm und Drang,* puis du Romantisme. Herder est « le type le plus représentatif de l'esprit allemand, et qui pourrait à lui seul en donner une idée si toute la production intellectuelle de son peuple venait à disparaître » (58). Le « dynamisme », même le « racisme », dont nos oreilles sont rebattues aujourd'hui, datent de fort loin; raison de plus pour les prendre très au sérieux, car ces obsessions-là sont aussi essentielles à la Germania que le prophétisme ou l'apocalyptisme ont pu l'être à Israël.

Autant de caractères, nous dit-on, d'un peuple « jeune ». Ceci est vrai pour autant que l'Allemagne vient seulement d'effacer les particularismes qui subsistaient en son sein, comme a pu le faire, en dernier lieu, chez nous, un Richelieu. Mais le « dynamisme » n'ayant pas changé d'Eckhart à Hitler, faut-il supposer à ce peuple une perpétuelle jeunesse? Voici un autre exemple d'explication trop simple: M. Reynaud insiste sur la « subjectivité » du piétisme, du kantisme (celle-ci

ne vaut pas moins comme fondement d'une objectivité!), des Romantiques, de la musique nationale; après quoi son impartialité le force à reconnaître que la science allemande vise à une certaine forme d'objectif. Disons plutôt que le germanisme, comme tout ce qui vit, oscille entre des contraires et cherche ainsi à dépasser chacune de ses expressions relatives: la logique implicite de Herder, Hegel l'a dégagée, mais elle consubstantielle à l'entière mentalité de ce peuple.

On lira avec un intérêt passionné tout ce que dit l'auteur des aptitudes et des limites de l'esprit allemand, si souvent inverse de l'esprit français. Tout ce que l'Allemagne doit à la France et aux autres pays est analysé avec une rare pénétration. La marque de « forme » et de « style » indigènes, l'assimilation de l'idée louis-quatorzième d'Etat par la royauté prussienne, la hantise tenace de cet idéal que représentait l' « empire » romain: tous ces facteurs permanents sont illustrés, expliqués pour notre plus grand profit. A lire ce livre on comprend mieux et la culture de nos voisins, et la civilisation qui est nôtre; on devient plus apte à soutenir la rivalité, si des luttes restent inéluctables, ou à s'entendre honnêtement, s'il est possible de s'accorder, autour d'un tapis vert, sur le sens de certains mots et sur l'ampleur d'aspirations profondes.

M. André **Fauconnet,** professeur à l'Université de Poitiers, est presque le seul Français que les Allemands aient entendu s'exprimer en leur langue aussi bien que l'un d'entre eux. De là le cas qu'ils font de ses communications aux congrès (Tagung) de la Société Schopenhauer, par exemple. Sa connaissance de la pensée allemande est fine et solide. Félicitons-nous de voir paraître en recueil diverses études précieuses, jusqu'ici disséminées. Cette première série renferme un article sur le pessimisme de Schiller, un autre sur la psychologie de la femme chez Schopenhauer, tous deux de 1905. Viennent ensuite un essai sur la psychologie des chefs allemands de la Marne (1918) et un essai « Culture et civilisation selon les Allemands » (1923), duquel il faut rapprocher le IXe chapitre de L. Reynaud. Enfin deux études, respectivement de 1927 et de 1933 : l'une sur Anatole France, inspirée

par les *Noces corinthiennes* de Gœthe, l'autre sur « Schopenhauer précurseur de Freud ». Celle-ci a presque l'attrait de l'inédit. Elle montre Otto Rank et Freud reconnaissant, dès 1902, dans Schopenhauer le véritable ancêtre de la psychanalyse. L'idée de refuge ou la maladie, celle aussi de la guérison par rétablissement de la mémoire et bannissement des fictions, furent schopenhauériennes avant de devenir freudiennes.

M. **Lakhovsky** ne traite de l'Allemagne qu'incidemment, quoique le racisme allemand soit l'occasion de son ouvrage. Le but expressément visé est de réfuter la croyance à des races pures, et en particulier de composer un plaidoyer en faveur des Juifs. Aucun peuple n'a d'homogénéité anthropologique, mais l'unification des facteurs disparates résulterait, nous assure-t-on, des radiations telluriques. L'Allemagne, ramassis de Germains, de Normands, de Wendes, de Slaves, de Huns, dut une grande part de sa culture aux Juifs, qui avaient fait sa merveilleuse prospérité avant 1914. Or, prophétise Lakhovsky, une nation qui se prive des Juifs est appelée à disparaître. O Hitler!

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Du nouveau sur l'hydrogène. — Eugène Darmois: *Un nouveau corps simple: l'hydrogène lourd,* Collection des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Suzanne Veil: *Les isotopes de l'hydrogène et leur séparation effective,* « Revue scientifique », du 24 mars 1934. — Paul Pascal: *Isohydrogène,* dans *Traité de chimie minérale,* tome XII, Masson. — Ernest Rutherford: *Le nouvel hydrogène,* « Scientia », de mai 1934. — Mémento.

Depuis sa découverte (en 1766) par le chimiste anglais Henry Cavendish, **l'hydrogène** n'a cessé de nous étonner. Etant le plus léger des atomes, William Prout, vers 1815, admit qu'il était le constituant commun à toutes les substances matérielles, et cette conception, alors assez fragile, s'est trouvée merveilleusement confirmée par le labeur du XXe siècle.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agira aujourd'hui. Nous nous proposons de préciser ce qu'il y a de **nouveau** sur l'hydrogène, en nous référant aux travaux cités plus haut ; et il n'est sans doute pas inutile de faire son examen de cons-

cience et de passer en revue les aspects protéiformes de cet élément, pour parvenir à la forme la plus inattendue de toutes, qui date de l'an dernier.

1° L'hydrogène ordinaire, celui de Cavendish, est un gaz, qui sert à gonfler les dirigeables, qui est employé comme combustible (le gaz d'éclairage en contient beaucoup) et comme point de départ à plusieurs synthèses chimiques. Ce gaz a été liquéfié et solidifié. Sa molécule renferme deux atomes (soit en tout 2 protons et 2 électrons).

2° Le cation hydrogène est un proton seul (il est donc chargé positivement). C'est lui qui caractérise les acides, dont l'utilisation se perd dans la nuit des temps. Le Suédois Svante Arrhénius, en 1887, admit que les acides (dissous dans l'eau) renferment de l'hydrogène libre. Depuis cette époque, la concentration des cations hydrogènes (exprimée par la grandeur *p*H) s'est montrée extrêmement féconde en biologie (1).

3° L'hyzone ou molécule d'hydrogène triatomique (renfermant 3 protons et 3 électrons) a été seulement entrevu: il paraît être un puissant agent de réduction.

4° L'hydrogène atomique (1 proton et 1 électron) a été surtout étudié par l'Américain Irving Langmuir (prix Nobel 1932): il s'obtient en chauffant fortement l'hydrogène ordinaire. Il a une application intéressante: la soudure autogène du fer, car sa combustion est celle qui, de toutes, dégage la plus grande quantité de chaleur.

5° On connaît également le proton libre, non entouré d'eau (comme l'est le cation hydrogène, cité en 2°). C'est avec lui qu'Ernest Rutherford a inauguré les transmutations artificielles (1919).

6° En 1929, la mécanique ondulatoire conduit à une conséquence curieuse (2). Comme les protons possèdent un magnétisme propre, les deux protons, qui constituent une molécule d'hydrogène (indiquée en 1°), pourront avoir leurs magnétismes parallèles ou bien antiparallèles (comme deux aiguilles de boussole, posées tête-bêche sur une table). Le premier s'appelle *parahydrogène* et le second, *orthohydrogène;* leurs propriétés sont nettement différentes.

(1) Voir, par exemple, *Mercure de France*, 15 nov. 1931, p. 164.
(2) *Ibid.*, 15 avril 1931, p. 433.

7° La dernière variété consiste dans ce fait que l'on a pu obtenir des atomes d'hydrogène, dont le noyau ne soit pas un proton unique, mais qu'il soit composé de deux protons et d'un électron. C'est l'*hydrogène lourd,* isotope de l'hydrogène ordinaire, et que Rutherford propose d'appeler « diplogène » (3).

§

La découverte de l'*isotopie* (1906-1910) est une conséquence de la radioactivité, comme le montra Frédéric Soddy. Et bientôt, ses compatriotes John-James Thomson et Francis-William Aston en prouvèrent la généralité: la grande majorité des éléments chimiques ne sont pas simples; ils sont, en réalité, constitués par des mélanges d'atomes de masses différentes.

Jusqu'en ces tout derniers temps, l'hydrogène parut simple. Toutefois, les théories de Heisenberg et de Gamov conclurent dans un sens différent, confirmé au surplus par des mesures optiques.

Aujourd'hui, on sait préparer de l'*eau lourde,* dont la formule n'est pas H_2O, mais D_2O, la lettre D représentant le diplogène (ou hydrogène de masse double). La source la plus sûre est le liquide, qui a servi longtemps dans l'industrie à l'électrolyse de la soude dissoute.

L' « eau lourde » (ou protoxyde de diplogène) est un liquide plus lourd que l'eau, plus visqueux, moins réfringent, bouillant à 101°42 (au lieu de 100°); la glace lourde fond à 3°8 (au lieu de 0°). Ce nouveau corps est toxique pour les organismes inférieurs. Rutherford estime que le diplon (noyau du diplogène, comme le proton est le noyau de l'hydrogène) se présentera comme un agent fort efficace de transmutation.

Il y a là toute une mine de découvertes fécondes dans l'étude des processus vitaux de l'animal et de la plante. Au simple point de vue chimique, toute la description des composés hydrogénés — c'est-à-dire, en somme, l'étude des 200.000 composés organiques — est à refaire. Pour ne prendre qu'un exemple, l'alcool éthylique CH_3 —CH_2OH, dont on

(3) D'autres auteurs emploient le mot « deutérium ». La désinence « ium » n'est pas très heureuse, car elle est généralement appliquée pour désigner les métaux.

croyait la connaissance achevée, va se trouver complété (en remplaçant les H par des D) par l'apparition de quinze nouveaux corps, de propriétés voisines, mais non identiques.

Telle est la complication que les nouvelles théories physiques vont introduire dans l'immense ensemble des phénomènes chimiques.

Mémento. — La conférence de Paul Langevin, intitulée *La notion de corpuscules et d'atomes*, faite le 16 octobre 1933 et à laquelle nous consacrions toute notre chronique du 15 novembre (pp. 163-166), vient de paraître, sous ce même titre: elle porte le n° 132 de la remarquable collection « Actualités scientifiques et industrielles », où la librairie Hermann a su rassembler les œuvres des plus éminents savants contemporains. Cet opuscule de cinquante pages est certainement la meilleure initiation aux idées générales qui inspirent la science actuelle.

Revue des questions scientifiques (Louvain). Nul n'est prophète en son pays. Maurice Maeterlinck ne se prive pas de parler science : après *La grande féerie, La grande loi.* Hélas! tout cela est trop grand pour lui. Maurice Lecat (4) ne se lasse pas de l'en avertir : « Parce qu'il jouit d'un renom d'écrivain, il s'est imaginé, sexagénaire, qu'il avait le cerveau meublé et armé pour s'en prendre avec autorité aux théories scientifiques. D'aucuns seraient disposés à le soutenir, alléguant que littérature n'est pas science. Or, il entend bien *se poser* en savant; mais ses derniers livres ne sont ni science, ni philosophie, ni même littérature. Ouvrages détestables... » Et, par malheur, c'est le jugement unanime des gens compétents.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

R. Aron et A. Dandieu : *La Révolution nécessaire*. Grasset. — Daniel-Rops: *Eléments de notre Destin*, Spes. — Georges Servoingt : *Que faire pour que ça change?* Espoir français, 38, rue de Liége. — Mémento.

Très vivement, il faut louer le groupe de jeunes penseurs qui, sous le signe de l'*Ordre nouveau,* essaie de constituer une inédite doctrine politico-sociale. L'*Ordre nouveau* est le titre de la revue fondée en mai 1933, donc il y a juste un an, par A. Dandieu, qui vient malheureusement de mourir, et où paraissent « les solutions techniques et pratiques con-

(4) *Ibid.*, 15 novembre 1931, p. 165.

formes à sa doctrine ». Parallèlement, cette doctrine s'exprime par des livres: **La Révolution nécessaire,** par R. Aron et A. Dandieu, et **Eléments de notre Destin,** par Daniel Rops. Nous pouvons donc l'étudier en suffisante connaissance de cause.

L'Ordre nouveau, nous est-il dit, « prépare la Révolution de l'ordre: 1° contre le désordre capitaliste et l'oppression bolchévique; 2° contre l'internationalisme impuissant et l'impérialisme homicide; 3° contre le parlementarisme et la dictature. Il met les institutions au service de la personnalité et subordonne l'Etat à l'homme. Et il constitue, en dehors des partis politiques, un mouvement de doctrine efficace et cohérent en opposition avec les partis existants fascistes et marxistes ». En vérité, ce programme ne peut qu'avoir l'approbation de tous les bons citoyens ou simplement des gens sensés.

L'un des deux livres que je citais, celui de M. Daniel Rops, dans son dernier chapitre, développe très bien la doctrine. Une civilisation véritable: 1° affirme le primat de la personne sur toute autre valeur ou nécessité; 2° est antiproductiviste (c'est-à-dire ne subordonne pas tout au souci de produire, produire); 3° doit être fondée sur les besoins réels de l'homme et non sur le désir égoïste et incohérent du profit; 4° est antiétatiste et décentralisée; 5° se fonde sur la tradition ou, pour mieux dire, sur les éléments spirituels de la tradition qui méritent de survivre; 6° doit non seulement permettre mais encore faciliter l'accession de tous au droit de propriété; 7° ne peut pas s'accommoder de l'esclavage, ni par conséquent de la condition prolétarienne; 8° mettra la machine comme les institutions au service de l'homme, corps et âme, chair et esprit.

Et tout ceci est pleinement approuvable. Une telle civilisation, qu'on le remarque, est la condamnation rigoureuse du Socialisme qui (voyez la Russie!) asservit l'individu, subordonne tout à la productivité, gigantifie l'étatisme, supprime la propriété et universalise l'esclavage. Elle est la condamnation également du fascisme, mais à un degré bien moindre, puisque le fascisme conserve tous les éléments vitaux de la société en se contentant de les soumettre à une

discipline très dure et trop dure, et en courant le risque par conséquent de rendre irrespirable l'air où vivront ses « fascicoles ».

Mais justement parce que ces jeunes gens ont raison en principe, et parce que leur culte de la personnalité humaine, impliquant dignité, responsabilité, liberté et propriété, est tout à fait louable, peut-être sera-t-il bon de les mettre en garde contre certaines erreurs qui iraient directement contre leur principe. Dans un groupe, il y a forcément des éléments divers, et je ne suis pas sûr que tous ces généreux penseurs voient toujours sainement les questions, si complexes celles-ci sont-elles; et alors ce serait à eux à remettre dans le droit chemin certains agités et certains outranciers.

Par exemple, la décentralisation n'est pas forcément antiétatisme. Il y a un étatisme régional et même communal qui est pire que le national. Le mot communard en a conservé un relent fâcheux. Le fédéralisme, sans doute, nous dit-on, n'est pas tant géographique que corporatif, mais ceci n'est pas pour calmer nos craintes à nous, libéraux; si la corporation est « un moyen de réglementer la production » elle se substituera à l'Etat et pourra même arriver à constituer un Etat très socialiste. Cette corporation où n'entreront que les travailleurs qualifiés aura, nous explique-t-on, le contrôle professionnel du travail indifférencié réparti entre les ouvriers non qualifiés, les simples manœuvres, et se réservera le travail créateur impliquant initiative et risque individuel. Mais comme tout ceci est obscur, et peut-être dangereux! Qui représentera la corporation? Les travailleurs qualifiés voteront-ils pour nommer ces représentants? et comment voteront-ils? Sans distinction de classe, nous dit-on; alors un simple ouvrier qualifié balancera un ingénieur, un inventeur? Et les travailleurs qualifiés qui ne veulent pas faire partie de la corporation auront-ils le droit de s'en tenir à l'écart? Et les directeurs, les bailleurs de fonds, etc., feront-ils partie des travailleurs qualifiés et seront-ils soumis à la direction des techniciens? Alors la corporation pourra vite faire faillite. Le crédit, lui aussi, continue-t-on, sera organisé corporativement; quelle niaiserie! Le crédit vit de confiance, c'est une chose psychologique et non administrative. La cor-

poration aura-t-elle le droit de forcer les détenteurs de capitaux à lui faire confiance?

L'Ordre nouveau met sur le même plan la lutte contre le désordre capitaliste et contre l'oppression bolchévique. C'est inadmissible. Le bolchévisme est la négation de la liberté, donc une doctrine de personnalité humaine a raison de l'anathématiser, mais le capitalisme implique liberté, par conséquent d'abord il se corrigera lui-même (et quand il ne le fait pas, c'est que l'étatisme politicien l'en empêche) et, en outre, quand il ne sera pas tout à fait parfait, mieux vaudra se résigner à quelques imperfections. C'est un peu comme la liberté de la presse; elle a des abus incontestables, mais si on la supprime, l'abus est pire; il faut alors se résigner à quelques légers excès (et avec une bonne loi de la presse, à la fois loyale et morale, on peut réduire au minimum ces excès); et de même il faut se résigner à quelque désordre social, l'ordre absolu mène vite à la tyrannie, et la vie ne va pas sans un tas de désharmonies. Ici un article du programme de l'*Ordre nouveau* est particulièrement inquiétant. Il ne reconnaît la propriété que sous ses aspects personnels et concrets: seuls les individus et les corporations ont le droit d'être propriétaires. Mais les associations libres, sociétés anonymes, banques, n'ont pas ce droit. Alors ce sera le socialisme, et même le bolchévisme, celui de la Nep; le paysan aura droit aux pommes de terre qu'il a plantées (alors que dans le vrai socialisme il est fusillé s'il veut les garder pour lui), mais ce sera tout, et pour tout le reste il sera mis en esclavage, esclavage qui sera dit corporatif au lieu d'être dit politico-national, mais la belle avance! Dans ce programme de l'*Ordre nouveau* rédigé pour faire triompher la personnalité humaine, il y a donc de quoi l'annihiler complètement et l'on voit ce que j'entendais quand je parlais d'agités et d'outranciers.

Que nos jeunes penseurs prennent donc une conception plus nette des choses, c'est-à-dire des droits et des devoirs de l'homme! S'ils proclament la personnalité, ils doivent proclamer aussi la liberté et se résigner, non pas à tous ses abus (dès qu'il y a abus il n'y a plus liberté), mais à de très légers désordres, en faisant confiance d'ailleurs pour en avoir rai-

son à l'homme, qui est au fond très moral, très judicieux et même très énergique quand le poison politicien ne l'intoxique pas, et qui, de lui-même, élabore très bien les lois permettant à la société de fonctionner. Ces lois, d'ailleurs, restent toujours améliorables; celle de 1867 sur la société, celle de 1881 sur la presse, celle de 1901 sur les associations devraient être refaites, mais refaire n'est pas supprimer. Et la devise de tout libéral est *Malo periculosam libertatem*, en ajoutant s'il le veut *Nimis periculosam nolo*.

Une autre doctrine politico-sociale pourra peut-être se dégager d'une consultation à laquelle procède en ce moment l'*Espoir français* qui a pris, je l'ai déjà dit, la succession de l'*Animateur des temps nouveaux* du regretté Louis Forest. Cet hebdomadaire pose à ses abonnés, — et tout citoyen soucieux de se documenter devrait s'y abonner, — la question suivante: **Que faire pour que ça change?** Et, dans son numéro du 11 mai, il donne, à titre d'exemple, les avis d'une vingtaine de notabilités politiques, juridiques, économiques.

Les remèdes indiqués sont tous ou presque tous judicieux et méritent examen (je ne parle que de ceux qui restent dans le plan républicain) et tous, en somme, reviennent à cette directive: dépoliticianiser nos institutions et nos mœurs; nous crevons en effet du politicianisme, c'est-à-dire de la subordination de l'intérêt général aux intérêts particuliers des partis politiques et de leurs partisans. Or ce qu'il y a de grave dans notre état c'est que l'esprit politicien a imbibé tous nos tissus et que nous sommes vraiment empoisonnés par tous ses virus, haine, envie, canaillerie, méchanceté, etc. La réélection triomphale des conseillers municipaux des Saintes-Maries-de-la-Mer, praticiens de la pêche aux primes des requins et qui n'avaient échappé aux punitions de la cour d'assises que par excessive indulgence, leur chef ayant été d'ailleurs justement envoyé aux galères, est un détail, mais instructif. On peut être persuadé que tous les parlementaires actuellement sous les verrous seront réélus à une forte majorité, comme l'avait été dans le temps Wilsongendre et à plus forte raison ceux que seul l'esprit politicien a pu sauver desdits verrous, Chautemps en tête, et nous aurons

certainement, dans un an ou deux, un nouveau ministère Chautemps avec Garat, Bonnaure, Renoult, Hesse et autres demi-dieux, pour ministres. Et M. Gaston Doumergue sera mal venu à en gémir comme avaient gémi Poincaré et Clemenceau, et plus anciennement Waldeck-Rousseau. Quand on peut juguler le politicianisme, et qu'on ne le fait pas, on a grand tort.

Quant aux remèdes, quelques-uns sont excellents, d'autres insignifiants, d'autres inexistants. Un répondant demande le recul de la majorité électorale à 30 ans. Quelle absurdité! On vous prendrait à 21 ans pour aller au feu, et on vous interdirait avant 30 ans d'aller au vote! Plusieurs autres demandent le droit de dissolution de la Chambre pour le président de la République. Et s'il n'en use pas quand il devrait en user? Beaucoup veulent qu'on interdise aux parlementaires de prendre l'initiative en matière de dépenses. Très sage, mais insuffisant. En Angleterre, où cette règle existe, les dépenses ont augmenté plus qu'en France! En réalité, l'œuvre d'amélioration de nos mœurs et de nos lois en matière politique est une œuvre très complexe, très subtile, très détaillée, et qui ne peut être exposée qu'en un assez grand nombre de pages, ce qui ne me permet pas de le faire ici. Je m'en suis acquitté dans un de mes livres précédents, *Notre Cité de France,* et je récidiverai dans un livre qui paraîtra peut-être prochainement: *Au pays des leviers de commande;* à ce moment-là, nous aurons le temps de revenir sur cette matière.

Pour l'instant, je me borne à indiquer, *cum grano salis,* une idée qui m'est venue en lisant la proposition, dont je parlais, de reculer à 30 ans le droit de vote. Pourquoi ne pas avoir plusieurs Chambres de députés? une élue par les jeunes gens de 20 à 30, une par ceux d'âge mûr de 30 à 40, une par les gens d'expérience de 40 à 50, et une par ceux « pleins d'us et de raison » de 50 et au delà? Ces quatre assemblées ne s'entendraient pas plus mal que notre Chambre et notre Sénat, et auraient cet avantage psychologique qu'aucune ne pourrait se dire représentante de la France intégrale. Or, tous nos maux viennent de ce que nos sots politiciens se figurent incarner la France, toute la France! Oui, la France

de dix-huit siècles de gloire, la France de plusieurs milliers de grandes âmes vivantes, âmes de génies, de héros, de saints, de simples honnêtes gens, — Chautemps se figure qu'il la représente ! Chautemps, ou le moindre petit pédezouille de sous-Chautemps, sous les verrous ou pas sous les verrous!

Mémento. — Hyacinthe Dubreuil: *Employeurs et salaires en France,* Alcan. L'auteur, dont on connaît un très intéressant livre sur le monde ouvrier américain, *Standards,* s'occupe cette fois du monde ouvrier français, et on apprendra beaucoup à le lire, notamment sur le « Service social » de si heureuse influence, et sur la mentalité ouvrière que l'auteur espère voir s'améliorer par la pratique de la coopération et la mise au rancart des discussions métaphysiques. Peut-être; mais la morale est aussi métaphysique, et peut-on mettre la morale au rancart? — Tristan d'Athayde: *Fragments de sociologie chrétienne,* Desclée de Brouwer. A la question précédente, l'auteur (dont le vrai nom est Amoroso Lima) répondrait certainement non, puisque la sociologie chrétienne consiste avant tout à subordonner l'économique à l'éthique; et cette hiérarchisation est exacte, à condition qu'on laisse à la science économique toute son autonomie; l'économiste comme le physiologiste n'ont à causer avec la moralité qu'une fois leur œuvre propre achevée. — Edouard Krakowski: *Contre le fatalisme historique. Le Retour au culte des Héros,* Victor Attinger. Je me borne à citer l'ouvrage qui a déjà été apprécié ici par Gabriel Brunet. Il est certain que la civilisation humaine est avant tout un culte de héros, et non un programme de plan quinquennal ou même décennal. — Adolphe Grand: *Rappel au bon sens ou Du danger de l'analyse des fictions,* Jouve. Relève de la philosophie plus que de la sociologie. Intéressera tous les cartésiens. — Dans la *Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* d'avril 1934, une intéressante étude d'Alfred Sauvy sur le *Relèvement de la natalité allemande.* La courbe qui descendait depuis 1930 est en train de remonter très vivement, et dans toutes les grandes villes on note un progrès de natalité d'environ 25 %. Par contre, en France, non seulement notre natalité décline, mais encore la génération montante contient, au moins à Paris, une grosse proportion de sangs-mêlés. Si cela continue, Montmartre sera une ville de mulâtres. Ajoutez-y une quantité croissante d'Eurasiens (jaunes, touraniens, sémites). Mais quel remède apporter à ceci? Il faudrait que d'elles-mêmes nos gentilles Parisiennes refusassent d'épouser des gens d'Asie ou d'Afrique. — La *Revue de la plus grande famille,* s'autorisant d'une

étude sur la « Stabilisation de la population » parue dans le *Journal de la Société de statistique de Paris,* démontre que pour obtenir cette stabilisation il faudrait que le taux de la fécondité féminine augmentât chez nous de 14 % (ou que la mortalité diminuât de 60 %, ce qui est impossible). Conclusion: les pays européens vont tous vers l'extinction, et au XXIIe siècle quelques tribus de peaux noires, jaunes ou rouges nous auront remplacés sur les bords fleuris qu'arrose la Seine. — Dans la *Revue des Etudes coopératives,* M. Baron étudie les *Opérations des Banques coopératives.* La question se trouve d'actualité de par le récent effondrement de la Banque des coopératives de France, qui était au fond une entreprise socialiste, faisant du capitalisme et le faisant très mal. Cette banque avait prêté de grosses sommes à des usines d'aviation et a été entraînée dans leur débâcle. L'amusant, ou plutôt le contraire, c'est qu'averties à temps, toutes les grosses sociétés socialistes (C. G. T., S. F. I. O., etc.) se sont empressées de retirer leurs fonds et ont laissé les simples particuliers perdre les leurs. C'est exactement ainsi que les grands seigneurs de la Régence avaient agi avec la banque de Law. L'histoire se répète. L'amusant aussi, c'est que les mêmes politiciens socialistes, qui avaient hurlé contre le renflouement de certaines banques qualifiées par eux capitalistes (B. N. C., etc.), demandent et exigent qu'on vienne à l'aide de la Banque des Coopératives, non moins capitaliste, mais dont les clients sont affiliés au socialisme. Et l'hyper-amusant serait que le gouvernement tînt ce langage: Oui, nous viendrons au secours de ces pauvres benêts de coopérateurs, mais que les partis socialistes, communistes et syndicalistes commencent par rapporter à la caisse ce qu'ils en ont retiré en fraude!

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Chanoine J.-M. Meunier: *La vie de saint Alexis, poème français du XIe siècle, texte du manuscrit de Hildesheim, traduction littérale,* etc., E. Droz, 8°. — Elie Golenistcheff-Koutousoff: *L'Histoire de Griseldis en France au* XIVe *et au* XVe *siècle,* E. Droz, 8°. — J. Viscardi: *Le Chien de Montargis, Etude de Folklore juridique,* Domat-Montchrestien, 8°. — Narciso Garay: *Tradiciones y Cantares de Panama,* « sorti des Presses de l'Expansion Belge », photos, pl. en coul., musique notée. 4°. — Georges Bonneau: *Yoshino,* I, *L'Expression poétique dans le Folklore Japonais,* 3 vol.; II, *Le Kokinshu,* 3 vol., Geuthner, 8°.

La **Légende de saint Alexis** présente un grand intérêt théorique pour le folklore, parce que, nettement d'origine savante, elle a donné, tant en Orient qu'en Occident, naissance à des complaintes vraiment populaires ; le texte primi-

tif était en syriaque et a été rédigé entre 450 et 475. Fils d'une riche famille de Constantinople, on avait voulu le marier; il s'était enfui le jour même des noces et avait vécu en mendiant à la porte de l'église d'Edesse; il mourut à l'hôpital, fut enterré dans la fosse commune, mais avait auparavant dévoilé le secret de sa naissance au sacristain. L'évêque fit ouvrir la tombe, mais on n'y trouva que les haillons; le corps de « l'homme de Dieu » avait disparu. Je renvoie à l'excellente monographie du chanoine J.-M. Meunier pour l'analyse des transformations que ce thème simple subit dans la littérature légendaire grecque, syriaque, etc., puis dans la littérature latine. A Rome, le culte de saint Alexis apparaît lié à celui de saint Boniface en 987, introduit probablement par les moines grecs du monastère de l'Aventin qui prétendaient posséder son corps. La traduction française est de l'an 1040 et constitue l'un des textes les plus importants de notre histoire littéraire. Ce texte avait attiré déjà l'attention de Gaston Paris; mais la nouvelle édition, avec commentaires phonétiques, grammaticaux et étymologiques, du chanoine Meunier remplace tous les travaux antérieurs. Je signale spécialement le chapitre 606 avec l'analyse et la liste des mots qui n'appartiennent pas aux premiers fonds populaires de la langue française; car on y voit bien le mécanisme du passage du vocabulaire savant au populaire.

Ce texte a ensuite subi des fortunes diverses et a fini par donner naissance à des complaintes, accompagnées parfois d'images populaires, complaintes dont l'auteur donne un fragment de sa commune de Chaulgnes (Nièvre) et un autre du Morvan, qui diffèrent légèrement des versions de Millien, *Chants et Chansons du Nivernais,* t. I, pp. 41-44. Il est toujours difficile de savoir avec ce genre de complaintes sacrées si elles sortent ou non de feuilles volantes. En tout cas, je n'en ai pas trouvé sur saint Alexis dans les Alpes; mais le thème central du jeune noble qui se sauve le jour même de ses noces pour se consacrer à la vie religieuse a été adapté chez nous à saint Bernard de Menthon.

Avec **l'Histoire de Griseldis en France au XIVe et au XVe siècle,** étudiée avec le plus grand soin par M. Elie

Golenistcheff-Koutousoff, nous rencontrons le même problème : le premier texte, celui de Boccace, est écrit; il a été traduit en latin par Pétrarque et de là a passé dans toutes les littératures pour redevenir légende ou complainte en danois, en allemand, en islandais, en russe, mais à une époque assez récente. L'auteur examine les hypothèses formulées au sujet de son origine, notamment le rattachement à un lai de Marie de France, et l'hypothèse de Kuechler que le thème de l'épouse persécutée, humble et fidèle, a pris naissance « dans les traditions des ordres religieux, en particulier dans celles des Franciscains ». Mais quand il ajoute qu'il s'agit d'un « fait humain qui est l'un des plus répandus et se rencontre chez tous les peuples, aussi bien civilisés que primitifs », j'aurais voulu des preuves. Je ne vois pas de légende nègre ou maorie, nord-américaine ou sibérienne, qui mette en œuvre ce thème, dont le caractère chrétien (humilité comme vertu) est si visible et abonde dans la littérature pré-romantique. Même dans nos campagnes, les femmes ne comprendraient guère la soumission de Griseldis, sinon comme roman, et se rebifferaient, avec l'assentiment de toutes les autres femmes. C'est d'ailleurs Pétrarque qui fit de la prétendue marquise de Saluces une sorte d'héroïne laïque dans une période où la cruauté aussi était vertu.

Le reste de l'ouvrage appartient plutôt à l'histoire littéraire qu'au folklore, car les recueils où parurent des traductions françaises étaient plutôt destinés aux nobles. Pourtant, « au cours du xvie siècle en France, l'histoire de Griseldis, abandonnée par les lettrés, descend jusqu'à la petite bourgeoisie et même jusqu'au peuple... Au début du xviie, selon Charles Sorel, les gens du village la lisent et les vieilles gens la racontent aux enfants... et à la fin de ce siècle Perrault la reprend » (pp. 149-150). Il y eut ensuite des tirages populaires (à Troyes, je crois, ou à Chartres) et des images. Mais un fait, dont Paul Sébillot se portait garant et que depuis j'ai dû constater moi-même, est que cette « histoire » n'a jamais été recueillie dans le peuple et ne se retrouve dans aucune collection de contes et légendes populaires. Il est faux de dire avec Kœhler, que M. G.-K. cite avec appro-

bation, p. 20, « que là où l'histoire de Griseldis est *lue* par le peuple pendant des siècles, elle doit être aussi *racontée* ». Entre ce qui est écrit, lu, enseigné à l'école et ce qui se transmet traditionnellement, il n'y a que rarement convergence. Partout, dans les écoles de France, on a lu aux enfants les contes d'Andersen, du chanoine Schmidt; nulle part on n'en a recueilli de versions orales.

La **Légende du Chien de Montargis** étudiée pas à pas par M. Viscardi donne une nouvelle preuve de ce que j'affirme ici. A Montargis même, on croit le fait historique; mais toute l'histoire du chien qui reconnaît le meurtrier de son maître et le venge sort d'une Chanson de Geste du XIII[e] siècle, intitulée *Macaire*, qui met en œuvre un thème juridique, à savoir l'ordalie ou Jugement de Dieu par le combat du lévrier et de l'assassin en champ clos. M. Viscardi analyse avec soin cette Chanson de Geste et montre que l'élément juridique en est l'un des thèmes fondamentaux. Ensuite le thème passe de littérateur en littérateur; il est parlé du chien dans les *Déduits de Chasse* de Charles V, dans le *Livre des Duels*, dans les ouvrages sur les chiens, dans des romans, dans les *Histoires prodigieuses* de Belleforest. Montaigne s'en occupe, puis Dom Morin dans son *Histoire du Gâtinais*, et bien d'autres, que M. Viscardi a suivis à la piste avec un soin parfait. Il y a aussi toute une iconographie consacrée à ce chien.

Mais, en dehors de Montargis même, où la légende s'est fixée comme un fait prétendu historique, jamais en France, dans les campagnes, on n'a raconté cette histoire, en la relocalisant. Fait à la fois juridique et littéraire dès le début (car on ne trouve rien avant le XIII[e] siècle), le thème a passé d'un écrivain à l'autre, mais n'est pas devenu populaire, peut-être pour cette bonne raison que les duels de toutes sortes étaient un élément de la vie féodale noble, mais non pas de la vie des paysans, bien qu'ici on puisse objecter que les tournois se sont ruralisés, si je puis dire, sous la forme des quintaines.

§

Le livre, fort bien illustré dans le texte et avec planches en couleurs de Narciso Garay sur les **Traditions et Chan-**

sons de Panama, rédigé sur l'invitation du gouvernement de cette République, est une véritable révélation. C'est être trop modeste que de le nommer *Essai folklorique,* car c'est un recueil documentaire de premier ordre, non seulement de chansons, mais aussi de traits de mœurs, de cérémonies avec déguisements et masques, de danses, de pratiques rituelles de toutes sortes. De plus, les divers thèmes des danses locales sont analysés et interprétés avec soin; l'auteur nous donne aussi le texte de certaines comédies populaires qui rappellent directement nos mystères du moyen âge, avec l'Ame que se disputent le Grand Diable, les Petits Diables et que veut sauver l'Ange (pp. 135 et suiv.). Sans doute les paroles de ces chansons sont espagnoles; mais, dans quelques-unes que j'ai essayées, il y a en plus des sonorités et des combinaisons musicales où l'influence indienne se ressent nettement.

J'espère que le gouvernement panamien et M. Narciso Garay ne s'arrêteront pas en si beau chemin et nous donneront aussi une monographie sur la civilisation matérielle et sur les cérémonies de tout ordre des Espagnols, des métis et des indigènes de cette région encore si peu connue au point de vue ethnographique.

De même qu'à Panama, au Japon aussi c'est par des chansons que le peuple exprime le plus volontiers, et de la manière la plus personnelle, ses sentiments intimes. C'est ce que M. Georges Bonneau démontre, avec nombreux textes à l'appui, dans ses beaux volumes, admirablement imprimés, sur **l'Expression poétique dans le Folklore japonais,** consacrés les uns à la tradition orale de forme fixe, à savoir la chanson de vingt-six syllabes, puis dans son commentaire du **Kokinshu,** suivi de la publication intégrale du texte. Il faut s'habituer peu à peu à ces procédés d'expression souvent si éloignés des nôtres. Ce sont plutôt des allusions que des explications; et aussi des énumérations de faits simples destinés à évoquer des rêveries et des prolongements sensuels. Ainsi le N° 202 : « Ce cordonnet de soie rouge, Qui te l'a donné? Un galant avec qui j'ai passé la nuit »; ou le N° 135 : « Quand vous aimez du fond du cœur, Et que votre amour est sans réponse, Essayez de nouer une feuille de pousse de riz. » La suivante a des parallèles français populaires, mais plus délayés ou plus brutaux : « A Osaka au pont Shinsai,

C'est la fille du marchand de *sushi* (riz assaisonné de sauce forte), Qui tout en vendant son *sushi*, Est tombée enceinte. » Mais il y en a tant de délicieuses qu'on voudrait citer sans cesse. La rareté, et sans doute la difficulté, consiste à serrer en vingt-six syllabes un poème complet. Encore cette constatation désabusée, N° 33 : « Le riz qui brûle, Et cet enfant qui pleure, Vrai on est très occupée A la fin de l'automne. »

Parmi les chansons de Kokinshu, il est difficile aussi de choisir. Voici qui rappellera au lecteur montagnard une sensation fréquente :

Dans le brouillard, — Que ces montagnes de printemps — Sont lointaines; et pourtant, — Le souffle qui en vient soufflant — M'apporte ici l'odeur des fleurs.

A. VAN GENNEP.

GEOGRAPHIE

M. Zimmermann: *Etats scandinaves, Régions polaires boréales* (tome III de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1933. — Th. Lefebvre: *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1933.

Le tome III de la *Géographie universelle*, dû à M. Zimmermann, expose deux sujets bien distincts l'un de l'autre: les **Etats scandinaves,** et les **Régions polaires boréales.**

Ces sujets sont d'autant plus distincts que s'il n'y avait pas la longueur des jours d'été, celle des nuits d'hiver, et toute l'année l'obliquité des rayons solaires, on ne pourrait se croire, au moins sur les terres basses de la Scandinavie, dans le domaine des hautes latitudes. Le climat scandinave est plus tempéré que celui de n'importe quelle région du globe située, au nord ou au sud, sur les mêmes parallèles. Il représente, par rapport à la moyenne, un *décalage* de dix ou quinze degrés de latitude, au moins, vers les régions chaudes. C'est ce que Nansen et B. Helland Hansen appellent « la plus forte anomalie thermique positive » qui existe sur la terre entière.

Les Etats scandinaves nous ont toujours intéressés, nous autres Français, non seulement à cause de la beauté sans égale des paysages fjordiens, mais à cause des qualités sérieuses des peuples du Nord: laborieux, méthodiques, courageux.

C'est ici que le vieux débat du déterminisme géographique

devient particulièrement passionnant. Jusqu'à quel point les conditions naturelles où ils vivent ont-elles déterminé le caractère et l'évolution historique de ces peuples?

Sur ce point, la pensée de M. Zimmermann paraît avoir oscillé. Au début de son volume, il attribue à peu près uniquement à « l'homme lui-même, à son tempérament, à la langue qu'il parle, à sa race », les traits propres au monde scandinave. Plus loin, il reconnaît que « si le monde scandinave n'a jamais formé une unité, c'est qu'il est tiraillé entre diverses influences contraires » : entendez par là des influences de l'ordre naturel: présence de deux mers aussi différentes que la Baltique et l'Océan Atlantique, tampon d'isolement des hauts fjelds, et d'autres encore.

Je ne vois point là une contradiction. J'y vois simplement la preuve de l'absolue sincérité de l'auteur. Il tient les deux bouts de la chaîne, il ne voit pas comment elle se maille au milieu. Nous ne le voyons pas plus que lui. Nous le verrons peut-être un jour. En attendant, nous sommes obligés de constater qu'en géographie humaine, rien ne s'explique exclusivement par les lois du monde physique; mais aussi rien ne s'explique complètement sans elles.

Qu'elle soit montagneuse, comme en Norvège et dans une partie de la Suède, ou faite de plaines comme en Suède méridionale et en Danemark, la Scandinavie nous montre un ensemble de paysages où partout l'empreinte glaciaire a été souveraine. Les phénomènes des trois grandes glaciations, extraordinairement développés dans cette partie du monde, donnent l'explication de presque tous les grands traits physiques qui nous frappent aujourd'hui: fjords, hauts plateaux des fjelds, lacs allongés, verrous glaciaires avec leurs cascades, longues traînées morainiques, plaines d'alluvions et de galets.

Il se peut même que la disparition des glaciers qui pesaient sur ce sol donne, conformément aux principes de l'istostasie, l'explication du curieux phénomène de soulèvement du sol et de retrait de la mer que l'on constate sur beaucoup de points des côtes scandinaves, et notamment sur la mer de Botnie. Il faut probablement renoncer à l'hypothèse de Suess d'un *vidage* progressif de la Baltique dans l'Océan

Atlantique: vidage qui serait déterminé par l'approfondissement de cet Océan.

Je ne puis suivre M. Zimmermann dans ses intéressantes monographies du Danemark, de la Norvège et de la Suède. Elles sont bien au point des événements actuels et ne négligent pas, en tant que cela est nécessaire, de plonger dans le plus lointain passé, notamment dans celui de la préhistoire, qui a été étudiée en Scandinavie avec tant de zèle et d'ardeur. Au point de vue des transformations qui se font sous nos yeux, je signalerai le développement des capitales, Oslo, Copenhague et Stockholm, extraordinaire pour des Etats d'un peuplement si faible; les progrès merveilleux de l'élevage et des produits de la ferme au Danemark; l'utilisation de la houille blanche qui a permis le développement rapide de la grande industrie en Norvège et en Suède; la transformation du Norrland suédois; et enfin la prospérité de la marine marchande qui permet aux trois pays scandinaves de tenir, malgré toutes les barrières actuelles, un rang très honorable dans le commerce international.

La partie du livre consacrée au monde arctique proprement dit, c'est-à-dire à la mer Polaire et à ses bordures continentales et insulaires en Europe, en Asie et en Amérique, est réduite à une centaine de pages. Nécessité d'édition. S'il s'agissait de la mer Polaire seule, cela serait bien suffisant. Je n'ai consacré moi-même qu'une trentaine de pages à sa monographie dans la *Géographie générale des mers*. Car, comme Zimmermann le remarque avec raison, malgré toutes les explorations arctiques, nous sommes encore bien peu renseignés sur le mécanisme et sur le mouvement des glaces, ainsi que sur les faits physiques et biologiques de surface et de profondeur. Mais le monde polaire, autour de cette mer intracontinentale, comprend d'immenses étendues continentales et insulaires en Europe, en Asie et en Amérique. Sur elles nous savons déjà beaucoup de choses. Elles auraient mérité des développements plus étendus.

Cela n'empêche pas que le volume consacré aux *Etats scandinaves* et aux *Régions polaires boréales* me paraît un des plus réussis de la *Géographie universelle.*

§

Voici encore une de ces thèses copieuses de géographie humaine, comme il y en a eu tant depuis trente ans, où l'auteur fouille au scalpel, jusqu'au moindre recoin, avec les données de la géographie et de l'histoire, un coin du sol français et une fraction de la nation française: **les Modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales,** par Th. Lefebvre.

Cependant, remarquons de suite que ce travail n'est pas confiné dans les limites politiques de la France. Les Pyrénées atlantiques orientales se développent en France et en Espagne, du pic d'Anie au bassin du Nervion, sur 20.000 kilomètres carrés. Les recherches de l'auteur s'étendent des deux côtés de la frontière. Un de ses buts essentiels, c'est précisément de montrer que dans ce cas, pour le développement des modes de vie humaine, la frontière politique n'a eu aucune importance. « La nature, dit-il, n'attache aucune importance aux frontières ethniques et politiques; pour elle, il n'y a que des hommes. » Voire! Mais les hommes sont fort différents les uns des autres, et d'un siècle à l'autre, ils changent vite ou lentement. « Les hommes » de Th. Lefebvre, pris en eux-mêmes, me font un peu l'effet d'une abstraction, comme l'*homo- œconomicus* tant reproché, non sans quelque raison, aux vieux économistes de l'école libérale.

Le point de vue très net, mais un peu exclusif, défendu par Th. Lefebvre, explique le titre même de son livre. Un autre que lui aurait tout simplement adopté un titre à la fois plus court et plus parlant: *Le pays basque.* Mais ainsi il aurait mis son travail sous le signe de l'histoire et de la linguistique. C'est ce qu'il n'a pas voulu. Pour lui, les caractères particuliers aux Basques, depuis la langue jusqu'aux mœurs, n'expliquent pas leurs *modes de vie,* dominés par les conditions naturelles, — ce mot, bien entendu, pris au sens le plus large, depuis le paysage montagneux jusqu'à la proximité de l'Océan.

Ainsi, avec l'audace de la jeunesse, Th. Lefebvre paraît prendre parti dans l'éternelle controverse dont je parlais tout à l'heure à propos du livre de Zimmermann. Cependant, il émousse ce qu'il pourrait y avoir dans ses idées de trop

dogmatique et de trop tranchant. Je trouve une preuve de cette prudence dans l'expression même de *modes de vie* substituée à l'expression habituelle de *genres de vie.* Des modes de vie, c'est quelque chose qui change, plus que les genres de vie. Quelque chose, sans doute, d'un peu superficiel aussi. Voilà de quoi restreindre pas mal le déterminisme de cette *science positive,* comme dit Lefebvre, qu'on appelle la géographie humaine. J'aimerais mieux dire: *science relative,* et combien relative!

Lefebvre a un beau talent de dessinateur: talent indispensable à tout bon professeur de géographie. Rien de plus intéressant que ses croquis des paysages et des genres d'habitation du pays basque. Pour l'intelligence des traits essentiels, ces croquis sont bien supérieurs à des photographies.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Rachel S. du Forez: *Au Pays des Castagnettes,* Eugène Figuière. — Suzanne Roukhomovsky :*Palestine, Dernière Heure,* Librairie Lipchutz, place de l'Odéon.

On lira avec un certain intérêt le volume de Mme Rachel S. du Forez, sur un voyage effectué il y a quelques années en Espagne : **Au Pays des Castagnettes.** Le récit est divisé en quatre parties : 1° de Paris à Séville; 2° Séville, perle de l'Andalousie; 3° une excursion au Maroc; 4° de Gibraltar à Burgos. La première partie ne commence effectivement qu'à Saint-Sébastien, et c'est d'abord une description du jeu de pelote, si fort en honneur dans ces régions. La ville se divise en deux parties : la vieille cité et la nouvelle. La première est de toute évidence la plus intéressante. On y trouve la *plaza de la Constitucion,* entourée de maisons à arceaux, aux balcons numérotés, parce qu'ils servaient de tribunes payantes lorsque les courses de taureaux y avaient lieu. Il y a également deux belles églises : Santa Maria et San Vicente; la façade de la première offre de remarquables sculptures, l'intérieur est très sombre, et la voyageuse ne put admirer les peintures que recèle le monument, car elles se trouvaient voilées en raison du Carême. San Vicente, reconstruit en 1507, est de style gothique.

Une haute statue de bois frappe les yeux; c'est la Vierge, Mère de douleur, vêtue d'une somptueuse robe en velours noir garni de galons soyeux, coiffée d'une mantille de dentelle de même teinte et tenant à la main quelque mouchoir richement brodé.

L'intérieur de l'église est encore plus sombre qu'à Santa Maria. Dans le village de Lezo, on nous signale cette curieuse coutume : dans l'église, pendant l'office, les dévotes enroulent et allument au petit tabouret placé à côté de leur chaise un sorte d'interminable rat-de-cave.

Madrid est une ville plutôt récente et qui manque de couleur locale. Nous signalerons tout particulièrement le récit d'une cérémonie religieuse, célébrée le jour des Rameaux dans la chapelle du Palais royal, lorsque Alphonse XIII était encore roi, et à laquelle l'auteur du livre eut la bonne fortune d'assister. L'Escurial est un palais immense et dont le plan affecte la forme d'un gril; les pieds sont représentés par des tours hautes de 56 mètres. L'édifice compte 86 escaliers, 1.110 fenêtres et 1.200 portes; l'église est grandiose.

Elle possède quarante-deux autels, dont les retables sont pour la plupart des tableaux de maître.

Le Panthéon des rois, pièce entièrement revêtue de marbres précieux, est occupée par quatre rangs de niches superposées, contenant chacune un sarcophage de marbre noir, avec un cartouche indiquant le nom du roi y reposant. La bibliothèque du Coro se compose des énormes livres de chant du lutrin, dont beaucoup sont magnifiquement enluminés. Pour chaque page, il a fallu la peau entière d'un veau. Le Palais proprement dit offre une belle série de tapisseries espagnoles d'après Goya, Bagen, Téniers, etc.; la salle des batailles montre des fresques superbes de Granelio et Fabricio.

Le musée du Prado est un des premiers du monde, et l'on y peut signaler, entre autres curiosités concernant Charles-Quint, son lit de camp, des casques, une armure à la romaine, de vieilles chaussures d'étoffe, une armure pour chien de chasse, etc.

Cordoue a conservé un aspect mauresque; d'ailleurs sa mosquée est justement célèbre. Séville rappelle de même les

Maures, qui l'habitèrent si longtemps. Sa plus brillante époque fut au temps de Philippe II, vers 1600; les peintres Murillo, Vélasquez et François Pacheco y sont nés. Sa cathédrale est justement admirée; l'intérieur dépasse en richesse tout ce qu'on peut imaginer. Nous signalerons encore la maison de Pilate, le fameux Alcazar et ses jardins, etc. C'est ensuite une fidèle description des fêtes si spéciales de la semaine sainte à Séville.

Le chapitre: *Une excursion au Maroc* nous conduit à Tanger et comporte d'intéressantes pages sur la ville, ses habitants et les mœurs.

La quatrième partie du volume nous ramène de Gibraltar à Burgos. C'est depuis 1704 que Gibraltar est occupé par les Anglais; sa promenade de la pointe d'Europe est une merveille. Grenade possède de belles églises et le magnifique palais arabe de l'Alhambra, décrit minutieusement. Tolède, ville pittoresque aux nombreuses églises, garde des entrées célèbres comme la Puerta del Sol et la Puerta Nueva; sa cathédrale est somptueuse. Ségovie possède la plus admirable cathédrale gothique de l'Espagne; un important aqueduc romain et un alcazar. Enfin, c'est Burgos, avec son arc Santa-Maria, flanqué de six tourelles, et sa grandiose cathédrale gothique dont la construction dura trois cents ans. Quoique rétrospectives, ces impressions sur l'Espagne seront d'autant mieux appréciées que le style en est alerte, agréable et imagé.

§

Le volume de Mme Suzanne Roukhomovsky nous conduit dans cette **Palestine, Dernière Heure** qui reste toujours l'espoir du vieux peuple d'Israël. Partie d'Europe avec son mari sur le *Mariette-Pacha*, elle se trouve avec nombre de ses coreligionnaires, juifs d'Algérie, de Bulgarie et de Russie, qui ont, comme elle pris part au voyage préparé par le *Kéren Kayémeth*, organe financier de l'organisation sioniste. A l'escale d'Alexandrie, le navire embarque des réfugiés allemands chassés par Hitler. L'arrêt à Beyrouth est mis à profit pour une excursion aux ruines de Bââlbeck, située dans une charmante oasis. Le débarquement a lieu à Caïffa, où une voiture conduit les voyageurs au nouveau quartier juif (splendeur du Carmel) où ils descendent dans une pension amie. Quel-

ques pages sont consacrées aux « événements » de 1929, c'est-à-dire aux démêlés avec les Arabes. Des promenades diverses permettent de constater que les maisons du quartier israélite de Caïffa sont de style moderne et agrémentées de jardins; que des écoles sont importantes et suivies, mais que cependant elles sont insuffisantes. Puis, c'est la description des colonies de Tel-Aviv, qui, créées en 1909 par des juifs de Jaffa, ont aujourd'hui 60.000 habitants.

La Palestine compte d'ailleurs 760.000 musulmans, 200.000 juifs et 90.000 chrétiens. La multiplicité des langues y crée bien des ennuis. En effet, on en parle 17 à Tel-Aviv et 25 à Jérusalem. De très curieux détails sont donnés sur la population arabe, les mœurs, le commerce, etc. Une visite à la fameuse mosquée d'Omar nous en vaut une intéressante description, et les pages suivantes nous parlent de l'Université hébraïque de Jérusalem. Une bizarre particularité de la Mer Morte nous est signalée; l'eau y est tellement dense que l'on ne peut s'y enfoncer, on s'y trouve assis comme dans du foin. Les dernières pages du volume sont consacrées aux musées de Jérusalem, aux Samaritains, à l'école d'agriculture de Nahalal et aux récriminations amusantes de certains juifs, peu satisfaits de leur voyage. Le petit volume de Mme Roukhomovski est en somme une véritable curiosité.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Dom Necroman: *Planètes et destins,* Maurice d'Hartoy. — *Demain,* revue belge d'astro-dynamique (Bruxelles). — A. Micha : *Evangile solaire ou la science profonde des grands sages,* Editions Adyar, Paris.

Avec **Planètes et destins,** Dom Necroman poursuit le but qu'il s'est tracé et dont il a commencé la réalisation dans son livre précédent, *Planètes et dieux.* Ce but est de vérifier les données de la tradition astrologique et de voir dans quelle mesure elles coïncident avec les vérités scientifiques. Ainsi il contribuera à faire de l'astrologie une véritable science.

« Intéresser le grand public à la science des corrélations entre les astres et nos destins », dit Dom Necroman pour préciser ses intentions. Certes, le grand public sera toujours intéressé par la révélation de l'avenir. Une immense avidité,

une avidité qui est même insensée, possède chacun, de soulever le voile si sagement étendu sur ses jours futurs. Mais l'astrologie demeurera toujours fermée à ce grand public. Elle demande des connaissances astronomiques et mathématiques qui ne sont pas à la portée de tous. Une certaine foi en l'astrologue sera toujours nécessaire pour les non-spécialistes. Toutefois, les spécialistes seront de plus en plus nombreux. Et Dom Necroman contribuera grandement à cette diffusion de l'astrologie.

Le livre de Dom Necroman est l'étude des influx extraterrestres et de leur action sur les êtres vivants du globe. Toutes les anciennes données de l'astrologie y sont reprises et revues, et l'auteur y a ajouté un grand nombre de déductions nouvelles, en sorte que son livre intéresse également ceux qui, ne connaissant pas l'astrologie, veulent en avoir une idée générale, et les chercheurs qui y trouveront des points de vue inattendus.

Je n'analyserai pas en détail *Planètes et destins*, mais je me contenterai d'en signaler quelques affirmations particulièrement saisissantes. A propos du mal et du bien, par exemple:

> Cette dualité du mal et du bien, de Nox et Lux, soulignée par toutes les religions, n'est pas un mythe vague et inconsistant, dû à la seule imagination des hommes. Elle est réelle. Elle est impérieusement dictée par le zodiaque. L'axe des dignités a deux sommets, qui sont les trônes de Saturne, ou Satan, ou Seth, plongé dans la nuit, et le trône d'Apollon, ou Dieu, ou Horus, irradié de clarté; l'axe transversal, qui va du berceau à la tombe, sépare l'ici-bas de l'au-delà, l'influx physico-psychique, propre à l'incarné, de l'influx purement psychique, propre au désincarné. Dieu et Satan sont dans les astres pour qui sait lire le zodiaque.

Je signale aussi que Dom Necroman voit dans la carte du ciel, pour l'homme dont il veut lire la destinée, non seulement le tableau des événements qui le frapperont et des influences qu'il subira dans sa vie physique, mais encore la suite des états qu'il traversera après sa mort. Il agrandit l'étendue de l'horoscope au domaine de l'au-delà, la vie n'étant pas seulement la partie qui s'écoule de la naissance à la mort, mais celle qui va de la mort à une nouvelle nais-

sance. Et cela me paraît être en astrologie une très grande innovation.

Outre ses mérites propres, ce livre a le grand avantage d'être écrit avec clarté. On ne saurait trop protester contre une certaine volonté d'obscurité que l'on retrouve trop souvent dans les ouvrages d'occultisme. Beaucoup d'auteurs pensent, hélas! que la profondeur philosophique est inséparable des ténèbres du langage.

Puisque je parle d'astrologie, je signalerai l'effort accompli en Belgique par la revue astrologique *Demain*, que dirige M. G.-L. Brahy. Les prédictions mensuelles signées Stella sont toujours intéressantes et je relève, dans un des derniers numéros, un article sur les mouvements et les dislocations de l'écorce terrestre annoncés en Amérique par Max Heindel d'après une voyante du xve siècle et corroborés par une vision qu'il eut personnellement. Mais ces mouvements ne doivent avoir toute leur ampleur de cataclysme qu'en 1991.

Il y a des livres qui valent moins par la nouveauté qu'ils apportent, les idées originales qu'ils émettent, que par leur pouvoir de suggestion. Certains livres font penser, éveillent des associations d'idées, tandis que d'autres se contentent de présenter une somme de connaissances qui n'est pas enrichie par la création personnelle.

Le livre de M. A. Micha, **Evangile solaire,** est de ceux qui font jaillir à l'esprit mille problèmes. Peut-être est-ce la condensation des pensées de l'auteur qui produit cette richesse. Il faut lui être reconnaissant d'avoir brossé une fresque évocatrice.

M. A. Micha est un théosophe et il récapitule toutes les grandes idées essentielles de la théosophie, ce qui n'est pas un petit travail. Quand on a lu son livre, on a une idée plus nette de l'apport immense de la théosophie. On peut dire que cet apport est méconnu et que, tout au moins en France, on ne lui rend pas justice.

Tous ceux qui ont été passionnés par les grands problèmes de l'occultisme, le mystère de l'au-delà et des destinées de l'âme, ont commencé leur initiation à ces questions par

l'étude de la théosophie. Tous, ou en tout cas un grand nombre, avec une ingratitude parfaite, l'ont rejetée et l'ont dénigrée. Ils ne l'ont rejetée que nominalement, car ils ont continué à se nourrir de sa féconde substance. D'où vient cette étrange manière d'agir? De ce que la théosophie s'est cristallisée avec le temps? De l'erreur de ses dirigeants vieillissants, qui l'ont fait adhérer à une église portant l'étiquette de catholique libérale, ce qui était une trahison des idées de sa géniale fondatrice Blavatsky? De ce que la théosophie a désigné arbitrairement un grand instructeur, Krishnamurti, qui n'apporte pas une réelle grande instruction? Peut-être à cause de toutes ces raisons réunies.

Il n'en reste pas moins que la théosophie — ou bouddhisme ésotérique — demeure depuis sa fondation, vers 1880, le grand arbre spirituel où sont venus chercher des fruits tous ceux que tourmentait la vérité. Et ces fruits sont les livres de Blavatsky, d'Annie Besant, de Sinnet, de Leadbeater, et plus récemment de Jinarajadasa. Ils n'ont pas vieilli. Il n'y a pas de mode dans la pensée. On y trouve toujours, à peine transformée çà et là, la pure doctrine de l'Inde.

On lira utilement la récapitulation documentée, précise, vivante de M. A. Micha.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

La Revue Universelle: jeu de chiffres et prophéties. — *La Nouvelle Revue:* un mot de Constans, qui est d'actualité; indignation de la jeunesse contre les parlementaires en 1889 et 1893. — *Le Mois:* nouvelles de M. Gabriel d'Annunzio. — *La Revue de Paris:* lettres d'Anglais tués pendant la guerre. — Mémento.

La nouvelle série des lettres de la princesse Radziwill au général de Robilant, que publie **La Revue Universelle** (15 mai), est contemporaine de la crise d'Agadir. De Kleinitz, le 18 septembre 1911, elle écrivait à son correspondant, après un vivant récit de l'assassinat de Stolypine, au théâtre de Kiew, pendant un entr'acte d'un spectacle auquel assistait la famille du tsar:

Il paraît qu'il y a aussi une grande panique en Belgique, car on sait que c'est par ce pays-là que l'Allemagne veut fondre sur

Paris, si elle déclare la guerre, en tournant les places fortes du nord de la France.

Au lieu de « nord » ci-dessus, lisez: est. Vous corrigerez ainsi un évident lapsus. Donc, les intentions de l'état-major allemand n'étaient, trois ans avant la guerre, un secret que pour l'état-major général de notre armée, — et malgré les écrits du général Maîtrot, véritable cri d'alerte, dénonçant le projet d'invasion de la France par la vallée de l'Oise, nos fortifications de Lorraine évitées par les généraux de Guillaume II.

En novembre 1911, la princesse était à Berlin. Elle note que le kaiser y est « malade de chagrin et d'ennui à cause du prince royal ». La société est inquiète et troublée.

On parle beaucoup ici dans ce moment — constate l'épistolière — de prophéties et quelqu'un de fort sérieux me racontait hier au soir que, lorsque, après 1848, le prince de Prusse (Guillaume Ier) fut obligé de fuir en Angleterre, il rencontra une diseuse de bonne aventure qui se mit à lui prophétiser son avenir. Elle lui demanda d'ajouter avec elle encore une fois l'année courante: 1849, à 1849, de cette façon:

1849
1
8
4
9
———
1871

ce qui fait 1871, et lui dit qu'à cette date il serait couronné empereur d'Allemagne. Refaisant la même chose sur cette date 1871, il en résultait 1888, et elle lui annonça qu'il mourrait dans cette année et que son fils mourrait de faim peu de temps après. Enfin, faisant refaire encore le même calcul sur ce dernier chiffre 1888, il en résulterait 1913 et que cette année verrait le commencement de la fin de l'empire d'Allemagne.

1
8
8
8
———
1913

J'avoue que je vois les choses aller si mal dans ce pays que je

suis tentée de croire que la dernière prophétie se réalisera comme les deux premières.

§

M. Fr. Roussel-Despierres se montre un mémorialiste fort intéressant dans les « Souvenirs d'hier » qu'il donne à **la Nouvelle Revue** (15 mai). Il évoque la très curieuse figure du ministre Constans qui fut en outre ambassadeur de France auprès du sultan rouge Abdul-Hamid et gouverneur général de l'Indochine, — une sorte de précurseur aussi et d'imitateur des trafiquants d'influence qui, sous tous les régimes, ont participé au gouvernement avec un mépris absolu des scrupules de l'honnêteté:

Cet homme était un républicain sincère et loyal; n'eût-il pas été républicain de cœur, sa fortune politique n'était-elle pas liée à l'avenir de la République? Bien des gens prêtaient à Constans, — sur la foi de Rochefort, et de ces informateurs mystérieux qui ont toujours du poison à répandre sur les hommes en place, — des habitudes indélicates. Les faits qu'on alléguait, il en fit, d'ailleurs, pleine justice à la tribune. Il avait (ceci explique cela) des mots cyniques. L'a-t-il dite, cette jolie boutade, à un énergumène qui lui proposait de supprimer Rochefort: « Merci, j'assassine moi-même »? A moi-même, il dit un mot plus sérieux. Le Parlement était alors (en 1894) agité par l'affaire des chemins de fer du sud de la France, scandale qui s'évanouit devant la cour d'assises, où ne fut vraiment atteint qu'un sénateur, Edmond Magnier, directeur de l'*Evénement;* affairiste notoire, criblé de dettes, il poussait l'audace jusqu'à se faire construire, au moment où le scandale naissait, un magnifique château dans la région toulonnaise. J'étais alors chef du cabinet du garde des Sceaux, Eugène Guérin, homme d'une parfaite droiture et d'une lucidité d'esprit qui semblait chez lui le privilège d'une conscience nette. M. Guérin n'avait pas hésité à ordonner des poursuites. M. Constans, en l'absence du ministre, vint un jour s'asseoir dans mon cabinet et, dans une conversation très cordiale, faisant un moment allusion à cette nouvelle affaire, me dit, avec cet accent toulousain qui donnait tant de saveur à ses aphorismes: « Jeune homme, souvenez-vous, et dites bien à votre ministre que les gouvernements qui veulent faire de la vertu en meurent. »

M. Roussel-Despierres parle de la Chambre des députés de 1889 et de 1893, — les mêmes que Barrès a décrites dans *Leurs figures,* — en termes qui s'appliqueraient assez bien

aux occupants actuels du Palais-Bourbon. Il existait alors une « panique morale » née des compromissions du boulangisme et du Panama. Les coupables subissaient « la peur du soupçon » et, avec eux, quelques innocents tremblaient aussi:

Cette panique, je l'ai vue, éperdue, féroce, hideuse, dans cette assemblée d'honnêtes bourgeois. J'ai vu 93. Dans les couloirs, les salles silencieuses du Palais-Bourbon, plus de groupes causant, discutant — ou conspirant. On les voyait, ces honnêtes gens, passer, inquiets, furtifs, cherchant du regard s'il ne se trouvait point sur leur passage quelque accusé à éviter, quelque suspect, ou l'ami d'un suspect. Ils passaient, se hâtant vers la salle des séances, les mains dans les poches, de peur de rencontrer celles de l'accusé de demain. Quel serait-il?... En séance, même impression d'angoisse. Par peur du soupçon de complaisance ou de complicité, sur les suspicions les plus fragiles, ils eussent, aussi aisément qu'à la cour d'assises, envoyé au tribunal révolutionnaire, à la guillotine, leurs collègues, leurs amis, leurs chefs. Rivalité tragique: entre les purs et les plus purs. J'ai vu, dis-je, la Terreur. J'ai imaginé le Sénat de Tibère et de Caligula. En sortant du Palais-Bourbon (j'étais alors chef du cabinet du président Loubet), mon ami Pol Honoré et moi — jeunes gens qui croyions à la vertu civique, — nous pleurions d'indignation et de honte.

Toute la jeunesse d'alors, comme celle d'aujourd'hui, s'indignait et avait honte. Ces sentiments suscitèrent les « actes » d'Emile Henry.

§

Le Mois (avril-mai) contient un article de M. Antonio Aniante qui a pour titre: « Vieillesse de Gabriel d'Annunzio ». Ces pages évoquent avec fidélité toutes les contradictions qui ont produit et métamorphosent encore l'irritante et originale figure du poète: l'imitateur de Péladan, l'amateur de lévriers, l'orateur de Gênes, l'aviateur de guerre, le « comandante » admiré jusqu'à l'idolâtrie par le très gentil Marcel Boulenger; mais, avant tout, le père magnifique de *la Gioconda,* l'œuvre maîtresse inséparable, dans le souvenir des spectateurs, de la figure de la Duse aux belles mains.

Le moderne Protée qui a modestement abandonné son nom royal de lyrique pour le titre de prince de Montenevoso, vit, on le sait, à Cargnacco, soigné par « les sœurs Baccara », dans le domaine du Vittoriale qu'il doit à la munificence bien

connue du roi d'Italie et à l'amicale considération du duce que M. Aniante définit l' « unique héritier de l'œuvre politique de Gabriel d'Annunzio ».

Il pensa, un moment, se faire moine. Les trappistes de Magazzano l'entendirent les prier de voir en lui « un tertiaire franciscain ». Il est encore dans le siècle, ne porte le cilice de crin ni la bure, règne à Cargnacco où le Vittoriale « devient une sorte de Mecque dannunzienne, une Lourdes laïque ».

Suivons M. Aniante qui est un guide lettré: des chefs peaux-rouges, des Orientaux, des femmes jeunes, charmantes et mystérieuses, des conspirateurs, des aventuriers, « arrivent de très loin », assoiffés de voir le poétissime

et enfin de véritables pèlerins qui ont fait petit à petit des économies pour arriver jusqu'à ce coin enchanté d'Italie. De tous les points de la péninsule on vient à lui. Questions politiques, économiques, littéraires aboutissent au Vittoriale, dans les mains de d'Annunzio qui, d'un coup de lyrisme, tranche les nœuds gordiens et renvoie tout le monde chez soi content.

Mais cette agitation, la fatigue, l'empêchent de travailler. En outre, il lui faut diriger les travaux de restauration du Vittoriale, où de nouveaux parcs, des pavillons, des monuments surgissent par sa volonté. Chaque jour on lui apporte des trophées, volumineux, gigantesques: des aigles en bronze, des colonnes de marbre, des victoires et cent souvenirs de la grande guerre, et le tout est à placer soigneusement dans ce musée dont il est gardien à vie. Adieu solitude, adieu silence! Le refuge est devenu un chantier, avec des centaines d'ouvriers, anciens *arditi* et légionnaires qui aiment boire, chanter, se battre et séduire les belles visiteuses, tandis que le canon du *Puglia* est sans cesse chargé sur le lac. Le poète ne trouve même pas le temps de recevoir tous les pèlerins qui, depuis des semaines, attendent son bon plaisir. Des virtuoses du chant, du violon et du piano, des inventeurs aux innombrables inventions, des écrivains, des reporters, des journalistes, des photographes, des acteurs, des éditeurs et des impresarios, tous plus ou moins célèbres, sont là à attendre. Il y en a qui ne désirent que le voir, même à distance. Ils sont nombreux ceux qui logent au Grand Hôtel de la Riviera aux frais du Commandant, c'est-à-dire de l'Etat; il s'agit dans ce cas d'invités pauvres auxquels le poète ne manquera pas de donner plus qu'un encouragement. Tandis que les pèlerins riches, eux, auront l'occa-

sion de laisser un large souvenir au Vittoriale. Car d'Annunzio est comme le pape, il aime faire l'aumône, mais il aime aussi faire de l'argent au nom de sa gloire universelle.

Ce qui est d'une poignante tristesse, c'est que l'écrivain héroïque « survit à la mort de ses mots rares et de ses images royales ».

Cette atmosphère de chansons de geste où la patrie, l'amour et l'héroïsme, sont vénérés de la façon la plus aveugle, a subi des modifications, une fois le fascisme au pouvoir. Quoique la base reste dannunzienne, l'édifice ne rappelle plus l'œuvre du maître. C'est que le fascisme est un phénomène purement nordique, tandis que le dannunzianisme reste fidèle au Sud. D'Annunzio, homme du Sud, avait transporté de Naples à Rome l'esprit actif de l'élite italienne; tandis que le fascisme surgit à Milan, ville pragmatiste, où les poètes ne sont pas chez eux. Rome, à l'aube de la révolution, était attachée encore aux mœurs du Sud, elle était profondément napolitanisée. Les fleurs, les chansons et les cascades se mêlaient au beau soleil et au charme des jolies femmes. C'est le royaume de la poésie dannunzienne. Les héros flânent dans les jardins, au bras de femmes passionnées, le regard langoureux, les mains chargées de roses. Ils ont tous un fort penchant pour la tragédie passionnelle. C'est la tare de l'esprit dannunzien qui fait que l'homme ne peut vivre sans regrets, sans tristesse, sans pitié, sans larmes, sans nostalgie, en un mot: sans poésie. C'était bien cette littérature, la littérature tout court, qui minait l'âme des Italiens. Il fallait donc la tuer. On l'a tuée, en effet, et, sur son cadavre, le fascisme triomphe et place l'Italie parmi les nations les plus puissantes d'aujourd'hui.

La dernière phrase que voilà est filleule de Gabriel d'Annunzio autant que de Benito Mussolini.

M. Aniante termine ainsi:

Ses messages jadis longs, ardents et foudroyants, vrais désirs de mousquetaire, se font de plus en plus rares et brefs. Son cœur de poète franchit parfois les frontières pour dire au monde qu'il bat encore dans toute sa noble grandeur. Il annonce de nouveaux livres ainsi que le tour du monde. Chaque occasion lui est bonne pour affirmer que son œuvre reste insurpassée. Il ne veut pas vieillir, il ne veut pas mourir, et il demeure invisible, vivant dans son tombeau, ainsi que quelque célèbre princesse qui s'enfermerait pour ne pas donner le spectacle de sa laideur et de son âge...

...Mystère, admirable mystère! Chef-d'œuvre de secret! Le printemps fait son entrée triomphale dans les beaux jardins d'Italie et les roses de Cargnacco fleurissent aux grilles de la villa silencieuse où repose le poète de notre adolescence morbide et belliqueuse.

Un autre homme recueille dans son cœur aujourd'hui tout l'enthousiasme de la patrie. Dans un éclat prolongé de jeunesse, il travaille durement à sa table romaine. Son prophète, Gabriel, Ariel, pour rester toujours digne de cette épopée qui monte incessamment, invoque la belle mort, une disparition semblable à celle de Shelley.

Ce sera moins pur, peut-être? Ce sera, sûrement, plus étonnant.

§

La princesse Bibesco donne à **la Revue de Paris**(15 mai) la traduction de quelques « lettres d'hommes anglais qui sont tombés ». C'est le titre d'un recueil de témoignages de combattants sur la guerre. Il fait fureur, actuellement, en Angleterre.

Julian Grenfell, officier de dragons et poète, tué à 27 ans, en Flandre, écrivait à lady Desborough, sa mère:

J'adore la guerre. C'est comme un grand pique-nique, avec aucun des inconvénients habituels des pique-niques. Je ne me suis jamais senti si bien, ni si heureux...

Et quelques jours plus tard, encore:

Je ne me suis pas lavé depuis une semaine, et je n'ai pas retiré mes bottes depuis quinze jours. Tout cela est de la meilleure drôlerie (best fun). Je ne me suis jamais, jamais senti si bien, ni si heureux, et rien ne m'a jamais si parfaitement réussi. Cet état convient à ma solide santé, à mes solides nerfs, à ma prédisposition barbare. L'excitation du combat vivifie tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on fait. On n'aime jamais mieux son prochain qu'au moment où l'on est décidé à le tuer...

Le lieutenant H. P. Maywarins Jones, oxonien, tué en 1917 à 21 ans d'âge, écrivait à son père:

Dans mon cœur et dans mon âme j'ai toujours souhaité d'entrer dans le tumulte de la guerre, comme j'ai pu souhaiter d'entrer dans un match de football autrefois.

A son frère, il mande ceci :

Avez-vous jamais réfléchi sur le fait que, en dépit des horreurs de la guerre, c'est tout au moins une grande chose ? Je veux dire que cela nous place brusquement vis-à-vis de la réalité. La folie, l'égoïsme, le luxe, les petitesses de la vile existence commerciale menée par les neuf-dixièmes des gens du monde en temps de paix, sont remplacés brusquement par une sauvagerie, qui est au moins plus honnête...

Edward Wyndham Tennant, lieutenant aux grenadiers-gardes, tué à 19 ans, en 1916, confesse à sa mère l'esprit de corps qui l'anime :

O l'orgueil d'appartenir à ce régiment ! Et la pensée que tous les vieillards « anciennement grenadiers de la Garde », qui sont assis dans les clubs de Londres, pensent en ce moment à ce que nous faisons ici, et espèrent en nous !... Je n'ai jamais été si fier d'aucune chose que d'être un grenadier garde ! si ce n'est de votre amour pour moi...

27 ans, 21 ans, 19 ans ! Des lettres semblables ont été écrites dans toutes les langues et inspirées par cette même adorable folie qu'est la jeunesse ! Et le sang versé entre août 1914 et novembre 1918, le martyre infligé à des millions d'hommes et, par répercussion, à des millions de femmes et d'enfants, n'empêchent que la guerre, de nouveau, menace les peuples saignés à blanc par elle !

Mémento. — *Cahiers du Sud* (avril-mai) ; « Pieta », poème de M. P.-J. Jouve. — De M. Michel Leiris : « Grande fuite de neige », un récit à peu près inintelligible. — « L'amour était jadis un petit garçon », par D. H. Lawrence.

Le nouveau cahier bleu (10 mai) : « Finances et Facisme », par M. O. Wormser. — « Il faut assainir la presse », par M. Renaud de Jouvenel. — « La pendule », par M. Marcel Jouhandeau.

La Revue du Siècle (mars-avril) fascicule « pour le centenaire de La Tour du Pin » ; de M. J. Saint-Germain : « La banqueroute du captialisme ». — M. R. Magnioz : « Vers une doctrine corporative ».

Esprit (1er mai) : « Le temps du repos », par M. Marcel Arland. — M. Louis Guilloux : « Histoires de Brigands ».

Les Marges (10 mai) : M. A. Sogel : « Le mariage du poète ». —

« Croquis de Londres », par J. Trapenard. — M. Auriant : « Vers retrouvés de Moréas ». — « Charles le cocu », par M. André Berry.

La Revue de France (15 mai) : « Deux dénouements du « Chandelier » de Musset », publiés par M. Maurice Allem. — M. W. E. Tarr : « La fin de la franc-maçonnerie allemande ». — Poèmes, de M. J. Mélon.

Europe (15 mai) : M. Ivan Goll : « Chansons malaises ». — « Dieu, douleur et travail », par M. J. R. Bloch.

Le Trésor des Lettres (1er mai) : M. Ch. de la Roncière : « Le forban Misson ». — Poème, de M. X. de Magallon. — « Les symbolistes », par Mme Nicole Maubrac.

Æsculape (mai) : « La grossesse dans la religion égyptienne », par le Dr Ameline. — « L'Enigme de la tête de cire de Lille », par M. Ed. Gaillot.

La jeune France littéraire (mars à mai) : « Rimbaud, créateur du modernisme », par M. Roger Auterive. — « L'église de Saint-Désiré », poème de M. Michel Rameaud.

Le Génie français (mai) : Poèmes de M. Emile Vitta. — « Génie et sujet », par M. Alfred Mortier. — « Pontigny », par Mme J. Olivier.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : « Etatisme et Médecine », par M. Georges Duhamel. — « Impressions d'Italie », par M. Aldous Huxley.

Grandgousier (mai) : « Taillevent », par Epistémon. — « Les héros à Table » par Léo Larguier. — De Carpalim : recettes culinaires de Tancrède Martel « mort de faim ». — « L'art d'accommoder le fromage » par M. Prosper Montagné.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra : Deuxième spectacle de Mme Ida Rubinstein : *Sémiramis*, action lyrique et chorégraphique en trois tableaux, poème de M. Paul Valéry, musique de M. Arthur Honegger. — Concert de la Société des Etudes Mozartiennes. — Le Quatuor de M. Henri Martelli.

Un admirable sujet, et d'une parfaite convenance avec les tempéraments des deux collaborateurs — le poète et le musicien — qui l'ont choisi : nous montrer **Sémiramis**, destructrice d'empires et briseuse d'idoles, se courbant devant un beau captif, puis, ressaisie, ayant vaincu l'amour, se grisant d'altitude, et choisissant la mort pour s'élever plus haut encore — qui pouvait en effet, mieux que M. Paul Valéry, renouveler la légende, éclairer d'une lumière plus vive les

symboles qu'elle propose? — qui pouvait mieux que M. Arthur Honegger évoquer, comme il fit du *Roi David*, de *Judith* et d'*Amphion*, la princesse assyrienne, et, par la magie des sons, créer l'atmosphère du drame barbare et splendide?

Déjà, dans *Amphion*, MM. Paul Valéry et Arthur Honegger avaient montré le même accord. Dans *Sémiramis*, il y a, m'a-t-il semblé, quelque chose de plus que dans *Amphion;* la collaboration, plus étroite, est plus parfaite; le musicien suit plus exactement le poète et paraît cependant plus libre; aucune disparate, même la plus légère, entre l'invention, le développement des scènes et le commentaire symphonique. D'où vient, pourtant, que la fin du troisième tableau — le monologue de Sémiramis — a provoqué les réactions d'un public un peu prompt sans doute à manifester son impatience? C'est que la déclamation, la voix parlée, surprend ici et semble une abdication de la musique jusqu'alors sans défaillance. Il faudrait que le rôle fût tout entier mimé ou mieux encore chanté; il faudrait que le texte admirable de M. Paul Valéry s'appuyât sur une mélodie et que l'aspiration de Sémiramis « au froid divin du ciel » fût portée par les ailes du chant jusqu'au Dieu des Dieux, qu'elle implore. L'erreur n'est sans doute point imputable aux auteurs — et elle est réparable. Elle n'ôte rien, en tous cas, aux mérites de cette œuvre magnifique.

Le premier tableau a pour titre « le Char ». Une musique puissante et rude, une musique qui ne ressemble à aucune autre et qui surprend par son audace, retentit au moment que le rideau se lève sur la salle du trône où des guerrières poussent une horde de captifs, tandis que des esclaves allument les lampadaires. Le décor de M. Jacovlef est d'une extrême magnificence : ses couleurs chaudes, son luxe lourd, barbare, oppressent comme une atmosphère chargée de parfums trop violents. Sémiramis, destructrice d'empires et victorieuse des peuples, paraît sur un char traîné par sept rois enchaînés. Pour gravir les degrés de son trône, elle foule aux pieds les souverains captifs, que les guerrières ont jetés à terre. Des servantes la dépouillent de son armure, la vêtent de ses ornements royaux. La musique exprime la toute-puissance de Sémiramis, sa superbe, ses délices orgueilleuses,

tandis que défilent les idoles des peuples vaincus. Des esclaves les lacèrent, les fracassent et les livrent aux flammes devant l'autel de Dirceto. Ces outrages à ses dieux font se dresser avec fureur l'un des captifs. Sémiramis s'élance pour le punir, mais, devant la beauté de l'homme, elle se trouble, détache les liens qui meurtrissent ce corps et, lentement, se coule à ses pieds.

Le rideau tombe. Sur le proscenium, défilent les rois vaincus que les guerrières mettent à mort. L'interlude musical est de toute beauté. Quand la toile se lève, sur le second tableau — « le Lit » — nous apercevons les jardins suspendus et la haute tour de Ninive; sur une terrasse, abrité par un vélum, un lit est dressé et la reine y repose auprès du beau captif. La nuit est transparente; les étoiles brillent; des chants voluptueux retentissent au lointain. Sémiramis caresse son amant, le parfume, l'encense. Elle danse pour lui. Grisé, il brutalise celle qui a dépouillé la majesté royale pour n'être auprès de lui qu'une femme amoureuse. Mais Sémiramis se ressaisit : elle repousse l'homme violemment, le précipite à bas du lit, frappe sur un gong. Les guerrières surgissent de toutes parts, maîtrisent le captif et la Reine vient le frapper elle-même de son javelot. Puis, enveloppée dans son manteau, elle s'éloigne vers la haute tour.

Devant le rideau baissé, passent les guerrières emportant le corps du beau captif immolé, et c'est une page symphonique non moins belle que le premier interlude, non moins belle que le nocturne du deuxième tableau, avec ses chants lointains, ses danses voluptueuses, cette griserie de la nuit orientale. Nous sommes maintenant au sommet de la tour, où veillent quatre prêtres d'Istar. Ils aperçoivent, tandis qu'ils prononcent leurs incantations magiques, Sémiramis qui monte vers eux, Sémiramis, la « colombe couverte du sang de l'amour, et qui vient d'épuiser les trésors de la vie ». Elle arrive. Ils la louent en termes tout chargés de flatterie. Elle les chasse : elle est venue « puiser au sein des dieux la force d'être unique » et n'a que faire des flagorneries menteuses. Elle danse pour les astres; elle respire « le froid divin du ciel, qui trempe l'esprit comme une épée », elle salue le lever du soleil, et, ivre d'orgueilleuse solitude, se

détournant des chants lointains de la terre, elle s'étend nue sur la pierre de l'autel, afin que l'astre, bientôt dans toute sa force, la consume et la réduise en cendres.

Tel est, succinctement résumé, cet hymne magnifique à l'absolu.

La partition, dont j'ai, chemin faisant, signalé les passages essentiels, est d'une originalité qui a surpris maints auditeurs. Elle ne se rattache à rien dans le passé, et M. Arthur Honegger semble avoir inventé une langue musicale nouvelle : aussi bien le fond que la forme, tout, ici, lui est personnel, et il atteint avec *Sémiramis* le parfait épanouissement de son art. Point de sacrifices au goût du jour : son audace va bien au delà de ce qu'exigent les snobs pour se pâmer; point de partis pris, point de concessions, mais partout d'étranges et fortes beautés. L'instrumentation, d'une couleur éclatante, est, tour à tour, d'une douceur infinie, et d'une force sans égale. M. Arthur Honegger, à l'orchestre symphonique renforcé d'un saxophone, ajoute des « Martenot », comme l'avait fait M. Canteloube dans *Vercingétorix*. Mais si d'autres l'ont précédé dans l'emploi des ondes, nul encore n'a su manier comme lui ces voix mystérieuses, soit qu'il les mêle aux timbres des instruments, soit qu'il les isole et les fasse vibrer dans le silence nocturne épandu sur les jardins et sur la tour; les ondes, alors, prolongent la voix humaine, l'amplifient, comme une résonance infinie. L'extrême variété des situations dramatiques proposées par le poète est propice aux contrastes nécessaires pour la diversité du commentaire musical. Le cortège et les danses guerrières du premier tableau sont d'un caractère massif, brutal, qui s'oppose à la suavité voluptueuse de la nuit qui entoure les amants enlacés sur le lit royal, à la froide altitude de la tour, au dernier tableau, au quatuor vocal des prêtres d'Istar, au lever du soleil devant Sémiramis assoiffée de solitude et prête à mourir, au finale altier de l'ouvrage.

Pour avoir suscité cet ouvrage et enrichi la musique française d'une page magnifique, Mme Ida Rubinstein doit être grandement remerciée. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit à son propos dans mon dernier article : elle est une « animatrice » extraordinaire et son mécénat, si fécond en

résultats heureux, s'exerce avec un soin judicieux. La mise en scène et l'interprétation de *Sémiramis* sont pareillement dignes de louanges. Les décors de M. Jacovlef sont grandioses. Mme Ida Rubinstein prête à Sémiramis ses belles attitudes; le dommage est que la déclamation laisse perdre, au dernier tableau, le texte de M. Paul Valéry. M. Leister est un superbe captif. Les rôles chantés des quatre astrologues sont fort bien tenus par MM. Le Clézio, Chastenet, Fourmenty et Medus. Les chœurs font honneur à l'excellent musicien qu'est leur chef, M. Robert Siohan. L'orchestre, sous la baguette de M. Cloez, fait merveille.

On a revu avec le plus vif plaisir *Diane de Poitiers;* les représentations d'*Oriane la Sans-Egale,* de M. Florent Schmitt, étant remises, nul ouvrage ne pouvait mieux nous faire prendre patience que celui de M. Jacques Ibert.

§

La **Société des Etudes Mozartiennes** poursuit avec un rare bonheur la tâche qu'elle s'est assignée. Le programme du dernier concert offrait le plus grand intérêt, et, une fois de plus, l'enthousiasme d'un public choisi a récompensé Mme Octave Homberg et M. Félix Raugel de leurs efforts en applaudissant la parfaite exécution de l'*Offertoire du Saint-Sacrement* (1776), *le Psaume 129* (*De Profundis*, 1770), l'*Offertoire Dei Creatoris* (1777), l'*Offertoire Omni Tempore* (1771), les *Vêpres Solennelles pour un confesseur* (1780) et une *Sonate d'orgue,* de 1769. Ce choix d'ouvrages religieux montre que le génie de Mozart, quoi qu'en aient dit certains, a su créer des œuvres sacrées qui égalent en beauté et en plénitude ses compositions profanes.

§

La place m'est trop mesurée pour que je puisse insister comme il faudrait sur ce programme. Mais il faut dire que le *Laudate pueri* (des vêpres solennelles) est un des sommets de l'art mozartien et il faut ajouter que Mme Malnorymnu Fiszel, MM. Cathelat et Jean Hazart, les chœurs et l'orchestre ont été dignes de ces merveilles.

§

Au Triton a été donné en première audition le *Quatuor*

de **M. Henri Martelli** qui a été jugé digne de représenter la production musicale française au Festival International de Florence. M. Henri Martelli, dont le *Divertissement Sarrazin* avait cependant obtenu à l'Orchestre Symphonique de Paris le plus mérité des succès, est un des jeunes les mieux doués — et les moins joués... Il faut souhaiter que justice lui soit enfin rendue; mais la mauvaise fortune ne décourage que les faibles, et la musique de M. Henri Martelli révèle une fermeté et une personnalité bien caractérisées. Ce quatuor est à la fois très classique de forme et très libre d'écriture. L'auteur manie le contrepoint avec une habileté remarquable. Le troisième mouvement — une *passacaille* où le violoncelle prend le premier rôle — est une manière de petit chef-d'œuvre, confidence d'une nature raffinée et pudique, dont on peut attendre des œuvres exemptes de toute banalité.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Tuileries. — Il y a de très bonne peinture au Salon des Tuileries et les chefs de file des différents groupes qui s'y réunissent en donnent d'excellents exemples. Ce qui manquerait à cette très intéressante sélection, ce ne sont pas les belles œuvres, mais surtout les grands efforts. Je sais bien que les meilleurs de ces peintres n'ont plus leurs preuves à fournir et qu'on n'a pas tous les ans des commandes de décorations murales et je suis prêt à admettre que les aînés n'entament plus des efforts de format spacieux et de grande ambition décorative. Mais les jeunes! Certes, les musées sont pleins de tableaux de chevalet et mieux vaut mille fois une petite page exquise qu'une grande page soufflée! Tout de même, on aimerait à savoir comment cette jeunesse se tirerait des grandes ordonnances décoratives, et de risquer l'essai ne serait peut-être pas le plus mauvais moyen d'en obtenir les commandes. Seurat, une année sur deux, s'astreignait à peindre une grande toile. Sa gloire n'y a que gagné.

On sait que les peintres du Salon des Tuileries se groupent par affinités et sympathies, en deux groupes, le groupe A dont les maîtres sont les plus âgés et le groupe B dont les

chefs furent jadis surnommés les fauves. L'interpénétration des techniques et des audaces atténue les différences qui séparaient jadis ces deux partis esthétiques. Si les maîtres gardent leur individualité, il y a parmi leurs tenants des esprits très différents et si l'on retrouvait quelquefois l'influence des anciens *pompiers*, ce serait assurément parmi les jeunes du compartiment B et des *constructeurs* qui, à leur insu, se souviennent vaguement de Bouguereau pour la ligne, s'ils usent de la couleur de façon plus confuse. Néanmoins, le Salon des Tuileries ne nous renseigne pas sur les aubes des toutes nouvelles écoles. Elles se manifestent plutôt aux Surindépendants. L'aspect général du Salon des Tuileries n'y perd point. On y est dans une très aimable atmosphère d'art.

Parmi les vétérans glorieux, Albert Besnard, qui cette année nous montre des portraits. La précision synthétique de l'intelligence du modèle, sa puissance de résumé se sont plutôt fortifiées. On serait sur le point de dire que ce lumineux harmoniste éteint sa couleur pour donner plus d'importance à la pénétration de son dessin, si, parmi les portraits qu'il expose, un portrait de jeune femme ne se manifestait paré d'une savoureuse multiplicité de tonalités claires. L'*Amazone* d'Aman-Jean, par la grâce souriante du visage du modèle, par la tenue sévère du costume et l'élégance simple de l'attitude, apparaît le plus pénétrant et le plus séduisant des portraits. Une femme à son miroir dans le plus harmonieux arrangement d'étoffes aux tons délicats représente toute cette entente des accords rares à laquelle il excelle. Des dessins rehaussés représentent des jeunes femmes aux masques expressifs et vivants. Karbowsky éveille sur ses panneaux décoratifs des groupes gracieux de jeunes femmes et les entoure de tableaux de fleurs d'une belle justesse de couleur. Prinet interprète avec une vérité saisissante un défilé de dames et de jeunes femmes sur la plage de Cabourg devant les hautes blancheurs du Casino. Il poursuit ses études de cavaliers, et sa fuite d'un petit groupe équestre pressé par l'approche fuligineuse de l'orage est de beau dessin dans un large décor, assombri avec justesse.

Henri Duhem a quelques paysages de luminosité tendre et tempérée. Voici de Jacques-Emile Blanche un pénétrant por-

trait de James Joyce et aussi de puissantes études sur le port de Dieppe, ses marins et ses chalutiers. Henri Morisset a deux beaux paysages de plage et de littoral marin. Esther Dumas une belle et large décoration pour une bibliothèque. D'Arminia Babaian un intérieur de belle harmonie profonde, des fleurs souriantes et un portrait de jeune fille de très aimable ligne. Stoskopf est un vigoureux portraitiste. Son faire se rapproche de celui des vieux portraitistes d'Alsace, ses aïeux, et aussi des bons Henner. Son portrait de maire, quoique comme toujours jeune et décisif, apparaît un peu sombre, sans raison plausible. Roger Casse décrit le paysage de Moutiers-Sainte-Marie à une heure d'harmonie tempérée. Ses notations du lac d'Annecy sont également précieuses. Sypiorski nous montre un nu à la fois savamment et familièrement traité et des fleurs. André Strauss des paysages de lignes nobles: Corse et Espagne. Bascoulès des notes colorées sur Alger. Peské emprunte aux paysages de Vendée des aspects mélancoliques d'arbres hauts et grêles près d'eaux peu profondes sous une atmosphère touchée de l'approche de l'orage et éphémèrement pâle. De Jacques Denier des fermes et des paysages bretons de sentiment très personnel. Seyssaud montre des coins de cette Provence dont il possède un sens si pittoresque et presque dramatique. Saint-Jean note des coins du Vivarais de lumière presque méridionale. Berjonneau dépeint la forêt de Fontainebleau enneigée. Magdeleine Dayot la large sérénité de la rade de Bandol. Henriette Tirman des paysages d'Ardennes et la curieuse étude tonale d'un petit amas de champignons blanchâtres. Juliette Deshayes avive les particularités de quelques coins pittoresques de Paris. Suzanne Cappiello montre un bon portrait et un nu de qualité. Deschmaker interprète le nu avec noblesse et distinction. Il dispose ses personnages dans un paysage simple dont les tonalités vertes, rosées, bleuâtres accompagnent bien le ton juste des carnations. Mme Dière a un joli paysage des Andelys, Detthour un intéressant paysage du Midi, Bernard-Toublanc une note curieuse sur Brioude, Lise Eran un bon portrait, Julie Mezerowa un paysage coloré d'Espagne.

Compartiment B. — Othon Friesz en est l'autorité agissante. Son nu de femme est d'un beau surgissement. Il en a réalisé

la grande pureté, et la carnation mate à lueurs rosées est vivante. Dans une nature morte il dispose en désordre apparent et en lignes habiles des fruits du Midi et note à nouveau quelques nuances de lumière du port de Toulon.

Flandrin montre une belle heure calme de son paysage natal à Corene en Dauphiné, des collines, des prés verts, des lointains verts, une clarté qui donne à tout des couleurs plus fraîches, une grande impression de silence salubre et majestueux.

Adrienne Jouclard aime à noter les mouvements de foule, sait en ordonner la confusion en en donnant l'aspect véridique par l'alerte notation et la précision des petits groupes qu'elle y perçoit. Ainsi décrit-elle un moment de la brève saison de patinage à Versailles. Elle dépeint une scène de labourage en Woevre et spirituellement, dans un petit village lorrain, nous fait voir un cortège de noces, précédé d'un beau vieux suisse rouge, devant la petite église aux murs gris. Mais son meilleur tableau est, je crois, son épisode de course de haies, où elle réussit presque paradoxalement, en gardant tout l'aspect touffu et désordonné du groupe des chevaux et des jockeys, à silhouetter chaque cheval d'une façon toute particulière et à noter les principales différences d'allure et de structure.

Les paysages de Céria baignent dans une claire atmosphère dorée. Eberl trace un vif aspect de la place Pigalle. Sa tête de femme est d'un grand agrément. Anders Osterlind montre avec sa nature morte aux tons gris une des meilleures pages qu'on ait vues de lui.

Lebasque peint des nus véritablement séduisants d'une ligne toujours simple et naturelle, d'une vérité de carnation précieuse. Le mouvement du geste est plein de gracieuse sérénité. Aussi il anime sous un soleil adouci la plage de La Croisette. Darel se borne à montrer une nature morte très bien construite. Kars encadre de deux paysages d'Espagne une puissante silhouette de gamin espagnol. Uzelac donne une curieuse et vériste image d'une femme au chapeau vert. Gernez ajoute à sa jolie série de plages de Honfleur. Gluckmann modèle classiquement un nu. Ladureau s'arrête au silence des petites villes, aux mélancolies des routes d'hiver.

Lepetit peint des effets de neige et de givre à La Frette, dans un décor qu'il a profondément étudié. Maria Mavro campe un vibrant portrait de jeune fille au béret rouge. Ses campagnes de Provence éclatent de lumière. Jeanne Ponge donne de larges notations de Creuse et de Seine. Hélène Marre peint des roses et des tulipes jaunes avec un sens réel de la beauté de la fleur. Christiane Oliveda, qui peint si joliment le Midi, nous présente cette année des coins de Paris bien interprétés.

Le bain de soleil d'André Lhote contient de jolies choses. Ce qu'il appelle des paysages directs sont ce qu'il donne de meilleur. Quand André Lhote peint ce qu'il voit, c'est toujours de qualité. Quand il peint ce qu'il rêve, ou plutôt ce qu'il déduit de ses sensations, il gâte la valeur de ses impressions. Son influence s'exerce sur nombre de jeunes artistes dont on suivra avec intérêt le développement. Sauront-ils, comme lui, garder quelque intérêt plastique à l'abstraction, qui n'est point une bonne méthode picturale?

L'art du jeune Francis Gruber est plein de mouvement et de vie. Ses nus assis, de bonne statique, sa plage de Lourmarin toute vibrante d'air pur et de silhouettes agiles en témoignent. Il a groupé autour de lui, par affinités de théorie et de fantaisie, quelques jeunes peintres dont les toiles sont des promesses. Pierre Hambourg, déjà notoire, John Cox, Humblot, Schœdelin, Rohner, chez qui l'on trouve, avec quelque pointe d'humour, une volonté de liberté. La guitariste d'Humblot est assise sur un divan qui la cerne comme dans le décor d'une nature morte de Picasso. Le portrait d'homme aux gants de Rohner, s'il doit quelque chose au douanier Rousseau dans l'allure générale, n'en témoigne pas moins chez son auteur de franchise de vision et de puissance d'exécution. Les paysages de Hambourg, Saint-Maur, ceux de Schœdelin, notations contrastantes de Rouen et de Bayonne, sont curieux.

Quelques pages décoratives. Quelvée lilustre la légende de l'enfant prodigue. André Hofer montre une grande figure de femme, encadrée dans un frais paysage: le *Repos*. C'est, en fait, un portrait dans un jardin, de haute qualité. Je ne crois pas que Hofer avait jamais montré quelque chose d'aussi in-

téressant. Guy Loë a une vendange à laquelle on ne pourrait reprocher que la médiocrité d'exécution de la pannerée de raisins. Driès peint un déjeuner sur l'herbe. Les figures sont agilement décrites. Le paysage est, sans doute aucun, un décor d'été, mais bien peu notifié. Tzanck trouve dans la Drôme de curieux motifs qu'il interprète avec une sorte de réserve classique, dans le goût des Corot d'Italie. Je préfère en lui le peintre de figures. Roger Schardner, à côté d'un bon portrait d'homme, note la beauté de l'heure sur la plage de Cabourg. Worocquier a un robuste nu masculin. René Karbowsky note en très belle lumière des pruniers en fleurs et des bords de Seine. Caillard attire l'attention par des silhouettes de marins, Harboë par des paysages animés de formes féminines de beau rythme. Notons les larges paysages de Savreux, les chasseurs dans un décor d'hiver de Durand-Rosé, les solides paysages d'Espagne de Lily Steiner, le Cavalaire de Suzy Naze, les fêtes foraines de Defrancisco, qui a un beau don d'interprétation des rythmes collectifs, les paysages de Paris de Pougny, celui de Maurice Desèvre, la gitane de France Audoul, un nu délicat de Mme Magnard-Wlach.

L'équipe de sculpteurs des Tuileries se compose de gens de talent. Il en est peu, surtout cette année, qui nous montrent de grandes œuvres, ou plutôt des œuvres de grand format. Sans doute se réservent-ils pour la prochaine exposition des arts décoratifs. Despiau montre sa jolie tête de paysanne landaise d'un émouvant caractère concentré et grave. Pommier nous montre une statue de femme d'une grâce robuste: un bel effort. La femme assise de Drivier est traitée avec un grand souci du détail. L'adolescent de Louis Dejean est une des belles œuvres que l'élégance nerveuse et le sens aigu du mouvement nous ait données de cet excellent sculpteur. La statuette de femme de Poisson est d'une précieuse distinction. Wlach a modelé un beau nu féminin.

Nombre de bustes: celui de Georges Delaquys par Arnold, de Jacques Beltrand par Mlle Blanchot, d'Asselin par Renée Perlès, des figures d'Indenbaum, Marguerite Cousinet, Mlle Bergson, Lamourdedieu et surtout Robert Wlérick, d'un art sobre et puissant.

A la gravure, des burins de Jacques Beltrand suscitent les

images vivantes et détaillées de la forêt et de la mer, des Bretagnes de Beaufrère.

Aux arts décoratifs, de prestigieuses vitrines de Marinot, de Lenoble, de Decœur et les originales et vivantes fantaisies de Guidette Carbonell.

§

Deux rétrospectives commémorent le souvenir d'Antoine Villard et celui de Gottlieb. Antoine Villard était un esprit curieux, qui aimait à varier ses thèmes. Il alla vivre jadis de longs mois à Gafsa et en rapporta de très curieuses et véridiques notations du *bled* largement ensoleillé. Par contraste, il alla plus tard peindre à Belle-Isle des rochers, des criques profondes, avec la mer stagnante et noirâtre parmi les rochers gris. Il peignit d'éclatantes natures mortes, et aussi le paysage neigeux et boueux du chemin de fer de ceinture, à de mélancoliques jours d'hiver. Les groupes de travailleuses que l'on nous montre de Gottlieb sont bien composés et les figures peintes dans un très joli sentiment de leur finesse.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les cendres de Giacomo Leopardi. — *L'Opinione,* journal qui paraissait à Rome, publiait, dans son numéro du 1er septembre 1884, une dépêche qui lui était parvenue de Recanati et ainsi conçue:

> Dans cette ville qui eut la gloire de donner le jour à Giacomo Leopardi, s'est constitué, dans la plus louable pensée, un comité pour le transfert des cendres du grand poète dans sa patrie.
>
> L'intention est des plus louables. Les concitoyens de Giacomo Leopardi, après un long sommeil, se sont enfin réveillés et ils se sont unis pour réclamer les restes du divin chantre de *Silvia* et de *Nerina* dans cette terre qui, de son vivant, lui causa d'innombrables chagrins, et dans laquelle, pour dire la vérité, il n'a jamais voulu s'attarder.

La nouvelle aussitôt connue déchaîna dans toute l'Italie un débat passionné, auquel prirent part hommes de lettres, journalistes et députés.

Le premier qui ouvrit le feu fut le professeur Licurgo

Cappelletti, lequel envoya au journal *Il Diritto* une longue lettre pour protester contre le désir manifesté tardivement par la ville de Recanati.

Admirateur enthousiaste, écrivait-il, de ce grand et malheureux poète, je ne trouve pas convenable, pour de nombreuses raisons, que ses restes soient enlevés au modeste mais glorieux tombeau de l'église *San-Vitale,* près de Naples, pour être transportés à Recanati. S'il en devait être ainsi, il me semble que les restes mortels du chantre de la *Ginestra* devraient être, de préférence, transférés à Florence, auprès de ceux de Vittorio Alfieri, d'Ugo Foscolo et de Giovan Battista Nicolini.

Les citoyens de Recanati ne doivent pas oublier que Giacomo Leopardi n'est pas seulement une gloire de leur ville, mais de tout le monde civilisé.

Luigi Cesana, directeur du journal populaire *Il Messaggero,* éleva la voix contre ceux qui auraient voulu transporter les cendres de Giacomo Leopardi ou à Recanati ou à Florence, car il est inutile et de mauvais goût de faire voyager les morts.

Me trouvant justement à Recanati pour mes recherches léopardiennes, ayant appris que le comte Giacomo Leopardi, chef de la noble famille héritière du nom et de la gloire du poète, en plein accord avec les députés Mariotti et Bonacci, avait l'intention de proposer au gouvernement et au Parlement italiens de transférer les cendres du poète de Naples à *Santa-Croce,* où, entre Dante, Alfieri, Galilée et Machiavel, il aurait pu dormir son dernier sommeil, j'en fis part aux journaux et les polémiques recommencèrent de plus belle.

Pour fermer la bouche à ceux qui n'avaient pas voix au chapitre, j'écrivis à l'*Opinione* de Rome ces quelques lignes:

L'Italie veut-elle ou ne veut-elle pas laisser aux parents de Giacomo *le droit* de choisir le lieu où les os du poète doivent dormir leur dernier sommeil?

Si oui, toute polémique devrait cesser!

Mais il n'en fut rien.

Le comte Domenico Gnoli, bibliothécaire à la *Nazionale* de Rome, dont l'autorité était grande, soutint qu'il fallait

laisser les morts là où ils étaient: Dante à Ravenne, Tasse à Rome, Leopardi à Naples.

Et une voix des plus autorisées, celle d'Alessandro d'Ancona, professeur de littérature italienne à Pise, surgit pour rappeler à ceux qui l'avaient oublié qu'un homme qui, pendant sept ans, avait donné, avec sa sœur, la plus généreuse et affectueuse hospitalité au grand poète de l'*Infini*, Antonio Ranieri, avait, lui aussi, le droit de se prononcer.

Il est notoire que, Giacomo Leopardi étant mort à Naples, dans la maison hospitalière de son grand ami, pendant que le choléra sévissait, c'est lui qui, par miracle, réussit à en soustraire le cadavre à la fosse commune et à le faire ensevelir dans la petite église suburbaine de *San-Vitale,* à Fuorigrotta, où il se trouve encore.

Ranieri, bien entendu, déclara énergiquement que « les restes de Giacomo Leopardi lui appartenaient de bon droit » et « que personne au monde ne pourrait les lui ravir ».

Et le comte Giacomo Leopardi, héritier de la famille et neveu du grand poète, déclara, dans une noble lettre publique, que, malgré son désir de voir Giacomo Leopardi enseveli à Santa-Croce, il s'inclinait devant la volonté formelle d'Antonio Ranieri.

Et on en resta là jusqu'à nouvel ordre.

§

En 1898, l'année du « Centenaire léopardien «, à la Chambre des députés, l'honorable Filippini interpella le ministre de l'Instruction publique sur le « mauvais état de la tombe de Giacomo Leopardi ».

Le sous-secrétaire d'Etat Rosadi lui répondit au nom du ministre:

Nous nous sommes plus d'une fois préoccupés de la mauvaise condition dans laquelle se trouve le tombeau de Leopardi et nous avons chargé la surintendance locale de vouloir bien étudier le remplacement de la grille par un filet métallique; mais n'importe quelle disposition proposée serait insuffisante si les autorités de Naples ne s'employaient avec une plus active vigilance à faire cesser le scandale qui fait que le voisinage immédiat de la tombe, située dans l'un des quartiers les plus populeux de la ville, est

un lieu de rendez-vous et un ignoble dortoir pour les mendiants et les fainéants.

Les journaux de Naples et de Rome, comme il était à prévoir, s'emparèrent de cette malheureuse affaire et plus d'un voulut savoir si la trop modeste tombe de Fuorigrotta conservait véritablement les os de l'immortel chantre des « Ricordanze ». Le *Mezzogiorno* de Naples éleva la voix contre le sacrilège abandon dans lequel était laissé le tombeau de Giacomo Leopardi, et la ville de Recanati s'associa à cette protestation en prenant sur elle de reconduire les ossements de son grand poète à sa terre natale.

Le surintendant aux Monuments du Midi, Vittorio Spinazzola, après avoir déclaré que les foudres de la municipalité de Recanati n'étaient nullement justifiées, dit tout haut que Naples avait le droit de rappeler à sa sœur cadette que c'est à l'un de ses fils qu'elle devait de pouvoir encore parler d'un tombeau de Giacomo Leopardi et de ne pas regretter que les restes mortels du poète n'aient été jetés à la fosse commune.

Et il termina de la sorte:

Que Naples continue à le garder comme elle fait dignement, et cela, parce que de l'autre côté se trouve le tombeau d'un autre poète, celui de Virgile, et qu'il n'est pas de ville au monde qui puisse lui donner un semblable compagnon.

L'exhumation du poète eut lieu en 1900.

Hélas! ce fut une grande désillusion. Le cercueil une fois grand ouvert, on ne retrouva presque rien, et cela bien qu'en 1844 Antonio Ranieri, sept ans après la mort du chantre de la *Ginestra,* eût donné l'assurance formelle que le squelette était toujours en parfait état de conservation.

Cinquante-six ans après, toute trace était disparue! Même la boîte cranienne et les dents, ce qui étonna l'anthropologiste Abele di Blaso, lequel releva aussi que le cercueil n'était pas assez large pour contenir le corps de Giacomo Leopardi.

Des doutes surgirent en conséquence sur la véracité du récit d'Antonio Ranieri, et même les membres de la famille Leopardi commencèrent à être sceptiques sur ce qu'il avait avancé.

Les plus philosophes s'en consolèrent, en pensant qu'aussi

les restes sacrés de Dante, de Boccace, de Parini et de Monti avaient eu le même sort.

§

Celui qui, le premier, a dit que l'histoire était un perpétuel recommencement a vu juste.

Ces temps derniers, dans les journaux d'Italie, et notamment dans la *Tribuna* de Rome, à propos de la tombe de Virgile qui se trouve à Piedigrotta, tout près de Leopardi, la même querelle recommença.

Ce fut M. Alberto Consiglio qui exprima le désir que les deux grands poètes de la latinité puissent dormir côte à côte leur dernier sommeil, et M. Osvaldo Calamanti, qui se déclara en faveur de Recanati, et chacun des deux répéta ce que nous savons tous et qui fut dit et redit maintes fois.

Bonaventura Zumbini, qui fut mon maître vénéré à l'Université de Naples, et dont les études léopardiennes font loi, mit en lumière d'une façon magistrale les affinités spirituelles de Giacomo Leopardi avec le poète de Mantoue, et avança prophétiquement qu'au chantre de l'*Infini* il aurait été très doux de se reposer auprès du chantre de l'*Enéide*.

. A la distance de trente ans, voilà que la famille Leopardi, interrogée par la bouche de son chef, le très digne comte Ettore Leopardi, répond qu'elle accepte avec joie que les deux poètes, — tous les deux amoureux de solitude et de paix, fuyant les honneurs et la rumeur des grandes villes, — puissent dormir ensemble leur dernier sommeil, et voilà que Francesco Moroncini, l'érudit biographe de Leopardi, auquel nous devons la très belle édition critique de ses chants immortels et de *Le Operette morali*, se range au même avis.

La cause est donc jugée. Et, d'ici peu, les amoureux de Virgile et de Leopardi, dans ce merveilleux coin de Piedigrotta, d'où l'on aperçoit une partie du golfe enchanteur de Naples, pourront écouter comme une seule voix venue d'outre-tombe l'écho des deux poètes qui aimèrent l'Italie de la même affection et en prophétisèrent la gloire et la grandeur!

CAMILLO ANTONA-TRAVERSI.

LETTRES ANTIQUES

Les Vers d'or Pythagoriciens, **édités avec une introduction et un commentaire, par Peter Cornelis van der Horst, 1932. — Sénèque :** *Lettres à Lucilius*, **t. I, II, III, texte latin et traduction nouvelle de François et Pierre Richard. Classiques Garnier. — Aristote :** *Métaphysique*, **traduction nouvelle en deux volumes avec notes, par J. Tricot. Librairie philosophique J. Vrin.**

Les Vers d'or Pythagoriciens, on le sait, sont un petit catéchisme poétique, un décalogue moral analogue aux commandements de Dieu ou de l'Eglise. Ce court poème gnomique devait être le manuel, le bréviaire des Pythagoriciens; il renfermait la plus pure substance de la morale de la secte, la fleur choisie des préceptes moraux de cette fameuse école. Ce poème était attribué, par quelques-uns, à Pythagore lui-même. Selon d'autres, et c'est la tradition la plus commune, il serait l'œuvre de Lysis, son disciple. La critique moderne ne le fait pas remonter à une aussi grande antiquité. A. Delatte, dans ses *Etudes sur la littérature pythagoricienne,* le considère comme une compilation écrite vers le milieu du IIIe siècle de notre ère, ou au début du IVe. Pour M. van der Horst, cette date de composition doit être reculée, et se situer au IIe siècle J.-C. Jamblique, en effet, mort aux environs de l'an 330 après J.-C., est le premier auteur à mentionner les *Vers d'or* dans la citation qu'il en fait. D'autre part, le poème offre beaucoup de conformité avec la littérature hermétique, laquelle date, selon toutes les probabilités, des années 100 à 300 après J.-C. Hiéroclès, enfin, le docte et saint commentateur des *Vers d'or,* qui vécut dans le courant du Ve siècle après J.-C., prend, à l'égard de ce poème, une attitude de respect et de vénération qui nous force à croire que les vers qu'il commente ont dû être écrits très longtemps avant lui. Pour toutes ces raisons, il ne paraît pas invraisemblable à M. van der Horst de penser que les *Vers d'or* puissent dater du IIe siècle après J.-C.

Une fois fixé sur la date de sa composition, il nous reste à savoir si ce poème est, comme le pense A. Delatte, une simple compilation, un ajustement sommaire de fragments sans grands rapports les uns avec les autres, de livres plus anciens, ou *Discours Sacrés,* qui contenaient la doctrine attribuée à Pythagore, ou s'il faut, comme l'établit M. van der

Horst, le considérer comme formant une unité, ou tout au moins un ensemble suffisamment cohérent. Je dis *suffisamment,* car si le poète s'est servi, pour la composition de son poème, de vieilles sentences pythagoriciennes, il y a aussi ajouté de son cru d'autres préceptes qui, s'ils ne sont pas de la même frappe, n'en relèvent pas moins d'une même tradition. L'unité spirituelle, malgré des vers maladroits et des transitions malhabiles, se maintient donc d'un bout à l'autre du poème. Aussi, est-ce avec raison que M. van der Horst conclut que si les vieilles sentences avec leurs termes traditionnels se rattachent indiscutablement à l'ancien pythagorisme, « les idées émises par le poète lui-même sont, presque à parts égales, en rapport avec l'ancien et le nouveau pythagorisme ». Or, les idées de l'ancien pythagorisme se retrouvent toutes dans le nouveau et, ajoute notre docte exégète, « il n'y a pas une idée du nouveau pythagorisme dont on puisse dire qu'elle soit étrangère à l'ancien ». Une telle assertion ne fait que confirmer aujourd'hui ce qu'écrivait autrefois Hiéroclès en disant que les *Vers d'Or* sont un abrégé des dogmes essentiels du pythagorisme et le résumé de la doctrine du corps entier des Pythagoriciens.

Le texte grec des *Vers d'or* nous paraît, dans la savante et consciencieuse édition qu'en donne M. van der Horst, définitivement établi, et l'intelligent commentaire qu'en fait cet éditeur, vers après vers, se lit avec un intérêt continu.

Cette influence de la pensée pythagoricienne, dont on peut dire qu'elle a été la noble éducatrice des plus grands sages de l'antiquité, s'est continuée jusqu'au déclin du paganisme. Sénèque en reste encore tout particulièrement imprégné. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à ouvrir les **Lettres à Lucilius,** dont MM. François et Pierre Richard, agrégés de l'Université, viennent de nous donner, dans la collection des « Classiques Garnier », une traduction alerte et d'excellente tenue. Le texte latin qui lui fait face a été établi avec un soin particulier ,et l'éditeur doit être aussi félicité d'avoir renoncé à se mettre à la mode passagère d'une pseudo-philologie qui croit rendre plus clair et plus lisible un texte en augmentant, par des chinoiseries d'impression et d'orthographe, la difficulté de sa lecture. Ce n'est pas aux philologues

ni aux archaïsants, que Sénèque s'adresse dans ses admirables *Lettres;* c'est à l'âme et au cœur d'un homme qu'il veut purifier, assagir et préparer à l'immortalité bienheureuse. « Ce n'est pas aux mots, pense-t-il, que s'attache la philosophie; son véritable but est d'éduquer des âmes. A quoi sert-il, pour acquérir la science de la vie et le bienfait de la sagesse, de s'occuper des lieux où Ulysse a poursuivi ses courses errantes, si l'on oublie de nous indiquer les moyens de ne pas aller nous-mêmes à l'aventure? Il vaut donc mieux, pour Sénèque, être un homme de bien qu'être un homme savant. » Or, cette sagesse acquise qui fait l'homme de bien, chacun ne la doit qu'à soi-même et qu'aux Dieux. Les conseils d'autrui ne peuvent nous servir que dans la mesure où ils nous éveillent à nous-mêmes, où notre acquiescement les assimile et les intègre.

Les aliments que nous avons absorbés, écrit en effet Sénèque, tant qu'ils restent sans changement et demeurent entiers dans notre estomac, nous pèsent; mais lorsqu'ils se transforment, ils passent dans nos forces et notre sang. Faisons de même pour la nourriture de l'esprit; tous les aliments absorbés, ne les laissons pas entiers, dans la crainte qu'ils ne nous restent étrangers. Digérons-les : sinon, ils iront dans notre mémoire, non dans notre intelligence. Travaillons à nous les assimiler, à les faire nôtres, afin que de la variété sorte l'unité; ainsi fait-on un nombre unique de plusieurs autres quand, par le calcul,on en totalise plusieurs, plus petits et différents entre eux. Tel doit être le procédé de l'esprit : qu'il tienne secret tout ce dont il s'est aidé et montre seulement le résultat obtenu. Même si l'on perçoit une ressemblance entre toi et celui que ton admiration a placé bien haut, je veux que tu lui ressembles comme un fils ressemble à son père, et non comme un portrait à son modèle; le portrait est une chose morte.

On peut juger, par ce court fragment, de tout l'intérêt que présente la lecture des *Lettres à Lucilius.* Ces lettres morales sont au nombre de cent vingt-quatre.

Les unes, en petit nombre, écrivent les éditeurs, sont de courts billets envoyés à l'occasion d'un fait quelconque de la vie quotidienne; d'autres, la majorité, répondent en quelques pages à une question morale posée par Lucilius ou exposent, avec arguments à l'appui, un point de doctrine; d'autres sont enfin de véritables

traités où est développée dans toute son ampleur une théorie fondamentale du stoïcisme.

Ecrites par Sénèque à un correspondant qui résidait à Syracuse, ces *Lettres* sont le dernier ouvrage de ce philosophe, celui où est condensée toute sa doctrine, celui qui résume son œuvre tout entière et qui nous donne les conclusions de ses méditations et de son expérience des hommes et de la vie.

Les *Lettres à Lucilius*, écrivent MM. François et Pierre Richard, dans leur courte mais si claire et si lumineuse introduction, sont le chef-d'œuvre de Sénèque. On l'y retrouve tout entier, avec ses défauts, sans doute, qui sont réels, mais avec ses mérites, qui sont grands. Parfois tendu à l'excès, boursouflé ou emphatique, se perdant en répétitions fastidieuses qui pourraient faire douter de l'intelligence de son correspondant, le plus souvent, surtout lu à petites doses, il nous charme par un tour vif et spirituel, par des comparaisons ingénieuses, par sa verve, par sa souplesse. Il a beau faire profession de mépriser la littérature, il reste littérateur au moins autant qu'il est philosophe. Mais ce qui donne à son œuvre une valeur éminente, c'est la profondeur de l'analyse psychologique. Il dépiste les sentiments les plus secrets, les étudie avec une sûreté infaillible et n'est jamais dupe des apparences. Si le cœur humain n'a vraiment aucun secret pour lui, il le doit sans doute à ses lectures, à sa culture très étendue et très variée, à ses longues méditations, mais aussi à la part qu'il prit, près de Néron, à l'administration de l'Empire. Son expérience des hommes — et quels hommes! — ne contribua pas moins que ses veilles à l'enrichissement de son esprit; et c'est à cet heureux mélange de réflexion et d'observation que nous devons ce chef-d'œuvre des *Lettres à Lucilius*.

Nous avons dit tout l'intérêt de cette traduction savoureuse qui se lit avec facilité et qui, dans la mesure du possible, a réussi souvent à faire passer en français les élégances piquantes, les traits colorés et les métaphores imprévues et hardies de ce philosophe hispanique. Les notes, placées à la fin des volumes, sont remarquables par leur sûreté d'information, leur docte clarté et leur sobre mesure. Elles sont précédées d'une analyse succincte du contenu de chaque lettre.

Avant d'en parler plus longuement, contentons-nous pour

aujourd'hui de signaler une nouvelle traduction française de la **Métaphysique** d'Aristote. Publiée par la Librairie Philosophique J. Vrin, elle est due à M. J. Tricot. Dans une lettre-préface, M. l'abbé Diès s'est chargé de nous dire tout le mérite de cette noble et difficile entreprise. Qu'il nous suffise d'ajouter que cette traduction dépasse de beaucoup, en intelligence et en exactitude, en probité comme en information, celle que nous devons à Barthélemy Saint-Hilaire.

MARIO MEUNIER.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Jaime Torres Bodet: ***Estrella de dia,*** **Calpe. — José Eustasio Rivera:** ***La voragine,*** **Rieder. — Juan P. Ramos:** ***La vuelta de las horas,*** **Viau y Zona, Buenos-Aires. — Manuel Ugarte:** ***El dolor de escribir,*** **C. I. A. P. —** M.M. Fragueiro-Olivera: *Hoy,* édition de l'auteur, Buenos-Aires. — Cesar Tiempo: *Sabation argentino,* Amigos del Libro Rioplatense, Buenos-Aires.

On a défini le roman « un miroir promené le long d'une route ». Il y a, néanmoins, un certain type de romans contemporains auquel cette définition n'est guère applicable. En tout cas, pour la rendre valable, il faudrait ajouter qu'il s'agit d'un miroir promené sans hâte. La restriction se rapporte à l'art de ces romanciers — tels Proust, le Joyce d'*Ulysse,* Virginia Woolf — dans l'œuvre desquels la vie se reflète au ralenti. A côté de ceux-là, notre époque extrémiste possède également ceux qui — comme le John Dos Passos de *Manhattan Transfer* — promènent un miroir le long d'une route, mais le promènent en automobile et à toute vitesse, donnant au lecteur une impression de vertige. Assurément, entre ces deux extrêmes, il y a un prudent terme moyen, dans lequel tendra toujours à se placer le romancier de tempérament équilibré.

Jaime Torres Bodet, auteur de **Estrella de dia** (*Etoile du jour*), est plus proche de la première école que de la seconde. A cet écrivain mexicain, l'anecdote seule n'offre qu'un intérêt secondaire: son effort tend avant tout à suggérer des ambiances et à analyser chimiquement les états d'âme de ses personnages. La trame — le « plot » — n'est pour lui qu'un prétexte seulement; somme toute, le canevas nécessaire pour soutenir la broderie et lui donner quelque consistance. L'expression, le style littéraire, assument en ses pages une importance primordiale. Jaime Torres Bodet est avant tout

un poète qui se complaît à aller à la chasse d'images, de trouvailles verbales, de métaphores inédites, de rapprochements bizarres ou imprévus. En lisant *Estrella de dia*, on se rappelle plus d'une fois Jean Giraudoux, maître du genre; on se rappelle à l'occasion Pierre Girard, ce technicien des énumérations pittoresques où s'allient le poétique et l'humoristique. Dans cette manière, Jaime Torres Bodet atteint des réalisations très personnelles, qui témoignent d'un fin tempérament lyrique, d'une culture étendue d'humaniste et d'un esprit aigu. De ce dernier, on trouve la preuve en plus d'un aphorisme glissé comme négligemment en cette prose exquisement travaillée. Tel celui-ci: « Il n'est pas de toilette qui convienne mieux à une amie que la distance. » En résumé, cette histoire d'une passion ardente et platonique — celle d'Enrique Salinas, « amoureux d'une ombre », pour sa compatriote Piedad Santelmo, *star* fameuse à Hollywood — se lit avec le même charme qu'un délicat poème en prose.

La Voragine, œuvre du Colombien José Eustasio Rivera, est considérée à juste raison comme un des romans les plus vigoureux qui aient été écrits en Amérique latine. Dans ses *Méditations sud-américaines,* le comte de Keyserling a pu affirmer sans hyperbole que c'est « la plus grandiose épopée de la forêt vierge homicide qui ait été écrite jusqu'à présent ». Dans les pages de *La Voragine,* on voit se refléter avec une force et un relief dont les exemples n'abondent pas dans la littérature contemporaine, la vie des éléments dans la « jungle » de l'Amazone, l'existence primitive des *llaneros* colombiens et, — dramatique et pleine de risques, — celle des hommes qui travaillent à l'exploitation du caoutchouc, en lutte constante avec les forces aveugles de la Nature. Le tableau que José Eustasio Rivera a tracé de tout cela avec un art viril et robuste, est comme une vaste fresque primitive pleine d'une terrible et sinistre beauté. Précisément parce qu'il n'a été écrit sous la hantise des canons d'aucune école déterminée, *La Voragine* restera debout comme un monolithe inébranlable, indemne des injures du temps. Il prouvera une fois de plus que le meilleur système pour ne pas passer de mode en littérature est celui qui consiste à ne pas se préoccuper de la mode.

M. Georges Pillement a traduit en français, avec l'art et la compétence qui lui sont habituels, l'œuvre de cet écrivain colombien mort prématurément dans la pleine puissance d'un talent exceptionnel.

Julio Melves, le protagoniste de **La vuelta de las horas** (*Le retour des heures*), incarne toute une classe: celle du riche Argentin de « l'avant-crise » — il y a eu une « avant-crise » comme il y a eu une « avant-guerre » — qui faisait de la France sa patrie adoptive et de Paris sa ville d'élection. Au crépuscule vespéral de la vie, ce célibataire fortuné, qui réside à Paris depuis vingt ans, ressent la nostalgie de la terre natale, mais ne se décide pas à entreprendre le voyage de retour. C'est un déraciné, que rien ni personne n'attend « at home ». D'autre part, ses moyens de fortune lui permettent de mener à Paris une vie aimable et joyeuse, exempte de soucis. Des deux visages que, comme la déesse antique, l'existence a pour les humains, Julio Melves n'a jamais vu que la face riante. Doué d'un talent littéraire qui avait entretenu beaucoup d'espérances en sa jeunesse, cet hédoniste ne le cultive que par pur plaisir et comme distraction à ses loisirs dorés. Subitement, dans cette existence paisible d'épicurien le drame fait irruption. Une circonstance fortuite révèle à Julio Melves qu'il est père, mais la fille qui est née de ses amours avec Matilde — vingt ans auparavant, à Buenos-Aires, — ne porte pas son nom, ne soupçonne même pas son existence. Elle a été adoptée par un homme digne et respectable, qui a uni son destin à celui de la maîtresse abandonnée et qui a laissé en mourant les deux femmes à l'abri du besoin. Toute la souffrance que Julio Melves a toujours soigneusement écartée de son chemin s'abat du coup sur lui en un bloc compact. Le repentir tardif d'une vie manquée, le remords de la douleur causée à autrui, l'éveil de l'amour paternel quand cet amour n'a même plus le droit de se révéler, le sentiment « posthume » — si l'on peut dire ainsi — d'un bonheur certain dédaigné, tout se fond pour lui en un seul tourment. Julio Melves essaie de refaire sa vie — de la commencer — auprès des deux femmes; mais il sent au fond de sa conscience qu'il est un intrus, il comprend que leurs destins sont déjà irrévocablement divergents. Par

la voie de la douleur, Julio Melves parvient ainsi, sinon à la joie, — comme le veut la devise de Beethoven, — à une sereine acceptation du destin.

Dans *La Vuelta de las horas*, Juan P. Ramos rénove brillamment la tradition du roman épistolaire. Cette tradition, répandue principalement autrefois par les traductions de Richardson, est parvenue jusqu'à nos jours dans la littérature castillane à travers maintes et maintes œuvres magistrales, à travers Juan Valera et Benito Pérez Galdos. Juan P. Ramos est parvenu à l'actualiser en lui donnant la saveur de la modernité.

« En allant au fond des choses, on pourrait dire que nous ne devons pas attendre du monde plus que ce que nous y avons mis. En réalité, seul existe ce que nous avons su créer. » Telle est la conclusion mélancolique à laquelle une longue expérience et une existence multiple ont conduit Manuel Ugarte, auteur de **El dolor de escribir** (*La douleur d'écrire*). Un homme de lettres, qui est en même temps un propagandiste d'idées sociales et politiques, évoque en ces pages ses débuts littéraires, ses luttes, ses déceptions, ses succès, ses heures de chance ou d'adversité. Avec tristesse, mais sans amertume, Manuel Ugarte « se penche sur son passé ». Il ne cache pas sa désillusion, mais sa récolte de déboires n'ébranle pas sa foi en l'homme, son espoir en un monde meilleur. Comme don Quichotte après sa dernière croisade, il constate mélancoliquement qu' « il n'y a plus d'oiseaux dans les nids anciens ». Il constate également, néanmoins, « qu'il y a encore du soleil dans les ronces des murs ». « Une humanité neuve approche », disent, en une réaffirmation d'espérance et de foi, les derniers mots du livre.

Manuel Ugarte, romancier, sociologue, poète et critique, en qui la jeunesse de l'Amérique qui parle espagnol voit l'un de ses conducteurs, reste fidèle à la mission qu'il s'est imposée et continue d'être, dans les pages de *El dolor de escribir*, le porte-drapeau d'un noble idéal de fraternité humaine. Si l'on pense que — pour adopter le vocabulaire de Berdiaeff — nous vivons dans le particularisme localiste d'un « nouveau moyen âge », on aperçoit ce qu'il y a de belle-

ment quichottesque en un effort soutenu avec une telle ténacité au cours de toute une vie.

Plus que la trame même de l'action, ce qui intéresse en **Hoy** (*Aujourd'hui*), roman argentin de Mlle Magdalena Fragueiro-Olivera, c'est la description du milieu, — une « high life » à laquelle la dépression économique commence à suggérer un sens plus austère de la vie, — et la peinture des types qui se meuvent dans cette atmosphère de frivolité, d'insouciance, d'élégance extérieure et de vide intellectuel. D'une plume facile et en un style où abondent les trouvailles d'expression, l'auteur de *Hoy*, — déjà connue par un roman historique où revit l'époque sanglante de la tyrannie de Rosas, — raconte une histoire « d'amour et d'amoureux » dans le Buenos-Aires cosmopolite actuel.

D'après Pio Baroja, le sexe féminin manque d'aptitude pour cultiver l'humour. L'auteur de *Hoy* contredit cette affirmation, ou constitue une exception à la règle. Son esprit et ses dons d'observation, appliqués à un milieu social dans lequel la vanité conduit souvent au ridicule, trouvent une abondante matière première et saisissent bien des traits et des contrastes, faisant de ce roman une aimable satire sociale, quelque chose comme un *Vanity Fair* sud-américain.

Bien que né en Ukraine, le poète Cesar Tiempo, auteur de **Sabation argentino,** est par l'esprit un fils du « ghetto » de Buenos-Aires. Les thèmes de ses vers sont ceux que lui suggère la vie du quartier juif, ce petit monde isolé au sein de la vaste cité cosmopolite. En eux, — comme dans les poèmes d'Henri Heine, comme dans les contes d'Israel Zangwill, — le lyrisme ou la pitié humaine s'allient à un humorisme douloureux. Pareil à ces frères de race et de religion, Cesar Tiempo sait donner la note pathétique en faisant vibrer la corde de l'humour.

C'est la voix de toute une race, persécutée aujourd'hui comme elle le fut dans le passé, qui parle dans les vers de Cesar Tiempo: c'est elle qui exprime sa gratitude pour la terre fraternelle qui lui dispense le bien-être ou, tout au moins, un refuge tranquille jusqu'où n'arrivent pas les furies sanglantes du « pogrom »; c'est elle, enfin, qui dit dans les *Psaumes de l'immigrant israélite:*

En Amérique, notre effort violent est à l'ancre.
Avec de rudes bras et avec des mains douces
Nous avons gagné notre liberté.

L'humorisme pathétique de Cesar Tiempo (ou Israel Zeitlin, de son véritable nom) atteint une de ses notes les plus aiguës dans le poème *Cimetière israélite,* qui débute par une citation de Lord Balfour: «*A national home for the jewish people*», et qui conclut par cette strophe: «*Tandis que les nuits allument leurs décorations — sur le calme épais de la cité naine — le troupeau sémite dort sans vaines ambitions — dans l'espoir que la vie ne recommencera pas demain...*»

Sabation Argentino est pour la poésie argentine un des apports les plus originaux qu'elle ait reçus en ces derniers temps.

ENRIQUE MENDEZ-CALZADA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Leland Stowe : *Hitler, est-ce la guerre?* Gallimard. — Stephen Graham: *Sarajevo, le crime de la St-Vitus;* Gallimard. — Ludwelle Denny : *L'Amérique conquiert l'Angleterre;* Gallimard. — Raymond Recouly : *L'Amérique pauvre;* les Editions de France. — Jean-Michel Renaitour : *Les Deux Amériques;* Nouvelles Editions Latines. — Albert Mousset : *Paradoxes sur le passé, le présent et l'avenir de l'Europe;* Figuière. — Léon Trotsky : *Ma Vie* (nouvelle édition en un volume), Rieder.

M. Leland Stowe était depuis sept ans correspondant du *New York Herald Tribune* quand son journal l'envoya faire une enquête sur la nouvelle Allemagne de Hitler. Il a consigné ses observations et ses conclusions dans un livre qu'il a intitulé : *Nazi Germany means war,* et qu'on a traduit en français sous le titre : **Hitler, est-ce la guerre?** En voici le résumé.

Hitler a dit, le 14 octobre 1933, en parlant de l'antagonisme de la France et de l'Allemagne : «Nous avons tous le désir de mettre fin à cette hostilité.» Mais, d'autre part, il a écrit dans son livre *Mein Kampf,* qui est répandu à profusion encore aujourd'hui :

Ce n'est que lorsque les Allemands auront compris qu'ils doivent s'engager dans un conflit réel et définitif avec la France qu'il sera possible de mettre fin à cette lutte stérile, mais seulement à la condition que l'Allemagne voie dans l'extermination de la

France un moyen d'acquérir pour son peuple le territoire d'expansion dont il a besoin.

Hitler répétait depuis quatorze ans ce programme quand il a annoncé pour la première fois l'intention de réconcilier l'Allemagne et la France. Quelle est sa véritable pensée? Dès son arrivée en Allemagne, M. Stowe fut frappé du grand nombre d'hommes en uniforme qu'il y vit; il a calculé qu'il y en a au moins un sur vingt-huit, proportion dont on n'approchait dans aucun autre des Etats qu'il avait vus; les jeunes gens et les enfants, certains dès l'âge de quatre ans, portent la plupart l'uniforme nazi. M. Stowe estime leur nombre à 1.500.000; quant aux hommes, ils se divisent en Reichswehr (100.000), Police de Prusse (140.000), Sturm-Abteilung Nazi, Chemises brunes (460.000), Stütz-Staffel, Tuniques noires (200.000), Casques d'Acier (200.000), Arbeits-Dienst, Corps de Travail (230.000), au total 1.330.000 hommes. Les autorités allemandes soutiennent que seule la Reichswehr est composée de militaires; les autres ne seraient que des policiers et des sportifs; mais M. Stowe n'a vu aucune différence; les diplomates étrangers excursionnant autour de Berlin rencontrent presque toujours des troupes d'assaut allant à l'exercice ou en revenant en colonnes serrées; parfois elles ont des fusils et on sait qu'elles s'exercent au tir de la mitrailleuse. Quant aux hommes de l'Arbeits-Dienst, la moitié de leur temps est consacrée à des exercices physiques et militaires; ils pratiquent assidûment la Geländesport (sorte de service en campagne) et le Wehrsport (sport de guerre).

La « mobilisation des intelligences » est poursuivie avec activité. Les postes de T. S. F. ne cessent de reproduire des discours belliqueux ou des chants patriotiques (en particulier celui : Peuple, aux armes!). Les 6 et 7 octobre 1933, une Société allemande pour la Politique et la Science de la Défense tint son congrès dans l'ancien bâtiment de l'Ecole de Guerre. « L'un de ses buts avoués est d'aider à mettre en pratique les *idées essentielles du professeur Banse,* ce professeur ultra-moderne de Brunswick qui prêche cette doctrine que la guerre biologique (la contamination de la population civile ennemie par des germes de maladies) est

le moyen de guerre idéal pour les nations désarmées et devrait les aider *à détruire leurs oppresseurs par un moyen purement scientifique.* » Le vice-président de la Société (qui est aussi le représentant de la défense militaire au Ministère de l'Intérieur du Reich) fit un rapport sur la « formation de l'esprit militaire ». Sa conclusion fut : « L'esprit pacifiste doit être exterminé. » Le scandale fut si grand qu'à la fin d'octobre, le gouvernement se résigna à interdire le livre de Banse : *Wehrwissenschaft,* mais il conserva à ce professeur la chaire où il enseignait ses théories.

Au cours de son séjour en Allemagne, M. Stowe n'a rencontré aucun diplomate ou journaliste étranger croyant que le Troisième Reich puisse se lancer dans une guerre agressive dans un avenir proche, mais tous s'accordaient à dire qu'une catastrophe européenne était inévitable d'ici deux à cinq ans, à moins que l'Europe ne trouve un remède d'ici là. Aucun espoir que le peuple allemand empêche lui-même de déclencher la catastrophe.

J'ai rencontré, écrit M. Stowe, beaucoup d'Allemands qui craignaient que la guerre puisse venir, mais ils se sentaient aussi impuissants à l'arrêter que des enfants... Le choix de l'Allemagne hitlérienne, tel qu'il ressort de faits et de chiffres, semble fatalement orienté vers une guerre.

Les écrivains français l'ont souvent dit à leurs compatriotes; ce qui fait l'importance du livre de M. Stowe est qu'un Américain y dit la même chose aux Américains.

Le livre de M. Stephen Graham : **Sarajevo,** est un récit de l'attentat contre l'archiduc François-Ferdinand qui, en 1914, a déchaîné la guerre mondiale. Non seulement ce crime, mais aussi sa préparation et le sort de ceux qui y ont pris part, ont donné lieu à des publications nombreuses, mais fort dispersées, et imposant des recherches patientes et de longues lectures à ceux qui voulaient se rendre compte exactement de la façon dont ces événements s'étaient produits. Dans le livre de M. Graham, le lecteur trouvera tous ces renseignements dans l'ordre logique, qui est ici celui d'un récit. Les nombreux dialogues dont celui-ci est coupé ne constituent pas un moyen employé par l'auteur pour romancer son travail: il en a trouvé

la substance dans les documents judiciaires et dans les révélations postérieures. On sait que la responsabilité du gouvernement serbe au sujet de cet assassinat est un des deux points encore obscurs dans les origines de la guerre mondiale. M. Graham n'a point pris parti dans les controverses au sujet de cette responsabilité; il se contente de mentionner ce qu'on sait, sans s'arrêter nulle part à des dissertations qui, dans l'état actuel des documents, ne peuvent conduire à des résultats précis. Son livre donne donc une idée juste de ce qui s'est passé sans permettre de se faire une opinion sur le point controversé. Traduit avec élégance par M. Van Gennep, il se lit comme un roman.

Dans un livre où les faits et les citations sont prodigués au service de l'argumentation, un Américain, M. Ludwell Denny, étudie un événement actuel: **L'Amérique conquiert l'Angleterre.** Quoique M. Denny énumère les faits et les paroles démontrant qu'il existe un antagonisme politique entre les Etats-Unis et l'Angleterre, c'est naturellement d'une conquête économique qu'il veut parler, conquête qui s'exerce surtout efficacement hors du Royaume-Uni sur les débouchés commerciaux de celui-ci. Il énumère les innombrables victoires remportées par l'industrie américaine sur celle de l'Angleterre (1) et conclut ainsi :

La suprématie américaine sur le monde est une éventualité assez peu plaisante à envisager, inconcevable même, comme la guerre anglo-américaine. Mais après tout, notre suprématie ne sera pas pire que celles qui l'ont précédée. Nos armes sont l'argent et les machines. Les autres nations en veulent. Notre matérialisme vaut le leur. C'est pourquoi notre triomphe est si facile et si inévitable. Mais quelles sont les chances de l'Angleterre contre l'Amérique? Quelles sont les chances du monde?

Je crois que M. Denny a tort de ne pas tenir compte des effets de l'autarchie croissante de tous les peuples. Elle crée des barrières insurmontables à la conquête économique. Les Etats-Unis trouveront d'ailleurs des concurrents: le perfectionnement de l'industrie tend à être proportionnel au chiffre

(1) L'industrie anglaise s'est relevée et le total de ses exportations l'année dernière a dépassé celui des Etats-Unis.

de la population d'un territoire douanier. Le Japon et l'Allemagne sont aujourd'hui, la Chine et le Brésil seront demain pour l'industrie américaine des concurrents redoutables.

M. Recouly est allé visiter les Etats-Unis pendant l'hiver de 1932-1933. Il en a rapporté une description pittoresque de l'**Amérique pauvre.** Il y constate la bonne humeur avec laquelle les Yankees se débattent contre leurs difficultés financières et fait connaître, mieux que beaucoup de ses prédécesseurs, la variété des provinces et des habitants de cet immense pays. La lecture de son livre fait comprendre divers aspects de la crise que traverse actuellement la nation la plus riche du monde.

En 1932, M. de Monzie confia à M. Renaitour, aviateur pendant la guerre, actuellement député socialiste unifié, le soin de conduire à Los Angeles l'équipe athlétique française qui devait défendre nos couleurs aux Jeux Olympiques. Le choix était plutôt étonnant, car M. Renaitour, si j'en juge par le passage suivant de son livre sur les **Deux Amériques,** ne sait point l'anglais:

Quand Hoover m'a fait l'honneur de me recevoir à la Maison Blanche, notre ambassadeur me servait d'interprète. Mais la conversation restait difficile. Car, lorsque le Président parlait, il parlait bas, et Claudel, qui est dur d'oreille, l'entendait mal. Et quand Claudel me traduisait, le Président le comprenait mal, car Claudel parle un anglais très primaire.

Le récit, d'ailleurs riche d'observations et de pensées, que fit M. Renaitour de son voyage, contribua sans doute à décider M. Pierre Cot en 1933 à le charger d'étudier dans l'Amérique du Sud le fonctionnement de l'Aéropostale. Les observations qu'il y fit sont non moins intéressantes que celles de sa correspondance sur les Etats-Unis. Leur réunion constitue un recueil fort suggestif.

Notre collaborateur Albert Mousset, dont les lecteurs du *Mercure* ont souvent pu apprécier la compétence, a noté au cours de ses travaux et de ses lectures les pensées qui lui venaient au sujet *du passé, du présent et de l'avenir de l'Eu-*

rope. Il les a réunies dans une brochure qu'il a intitulée **Paradoxes.** Les réflexions de M. Mousset sont en général fort justes et sont pour cette raison tristes et désabusées, car la situation actuelle de l'Europe fait croire à la faillite, pour le moins momentanée, des espérances des décades précédentes. Quelques exemples feront comprendre le genre de maximes constitué par les *Paradoxes* de M. Mousset :

> L'Anglais a les défauts d'un grand peuple: l'orgueil, l'entêtement, l'imprévoyance. Le Français a la vanité d'un petit peuple, l'Italien en a la jalousie.
>
> On discute sans fin sur l'esprit de nos manuels d'histoire, mais nul n'ose dire que leur tare commune est de faire illusion sur la place de la France dans le monde. Il y aurait bien du profit à confronter l'histoire de Charlemagne dans un manuel français et dans un manuel allemand.
>
> Le métier d'historien consiste à placer des événements exacts sous de fausses perspectives de temps et d'espace.
>
> En entendant parler d'une histoire romancée, le public a cru à l'existence d'une histoire qui ne l'était pas.
>
> L'entente internationale par l'entremise des élites est une chimère. Dans les pays jeunes, les intellectuels incarnent le nationalisme; dans les autres, ils le combattent.
>
> Par ces temps de spécialisation à outrance, il n'est guère que deux professions qui ne requièrent ni diplôme ni expérience: la politique et la presse. La première décide du sort des Etats, la seconde fait l'opinion.

Ces quelques exemples font comprendre combien sont suggestifs les *Paradoxes* de M. Mousset.

ÉMILE LALOY.

§

L'autobiographie de Léon Trotsky, **Ma Vie,** qui vient de paraître dans une nouvelle édition en un volume, a été réduite à sa partie essentielle et fortement condensée, afin, dit l'auteur dans son avertissement, d'être « accessible aux larges cercles de lecteurs auxquels l'ouvrage était, dès le début, destiné ». Je ne sais quels sont ces « larges cercles de lecteurs » auxquels l'autobiographie de Trotsky est destinée, mais je me rends aisément compte qu'ils ne seront point déçus après la lecture de ce petit livre, car la vie et la

destinée de Trotsky ont certainement de quoi intéresser même le moins révolutionnaire des hommes, encore que bien souvent une fatuité de mauvais goût perce entre les lignes. Fils d'un cultivateur aisé de provenance petite-bourgeoise, Léon Trotsky passa les dix premières années de sa vie à la ferme paternelle du village de Janovka, au milieu des terres grasses du gouvernement de Kherson.

Mon enfance, écrit-il, n'a été pour moi ni une clairière ensoleillée comme pour l'infime minorité, ni non plus la caverne de la faim, des coups et des insultes, comme il arrive à beaucoup, à la plupart. Ce fut une enfance toute grisâtre, dans une famille petite-bourgeoise, au village, dans un coin perdu, où la nature est large, mais où les mœurs, les opinions, les intérêts sont étroits, mesquins.

Après sept ans d'étude dans une « école réale » d'Odessa (sorte de lycée où l'enseignement du latin et du grec est remplacé par les sciences naturelles et la chimie), le jeune Trotsky, brouillé avec sa famille, s'en va à Nikolaïev, sur la mer Noire, s'abouche avec des étudiants et des ouvriers du port et débute ainsi dans sa carrière révolutionnaire. Qu'est-ce donc qui l'avait poussé dans ce chemin périlleux? C'était, nous dira-t-il, « l'inégalité des droits nationaux [qui] fut probablement une des causes cachées qui m'amenèrent à détester le régime. »

Quoi qu'il en soit, le voilà embrigadé dans le clan des mécontents et des révoltés, candidats au bagne et à la potence. Et les sévices du « régime détesté » ne se font pas attendre. En 1898, à l'âge de 19 ans, Léon Trotsky tâte pour la première fois de la prison politique. Ce sont ses débuts de révolutionnaire et de proscrit. Il fut emprisonné à deux reprises, sous le régime tsariste, et fut détenu au total pendant quatre ans. Il a été déporté environ deux ans la première fois, et quelques semaines la fois suivante. Il s'est évadé deux fois de Sibérie et a émigré deux fois. Au total, environ douze ans d'émigration dans divers pays d'Europe et d'Amérique: deux années d'émigration avant la révolution de 1905, à laquelle il avait pris une part très active en qualité de président du Soviet des députés de Pétersbourg, et presque dix années après l'écrasement de celle-ci. Pendant la grande guerre,

Trotsky fut condamné par contumace à la prison en Allemagne (1915); l'année suivante, il était expulsé de France en Espagne où, après une courte détention dans la prison de Madrid et un séjour d'un mois sous la surveillance de la police de Cadix, il fut expédié en Amérique. Rentrant en Russie après la révolution de 1917, Trotsky fut arrêté en mars 1917 par les Anglais, et retenu un mois dans un camp de concentration au Canada. Après cela, il eut quelques années de pause. Devenu membre du gouvernement soviétique, commissaire du peuple d'abord aux Affaires étrangères, puis à la guerre, Trotsky pouvait se considérer à l'abri de tout sévice. Mais il n'en fut rien. S'étant brouillé avec le gouvernement de Staline, Trotsky se vit déporté dans le fin fond du Tourkestan où il resta une année; après quoi il fut expulsé et passa en Turquie en 1929. Après quelques années passées à Prinkipo sur la mer de Marmara, Trotsky reçut l'autorisation de venir séjourner en France. Pour des raisons qui me sont inconnues, cette autorisation lui a été retirée ces temps derniers et voilà Trotsky de nouveau sur les grands chemins.

Cette vie de Trotsky est vraiment celle du Juif errant. Mais pourrait-elle être autre, vu les traits dominants de son caractère? Trotsky n'a de méphistophélesque que son extérieur. Ce n'est ni l'esprit du mal, ni celui de la négation pure. C'est un autoritaire, un égotiste et un passionné, en qui se sont incarnés la véhémence et l'intransigeance des prophètes d'Israël.

Pour des gens pareils, il n'existe pas de havre, mais seulement le grand large, avec ses remous et ses tempêtes.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Monseigneur Le Roy : *A 5.000 mètres d'altitude en Afrique.* Avec 16 illustrations h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

André Parrot: *Villes enfouies.* Trois campagnes de fouilles en Mésopotamie. Avec des illust.; édit. Je Sers. 15 »

Gabrielle Reval : *L'enchantement du Portugal.* Avec des planches h. t.; Fasquelle. 12 »

Andrée Viollis: *Le Japon intime:* Edit. Montaigne. 15 »

Histoire

F. Funck-Brentano : *Les Croisades.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Friedrich M. Kersheisen: *Napoléon,* Tome II: *1806-1821.* Traduit de l'allemand par Jean-Gabriel Guidau; Plon. 30 »

Marcel Marion : *Le brigandage pendant la Révolution.* Avec un frontispice; Plon. 12 »

Albert Mathiez: *Le Directoire. Du 11 brumaire an IV au 18 fructidor an V.* Publié d'après les manuscrits de l'auteur par Jacques Godechot; Colin. 30 »

J.-B. Mestre: *Guillaume de Flavy n'a pas trahi Jeanne d'Arc.* Préface de M. Pierre Champion; Nourry. 20 »

Chancelier Pasquier : *Mémoires. 1830. Un ministère de défi. La Révolution. Procès des ministres de Charles X.* Publié par M. le Duc d'Audiffret-Pasquier. Nouv. édit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Littérature

Lieutenant-Colonel Henri Carré : *La Duchesse de Bourgogne, une Princesse de Savoie à la cour de Louis XIV, 1685-1712;* Hachette. 15 »

Marjorie S. Coryn: *Le Chevalier d'Eon,* traduit de l'anglais par Léo Lack. Avec 2 portraits; Mercure de France. 15 »

Pierre Daye: *La jeunesse et l'avènement de Léopold III.* Avec des illust.; Grasset. 5 »

André Demaison : *D'autres bêtes qu'on appelle sauvages;* Ecrivains Français, 5, quai Voltaire, Paris. » »

Francis Jammes: *Le Crucifix du poète;* Maurice d'Hartoy. 25 »

J. Ricommard: *La bonneterie à Troyes et dans le département de l'Aube. Origines, évolution, caractères actuels ;* Hachette. » »

J. Ricommard : *La Lieutenance Générale de police à Troyes au XVIII[e] siècle;* Hachette. » »

Martin Saint-René : *La génération du sacrifice;* Collection exclusive, 15, rue Poulet, Paris. 15 »

Marc Séménoff: *Dieu et le Diable autour d'un trône (Anne de Bretagne et Jeanne de France);* Edit. Maurice d'Hartoy. 12 »

Stendhal : *Correspondance.* Tome IV: 1812-1816. Tome V. 1816-1820. Tome VI: 1821-1830. Etablissement du texte et préface, par Henri Martineau; Le Divan, 3 vol. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Georges Goyau: *Le Cardinal Mercier devant l'Allemagne.* Avec 10 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 95

Philosophie

L. Barbedette: *En marge de l'action;* La Fraternité Universitaire. » »

Léon Brunschvig: *Les âges de l'intelligence.* (*Nouvelle Encyclopédie philosophique,* I); Alcan. 10 »

Poésie

Charlotte Charpentier : *La solitude peuplée,* avec des gravures d'après les burins de Jean Dulac; Renaissance Moderne, 99, boulevard Saint-Michel, Paris. » »

Politique

Pierre Lyautey; *Révolution américaine;* Hachette. 12 »

Egidio Reale: *L'Italie* (*Coll. Documents de politique contemporaine*); Delagrave. 12 »

Pierre Renouvin: *La Crise européenne et la grande guerre 1914-1918.* (*Peuples et civilisations,* histoire générale, sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome XIX); Alcan. 60 »

Gerhart Seger: *La sinistre geôle de l'enfer hitlérien: Oranienbourg,* témoignage authentique d'un fugitif sur la grande persécution

hitlérienne dans un camp de concentration; Edit. Jean Crès. 9 »

Léon Trotsky: *Histoire de la Révolution russe.* Tome IV: *La révolution d'octobre,* II. Traduction de Maurice Parijanine; Rieder. 25 »

Questions médicales

Docteur Cabanès: *La vie thermale au temps passé.* Avec 89 illust. (Coll. *Mœurs intimes du passé*); Albin Michel. 20 »

Questions militaires et maritimes

Claude Farrère: *Histoire de la marine française.* Fascicule III: *A l'époque de la Renaissance, de Louis XII à Henri III.* Nombr. illust. en héliogravure; Flammarion. 8 »

Général Magnin: *Les vertus de la race.* Préface du Maréchal Lyautey; Figuière. » »

Questions religieuses

Alain: *Les Dieux;* Nouv. Revue Franç. 25 »

Roman

France Adinc: *Eve et le phénix;* Edit. Albert. 10 »

Vicki Baum: *Ulle,* traduit de l'allemand par Eugène Fertaux; Stock. » »

Henry Bordeaux: *Le chêne et les roseaux;* Plon. 15 »

Courths-Mahler: *Le cœur d'une mère;* Flammarion. 12 »

Jean-Marie Dessaux: *L'homme qui vendit son amour;* Edit. Montaigne. » »

Alexandre Dumas: *Le Docteur mystérieux;* Nelson, 2 vol. 14 »

Jeanne Galzy: *Jeunes filles en serres chaudes;* Nouv. Revue Franç. 15 »

Jean Giraudoux: *Combat avec l'ange;* Grasset. » »

Guy Mazeline: *Le capitaine Durban;* Nouv. Revue Franç. 15 »

Peter Neagoé: *Iléana la possédée,* traduit de l'anglais par Paul Genty; Albin Michel. 15 »

Irène Némirovsky: *Le pion sur l'échiquier;* Albin Michel. 15 »

Henri Pierhome: *La vie du bandit Théodore,* roman vécu; Edit. de France. 6 »

Charles Richet: *Au seuil du mystère;* Peyronnet. » »

Sciences

Gaston Bachelard: *Le nouvel esprit scientifique.* (*Nouvelle Encyclopédie philosophique,* II); Alcan. 10 »

E. Darmois: *Un nouveau corps simple: le deutérium ou hydrogène lourd.* (*Exposés de chimie-physique* sous la direction de E. Darmois, I); Hermann. 7 »

Sir Arthur Eddington: *Sur le problème du déterminisme.* Adapté de l'anglais par Eugène Neculcea. (*Exposés de physique générale* sous la direction de Paul Langevin, II); Hermann. 6 »

Sir Arthur Eddington: *L'Univers en expansion.* traduit de l'anglais par I. Rossignol; Hermann. 15 »

Havelock Ellis: *Rêves érotiques. La courbe menstruelle de l'impulsion sexuelle.* (*Etudes de psychologie sexuelle,* XVI). Edition française revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep; Mercure de France. 20 »

G. Malfitano et M. Catoire: *Les composés micellaires selon la notion de complexité croissante en chimie.* (*Atomistique,* exposés sous la direction de Jean Perrin, II); Hermann. 9 »

Marc Privault: *Les rayons X au laboratoire, à l'hôpital, à l'usine.* Avec 121 figures; Baillière. 25 »

P. Swings: *La fluorescence des molécules diatomiques. Molécules homopolaires des groupes V, VI, VII du tableau périodique.* (*Exposés de physique moléculaire,* sous la direction de M. V. Henri, V); Hermann. 10 »

P. Swings: *La fluorescence des mo-*

lécules diatomiques. Phénomènes complexes. (*Exposés de physique moléculaire, sous la direction de* M. Victor Henri, VI); Hermann. 10 »

Jean-J. Trillat: *Les preuves expérimentales de la mécanique ondulatoire. La diffraction des électrons et des particules matérielles.* (*Exposés de physique atomique expérimentale,* sous la direction de M. Maurice de Broglie, II); Hermann. 12 »

Sociologie

A.-C. Ayguesparse: *Magie du capitalisme;* Ed. Labor. » »

Daniel Halévy: *La République des Comités, essai d'histoire contemporaine de 1895 à 1934;* Grasset. 12 »

Varia

Index Generalis 1934. 1.189 Universités et Grandes Ecoles. 313 Observatoires. 2.423 Bibliothèques. 840 Instituts scientifiques, Laboratoires, Offices météorologiques. 1.065 Académies et Sociétés Savantes. 2.457 pages. 96.000 Notabilités intellectuelles. Edit. Spès. (Deux éditions annuelles : française et anglaise.) 225 »

André Roussel: *La femme esthétique.* Son maquillage. Sa coiffure. Sa toilette. Ses sourcils. Ses lèvres. Ses ongles. Sa demeure. Sa voiture. Avec 68 croquis; Le Parthénon. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Une cérémonie à la mémoire de Leconte de Lisle. — Un prix Albert Ier. — A propos des bibliothèques publiques. — L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté. — Sur un tableau des lettres au xxe siècle. — Le souvenir de Charles Derennes. — Mlle Braunerova, belle-sœur d'Elémir Bourges. — Léthal ou létal. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le prix de la Critique littéraire (6.000 francs) a été attribué à M. Marcel Raymond pour son livre *De Baudelaire au Surréalisme,* et le prix du Roman d'aventures (10.000 francs) à M. Jean Bommart, pour son roman *Le Poisson chinois.*

§

Une cérémonie à la mémoire de Leconte de Lisle. — On a inauguré, le 3 juin, une plaque apposée sur la maison portant le n° 64 du boulevard Saint-Michel et appartenant au Sénat. On y lit : « En cette maison, de 1872 à sa mort, habita le poète Leconte de Lisle, né à la Réunion, 1818-1894. » Et au-dessous, ces deux vers :

> O liberté, justice, ô passion du beau,
> Dites-nous que votre heure est au bout de l'épreuve!

On sait que Leconte de Lisle fut sous-bibliothécaire du Sénat. Aussi, en l'absence de M. Jeanneney, convalescent, la Haute-Assemblée était représentée par M. Lucien Hubert, vice-président, à cette cérémonie, à laquelle assistait M. Albert Lebrun, président de la

République, entouré d'un grand nombre de personnalités officielles.

Des discours furent prononcés par MM. Hubert, au nom du Sénat, Edmond Haraucourt au nom de la Société des Admirateurs de Leconte de Lisle, Gaston Rageot au nom de la Société des Gens de Lettres, Henri de Régnier au nom de l'Académie française, et Eugène Le Mouël au nom de la Société des Poètes français.

Leconte de Lisle, a dit M. Harancourt, n'était pas pessimiste, mais immobilisé : de l'impassibilité, il se contentait d'avoir l'apparence. Craignant sa colère, il s'efforçait de ne la laisser se montrer que pour la défense de la justice.

M. Henri de Régnier a célébré le grand poète, « qui fut un grand homme par la dignité de sa vie », et, rappelant des souvenirs de jeunesse, il a évoqué la figure austère de Leconte de Lisle traversant le jardin du Luxembourg pour se rendre à la bibliothèque du Sénat.

M. Gaston Rageot, comparant Leconte de Lisle aux écrivains romantiques, dit qu'il n'a pas du chagrin comme eux, mais de la désolation :

Si son œuvre nous apporte un des plus cruels et des plus implacables témoignages que l'humanité ait portés contre elle-même, son existence nous révèle le souverain bienfait de ce qu'un autre parnassien, Sully Prudhomme, appelait : « l'art sauveur »... Si Leconte de Lisle n'avait fait des vers, il se serait sans doute suicidé.

§

Un Prix Albert Ier, fondé par les Editions Bernard Grasset, à Paris, sera décerné, chaque année, dans la seconde quinzaine de novembre, à un écrivain de nationalité belge et d'expression française. Ce prix est de 10.000 francs français. Il pourra être attribué à l'ensemble des ouvrages d'un même auteur ou à un seul livre, quelle que soit la nationalité des éditeurs, française ou belge. La publication ne devra pas remonter à plus de deux années avant la date d'attribution du prix. Dans le cas où le prix irait à l'ensemble d'une œuvre, le délai de deux ans s'appliquera au dernier volume publié par l'auteur. Les suffrages du jury peuvent aller à un écrivain n'ayant point fait acte de candidature; il est cependant conseillé aux écrivains de poser leur candidature par l'envoi d'une lettre et de deux exemplaires de l'œuvre, soit à Paris, à M. Louis Brun, administrateur-directeur des Editions Bernard Grasset, 61, rue des Saint-Pères, soit à M. Pierre Daye, 1, avenue de Tervueren, Bruxelles. Un exemplaire devra également être envoyé à chaque membre du jury, dont les adresses seront communiquées

aux candidats qui en feront la demande. Les inscriptions seront reçues, tant à Paris qu'à Bruxelles, jusqu'à la date du 1er octobre.

§

A propos des bibliothèques publiques.

Paris, le 25 mai 1934.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Je viens de lire dans le *Mercure de France* du 15 mai, un article sur *Le rôle social des bibliothèques*, par M. R. de Villeneuve-Trans, qui m'a causé quelques surprises.

Après s'être étendu sur nos grandes bibliothèques d'Etat et les municipales classées, l'auteur, en ce qu'on peut appeler une seconde partie, aborde les « bibliothèques pour tous » et les bibliothèques pour enfants. Or, s'il a su faire aux bibliothèques enfantines une place dont nous lui sommes particulièrement reconnaissantes malgré certaines inexactitudes, il commet à l'égard des « bibliothèques pour tous » ou « bibliothèques publiques » des erreurs et des lacunes graves contre lesquelles nous nous faisons un devoir de protester.

Entre autres, il présente les bibliothèques de la Ville de Paris comme « un modèle de bon ordre et de commodité », ce qui peut faire justement croire qu'elles sont arrivées à leur plein épanouissement. Or, si depuis plus de dix ans, la Ville de Paris a entrepris une réforme de ses bibliothèques, commencée par M. Ernest Coyecque et poursuivie actuellement par MM. Henriot et Chapoullié, il lui reste encore beaucoup à faire pour atteindre, à ce point de vue, l'organisation de beaucoup de grandes cités étrangères. M. de Villeneuve-Trans ne dit pas non plus qu'à côté des bibliothèques municipales classées, en faveur desquelles ont été faits de si louables efforts, les centres de lecture de la majorité des petites villes provinciales ne sont guère que de tristes collections de livres. Il oublie que nos campagnards ont seulement à leur disposition les chefs-d'œuvre des bibliothèques paroissiales. Il semble ignorer les dons généreux du Comité américain des Régions dévastées que présidait Mrs Dyke et qu'enfin la France, en ce qui concerne la lecture publique, est en retard sur les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, etc.

Mais ce qui fait surtout l'objet de notre protestation, c'est l'impardonnable oubli de l'auteur du nom d'Eugène Morel, qui, il y a vingt-cinq ans, alors que la question de la lecture publique n'intéressait pas encore l'opinion française, alors que seules de timides et rares bonnes volontés avaient prévu de timides amé-

liorations, protestait courageusement contre le mauvais état de nos bibliothèques dites « populaires », insistait sur le rôle social qui devait leur incomber, montrait des exemples étrangers et appelait énergiquement les réformes. Cet oubli, moins de deux mois après la mort d'Eugène Morel, ne peut pas manquer de blesser vivement tous les artisans chaque jour plus nombreux de la lecture publique qui, dans leur deuil, comprennent encore plus profondément le rôle de précurseur et d'animateur joué par l'auteur de *Bibliothèques* et de *La librairie Publique* (1).

J'espère, monsieur, que vous voudrez réparer cette faute et faire à Eugène Morel la place qui lui est due dans une revue comme le *Mercure de France.*

MARGUERITE GRUNY,
Bibliothécaire de la Bibliothèque municipale
pour la Jeunesse de la Ville de Paris
« L'Heure Joyeuse ».

§

L'opérette, les musiciens et le Théâtre de la Gaîté. — Nous avons reçu de M. Bravard, directeur du Théâtre lyrique de la Gaîté, la lettre suivante:

Paris, le 29 mai 1934.

Monsieur le Directeur,

Nous attachons trop de prix au *Mercure de France* et aux jugements de M. René Dumesnil, pour ne pas tenter — au risque d'abuser de votre amabilité — d'apporter quelques précisions à ce que votre collaborateur a appelé — peut-être involontairement — « un plaidoyer *pro domo* ».

Décidément, nous ne comprenons pas l'étonnement de notre censeur. Aurions-nous, sans le vouloir, fait découvrir l'Amérique? Trois mots « tombés » du texte imprimé dans le numéro du 1er avril (p. 222) soulignaient comme une évidence que, bien certainement, « le théâtre est une affaire, *bonne ou mauvaise,* selon les lois, les pays et les saisons, selon la couleur changeante du temps... »

La vérité scripturaire ainsi rétablie, ajoutons que si le succès du *Pays du Sourire,* tant en province qu'à Paris, est pour nous et nos collaborateurs une bonne affaire, nous n'avions pas attendu l'invitation de M. R. Dumesnil pour offrir au public, ici ou ailleurs, les ouvrages de musiciens français... et débutants.

Si le théâtre peut, en effet, être autre chose qu'une affaire, quel

(1) *Bibliothèques,* "Mercure de France », 1909. 2 vol. — *La Librairie Publique,* Armand Colin, 1910.

plus beau rôle pour des Directeurs intrépides (et nous le sommes) que de courir la chance avec un musicien inconnu?

Il ne nous convient pas de rappeler (par égard tout au moins pour les auteurs) les titres des ouvrages que, malgré tous les frais de distribution, de décors, de costumes et de mise en scène, sans oublier « la publicité », nous n'avons pu conduire au succès. Il s'agissait alors, — du moins le pensions-nous, — d'apporter à des talents ignorés les encouragements indispensables...

« Mais, nous dit-on, pourquoi ne pas demander à d'illustres maîtres, comme MM. Gabriel Pierné et Albert Roussel, à d'exquis musiciens, comme Jacques Ibert... et tant d'autres, les « opérettes » qu'ils ne peuvent arriver à faire jouer sur « aucun théâtre français?... » Ici, nous n'avons qu'à renvoyer le critique musical du « Mercure » à la sûre documentation de M. René Dumesnil.

Que votre collaborateur veuille bien faire le bilan de toutes les œuvres que le talent de leurs auteurs semblait dévouer au triomphe! Les opérettes de Messager, de Reynaldo Hahn, ont-elles obtenu le succès que laissait espérer leur qualité?

Pourquoi la délicieuse *Angélique* de J. Ibert, n'est-elle pas plus souvent sur l'affiche? Et puisque, décidément, nous mêlons les morts et les vivants, pourquoi ne joue-t-on pas les authentiques chefs-d'œuvre d'Emmanuel Chabrier, dont seule la T. S. F. lance trop rarement à travers le monde la musique impérissable et la robuste gaîté?

Et même, lorsque le succès vient payer de leurs peines le musicien et ses interprètes ,qui peut dire que les intentions de l'auteur sont bien comprises du public. La verve parodique et bouffonne du *Roi malgré* lui faisait-elle, à sa mesure, la joie du public des concerts, même lorsque, naguère, Gabriel Pierné — précisément — faisait de la *Fête polonaise* une fresque énorme, spirituelle et irrésistiblement truculente? Qui nous assurera que les jeux d'esprit et le comique musical de *L'Heure Espagnole* atteignent et réjouissent, comme il conviendrait, l'esprit des spectateurs « enchantés » par les secrets du musicien-sorcier?

Il s'agit, avant tout, de l'éducation musicale en France.

« D'où vient qu'à notre époque, la plupart des musiciens qualifiés se détournent de la scène », demande M. Dumesnil, à propos de *La Princesse lointaine* du grand musicien Witkowski.

Voilà, dûment constaté, le divorce, trop fréquent chez nous, entre la scène et le « musicien qualifié ».

Quelques lignes plus loin, le même critique date de l'an 1871 le renouveau de « la musique pure »... Y avait-il donc deux musiques? Le regretté abbé Bremond avait déjà mis au jour « la

poésie pure », à la grande colère de feu Paul Souday, démocrate de la stricte observance...

En d'autres termes, et voulant réunir dans un même amour la musique pure et sa sœur... moins pure, il nous faut bien constater que l'optique du musicien de théâtre n'est pas toujours celle du public, dont les malheureux Directeurs, assaillis par mille difficultés, doivent subir les arrêts.

M. Dumesnil sait mieux que nous à quel point les tempéraments sont, en gros, peu favorables à la musique en France. L'état rudimentaire de l'enseignement musical à l'école — quand il existe — nous paraît devoir reculer de quelques lustres l'avènement des temps bienheureux où la joie du spectateur sera plus vive lorsque, sur la scène qu'illustra Offenbach, le bon public reconnaîtra la lance de Wotan... dans la panoplie de la *Belle Hélène*. Nous n'en sommes pas encore là!!

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, etc...

G. BRAVARD.

§

Sur un tableau des lettres au XXe siècle. — Dans sa chronique du 1er juin, M. Gabriel Brunet en rendant compte du *Tableau du XXe siècle, Les Lettres,* de MM. René Groos et Gonzague Truc, n'a fait qu'une allusion rapide au chapitre « consacré » par le second de ces auteurs à la poésie depuis 1900. Il semble opportun, aussi bien dans l'intérêt des lecteurs éventuels de cet ouvrage que pour le bon renom des lettres, d'insister quelque peu sur les inexactitudes, les graves lacunes, voire les inexcusables bourdes dont fourmillent ces soixante-dix-neuf pages, où un critique de culture douteuse et, en tout cas, sans compétence en ce domaine se targue de dresser le palmarès du lyrisme contemporain.

Autre chose est d'émettre, au cours d'un article de revue ou d'une étude d'ensemble, une opinion quelconque, même partiale (la critique doit être partiale, a dit Baudelaire), sur telle ou telle tendance, d'exalter ou de vitupérer telle œuvre, de passer sciemment sous silence tel ou tel nom; — autre chose, lorsqu'on assume la tâche de l'historien et du bibliographe, de céder constamment à des préférences et de compenser de flagrantes omissions par des mentions qui rendent celles-ci indéfendables. Mais ce qui est encore moins admissible, c'est l'erreur due au manque d'information, la confusion grossière, le massacre des graphies, l'anachronisme.

Voici, tout d'abord, la liste des poètes complètement omis, morts et vivants, et dont depuis un tiers de siècle des recueils notoires ont vu le jour (nous les rangeons par ordre alphabétique, pour

éviter les susceptibilités) : Guy-Charles Cros, Jean Desthieux, Léon Deubel, Paul Drouot, Georges-Louis Garnier, Iwan Gilkin, Gérard d'Houville, Tristan Klingsor, Adolphe Lacuzon, Guy Lavaud, Philéas Lebesgue, Jean Lebrau, Grégoire Le Roy, Pierre Louys, Xavier de Magallon, Marc-George Mallet, Louis Mandin, Edouard Marye, Fernand Mazade, Adrien Mithouard, Albert Mockel, Germain Nouveau, René Patris, Cécile et Georges Périn, Lucien Rolmer, Albert Samain, Fernand Séverin, Emmanuel Signoret, André Suarès, Patrice de La Tour du Pin, Charles Van Lerberghe, Théo Varlet, Jean de la Ville de Mirmont, Renée Vivien.

Que dire, en outre, de mentions trop sommaires ou quasi injurieuses, d'appréciations erronées ou désinvoltes qui friseraient l'inconvenance si la sottise et l'ignorance ne leur servaient d'excuse? Qualifier Fagus de « léger et charmant »; dire d'Henri de Régnier qu'il « manque d'art »; parler de la truculence de Vincent Muselli tout en ajoutant qu'il « *saura* faire entendre une autre note par *Les Travaux et les Jeux* » (recueil plus âgé de cinq ans) et sans avoir lu *Les Sonnets à Philis* et *Les Sonnets moraux*, et le classer enfin près de Georges Fourest; de même, à propos de Louis Le Cardonnel, citer *Du Rhône à l'Arno* après *De l'une à l'autre Aurore*, volume où ces poèmes furent incorporés au bout de quatre ans; ou encore intituler *Chansons bretonnes* le premier livre de Charles Le Goffic et le dater de 1891, alors qu'il s'agit d'*Amour breton*, publié dès 1889; croire que *La Jeune Parque* parut en 1918; enfin, et surtout, pour borner là un facile épluchage (1), écrire avec une belle assurance: « Raymond de La Tailhède se tint aussi à une étroite observance (?) et peut-être mesura trop sa veine. Les chœurs de son *Iphigénie* restent d'une grandeur souveraine... » : — tout cela laisse rêveur sur les moyens de documentation de M. Truc.

Ce n'est plus une indiscrétion de dire que M. Gonzague Truc, philosophe estimable, paraît-il, a puisé abondamment dans les tiroirs et les fichiers de M. René Groos, son infortuné collaborateur; on sait que celui-ci a tenu naguère et à bon escient une rubrique de poésie et l'on se doute qu'il ne peut être responsable d'une méthode de travail dont le moins qu'on puisse alléguer est qu'elle fut hâtive. Nous n'ignorons pas, au demeurant, que M. Truc est homme à ne reculer devant aucune besogne, si ingrate et même si mystérieuse qu'elle s'offre à son esprit; et nous sommes sûrs que, de très bonne foi, il s'est cru qualifié pour celle-ci. Mais nous crai-

(1) Signalons tout de même trois fautes fondamentales qui ne sont pas des coquilles: *Eriphile* (M. Truc sait-il le grec?), *J. P.* Toulet, Marcel d'Ormoy (deux fois).

gnons fort que son désir d'universalité ne lui coûte cher. — YVES GÉRARD LE DANTEC.

§

Le souvenir de Charles Derennes. — Ceux qui l'ont aimé, ses pairs, ses amis qu'il enlaçait d'un bras familier lorsqu'il voulait leur faire savourer la cadence ailée d'une strophe ou la confidence d'un beau distique, ont déjà compris, en ce retrait de la mort et ce dépouillement qui laisse seulement ses valeurs essentielles au regret, que Charles Derennes fut sans cesse illuminé par la présence active de la poésie.

Le vers jaillissait spontanément de sa bouche, onde vive et généreuse. Le vers avec son ordre musical, sa résonance, ses interférences de pensée et de nombre. Derennes le scandait de sa voix ensorceleuse de méridional enthousiaste, d'un timbre chaud, caressant, un peu assourdi qui conférait aux syllabes en marche le maintien, la gravité, la noblesse, le chant profond, attributs de la langue des Dieux...

Tous ses poèmes avaient délivré une abondante sève lyrique: *La Matinée du Faune, Perséphone, La Princesse, La Fontaine de Jouvence.*

Ils palpitaient de la fraîcheur des bocages de Garonne, de Biscaye ou d'Andorre, du cliquetis de lumière de ruisseaux rapides, d'apparitions de douces jeunes filles sur les herbes mouillées, de frissons de vierges possédées, de visions plus somptueuses de princesses de légende, de mille et une nuits de roses effeuillées dans des jardins d'Orient, d'enchantements et de sortilèges, d'étreintes nouées et dénouées à jamais...

Le beau parler de ceux de la vieille Pléiade y attendrissait sa coulée sans tressaillures, au sein de musiques d'une limpidité racinienne et de mélodies sinueuses d'un cœur mal assouvi. A l'amour comme à l'amitié, Charles Derennes tressait une claire guirlande où la générosité du verbe s'enlaçait à la délicate sentimentalité. Une souffrance impalpable, une mélancolie voilée, une ombre de regret s'alliaient au charme expressif de la femme et donnaient à la poésie de Charles Derennes une vibration subtile, passionnée — celle de toute sa vie. Recueillement au milieu des cyprès, prière auprès des tombeaux s'allégeaient pour lui d'élans vers la pureté et l'espoir de la lumière qui ne s'éteint jamais. Cependant, la mort rôdait autour de son œuvre...

N'est-ce point sous le signe pressenti de Perséphone, déesse des cercles infernaux, que le poète avait refait le périple nocturne du souvenir et réveillé de chères ombres: celles de ses amantes qui

lui révélèrent, à leur insu sans doute, tant de secrets de l'harmonie et versèrent les philtres de l'Amour?

De toutes, évanouies dans le temps, une seule était restée, une seule, symbole de la première et pure tendresse qui avait orné le poème intérieur de son silence. Elle demeura son plus intime trésor.

Cette œuvre n'était que le prélude d'un chant plus élargi et qu'il n'a pas achevé. Car Charles Derennes nourrissait de vastes ambitions justifiées par une grande culture, un savoir jamais défaillant.

Humaniste, de bonne heure baigné par la clarté des civilisations méditerranéennes, pénétré de l'esprit roman, fier d'appartenir à la race lyrique des troubadours, il me disait volontiers en souriant: « Il nous faut annexer la France jusqu'à la Loire. — Et il ajoutait pour se justifier: — A cause de Ronsard! »

Mais par tout ce qu'il nous a laissé de poésie — indépendamment d'une longue suite de romans où se jouait sa verve de styliste — Charles Derennes a inscrit son nom parmi cette pléiade de poètes, ses amis, qui enchâssèrent l'impressionnisme sentimental des symbolistes dans une noble plénitude classique: Charles Guérin, Olivier de la Fayette, Charles Perrot, Emile Despax, tous morts prématurément, les deux derniers face à l'ennemi.

Charles Guérin, Emile Despax, Charles Derennes nouent une inséparable trilogie de beaux élégiaques, orgueil de la poésie française de ces vingt-cinq dernières années.

Les « Amis de 1914 », en une pieuse commémoration, ont consacré une de leurs dernières soirées au souvenir de Charles Derennes: MM. Alexandre Guinle et André Dumas trouvèrent des accents émouvants pour faire revivre la figure du poète. Mlle Madeleine Renaud interpréta ses vers avec un art inoubliable. — ANTOINE ORLIAC.

§

Mlle Braunerova, belle-sœur d'Elémir Bourges. — Le 23 mai dernier, à midi, mourait à Prague Mlle Zdenka Braunerova, artiste peintre, aquafortiste et qui, très habilement, sut remettre en honneur la vieille industrie populaire bohême du verre peint et décoré; non seulement objets usuels, flacons, verres à boire, tasses, pots, mais parfois, soufflés aux formes de bibelot d'étagère les plus étranges, animaux stylisés et même fleuronnés, dragons, chimères, etc. Personnalité extrêmement populaire parmi les artistes de Prague et encore plus dans les milieux tchèques, moraves et slovaques, authentiquement nationaux, elle nous intéresse particulièrement ici parce qu'elle fut belle-sœur d'Elémir

Bourges, qui entretint avec elle une correspondance dont il serait bien dommage, si la publication intégrale n'en était pas immédiatement possible, que rien toutefois s'égarât. Plus jeune, plus artiste et plus compréhensive que Mme Bourges, Mlle Braunerova, bénéficiant d'ailleurs de son éloignement de Paris, où elle comptait beaucoup d'amis, — dont Huysmans — fut ainsi à même de recevoir de Bourges des lettres telles qu'il n'en eût su écrire à personne d'autre avec autant de confiance et d'abandon, tant il est rare de trouver dans sa propre famille la consolation de se sentir aussi bien compris qu'apparenté. A Prague, Mlle Braunerova exerça une grande influence littéraire sur le jeune esthète Milos Marten, trop prématurément enlevé à l'admiration et aux espérances de la génération des dernières années avant guerre. Peu d'écrivains et d'artistes français se sont présentés en Bohême qui ne lui aient quelque obligation, et Rodin lui-même, qu'elle avait accompagné en Moravie chez leur vieil ami Uprka, avait su l'en remercier par un de ses plus beaux dessins. Obscurcies par la maladie et par le triomphe de doctrines qu'elle goûtait peu, ses dernières années furent toutes de travail en silence et de dérivatifs patriotiques à ses peines. — JOSEF CERV.

§

Léthal ou létal. — Dans le numéro du *Mercure* du 1er mars 1934 qui vient de m'être communiqué, M. Georges Bohn, le critique scientifique apprécié, se demande s'il faut écrire *léthal* ou *létal*, et s'il y a lieu de corriger le latin *lethum* (sic) mort. Qu'en pensent les latinistes? ajoute-t-il. Des latinistes qualifiés ont peut-être déjà répondu à cet appel, à moins que, par ce temps de crise, ils n'aient pas voulu marcher tout simplement pour l'honneur ou le plaisir: les riches n'ont pas la réputation d'être les plus généreux; ils auraient trop à faire, il est vrai. A défaut, voici un essai de réponse.

Le mot *letum* n'a jamais été écrit par Cicéron avec un *h*, pas plus que *letifer* par Columelle, ni que *letalis* ou *hoc letale* par Virgile. De même, Pline écrivait *letaliter, mortellement,* et Ovide, *letatus, tué,* sans *h*.

Nos ancêtres aimaient le latin, certes, mais en même temps ils avaient une véritable passion pour la lettre *h* et cherchaient à la caser comme un joyau, sans souci des règles étymologiques, quand ils n'allaient pas jusqu'à en enrichir les mots latins eux-mêmes, qui en prenaient à leurs yeux et à leurs oreilles plus de prix. C'est ainsi que nous trouvons cette lettre dans plusieurs mots, quoiqu'elle n'y soit pas dans le latin d'où ils dérivent : *hache, haut,*

hérisson, huile, huis, huissier, hupe, huit, huître, etc. Ici, le respect pour la langue mère les retenait un peu, mais pour les mots qui ne viennent point du latin, ils s'en sont donné à cœur joie et ont prodigué leur petite préférée en ayant soin de marquer sa présence par une aspiration bien sentie : *habler, haie, hâle, hallebarde, hanap, hanche, hanter, haper, harangue, hardi, haricot, hasard, hâter, honte*, etc. Cette aspiration, du reste, il est probable que nos pères la faisaient sentir même dans les mots où elle s'est éteinte. Et c'est précisément dans cette manière de prononcer, qui leur était coutumière et qui se retrouve aujourd'hui dans certaines provinces, qu'il faut chercher le secret de leur prédilection pour la lettre *h*. D'autre part, les scribes se souciaient beaucoup plus de l'orthographe phonétique que de l'orthographe étymologique, et ils consignaient d'autant plus volontiers la lettre *h* dans leurs manuscrits qu'elle se prêtait aux traits arabesques et enjoliveurs dont ils tiraient vanité. Pour la mettre en vedette, ils n'hésitaient même pas devant une mutilation; ils écrivaient : *Hlodoveus* pour *Chlodoveus, Hlotarius* pour *Chlotarius*. Mais, comme il était difficile dans la prononciation de faire sentir cet *h* devant une consonne, et comme le lecteur paraissait ainsi négliger une lettre particulièrement soignée, plutôt que de lui faire subir cet affront, ils la sacrifièrent dans ce cas particulier, et l'on eut *Lotharius* et *Lodoveus* ou *Ludovicus*. C'était un petit dépit amoureux occasionnel dont ils comptaient bien prendre une revanche subreptice. Dans le corps des mots, une introduction abusive était moins tentante et moins facile, mais à défaut de mieux, si une occasion s'en offrait, ils n'allaient pas manquer d'en profiter. Le mot qui nous occupe (*létal*) n'y était pas exposé pour la bonne raison qu'il n'était pas en usage, mais il y avait *létifère*. Ici, le prétexte était tout trouvé. On écrivait bien *Léthé, léthargie*, pourquoi n'écrirait-on pas *léthifère*? Et, sans se soucier si le *thêta* du grec *Léthé* exigeait bien le *th* français tandis que le *t* du latin *letum* ne le réclamait aucunement, on écrivit *léthifère* avec d'autant moins de scrupule que le fleuve d'oubli chanté par les poètes était incontestablement plus notoire que l'obscur et sinistre *letum* de Cicéron.

Ne soyons pas puristes, gardons les mots consacrés par l'usage tels qu'ils sont. Leurs particularités originales sont des souvenirs amusants du caractère parfois capricieux de nos aïeux. Mais nous ne sommes pas obligés de copier les travers de nos pères; dans l'espèce, nous n'avons pas les mêmes excuses : notre articulation s'est adoucie, sinon nos mœurs, et l'imprimerie a bien fait oublier l'art calligraphique, — on le néglige même un peu trop. En particulier, quand il est question de créer ou de ressusciter un mot

pour le langage scientifique, il faut lui garder sa pureté originelle ainsi que sa précision étymologique et universelle. *Léthal* pourrait signifier : *qui assoupit, qui fait oublier*; nous avons sans doute de nombreux *gènes* de cette qualité et pas tous nocifs. Si l'on veut dire : *qui cause la mort*, pour éviter tout quiproquo, il faut écrire *létal*. — L. BOIS.

§

Le Sottisier universel.

Lorsque vous châtrez ou stérilisez un âne, un mulet ou un chameau, vous supprimez une descendance d'ânes, de mulets ou de chameaux. — *Mercure de France*, 1er avril, p. 21.

Les droits d'Arthur Rimbaud n'appartiennent-ils pas à la veuve de la seconde femme de Pierre Dufour, en littérature Paterne Berrichon, à qui les avait apportés sa première femme, Isabelle Rimbaud? — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 avril.

Pour la première fois depuis le temps où Georges Bakhmeteff était ambassadeur de la Russie impériale, aux Etats-Unis, l'ambassade russe à New-York est le théâtre d'une grande réception. Huit cents personnes assistaient à cette soirée élégante, présidée par M. et Mme Troyanowski. (Légende d'une illustration). — *Le Jour*, 29 avril.

Possible que nous colonisions Mars, bien que Mars soit beaucoup plus gros que nous. Possible aussi que Mars, étant plus gros, nous colonise. — *L'Œuvre*, « Hors d'œuvre », 30 avril.

On se souvient en particulier de l'effroyable catastrophe qui, il y a trente-deux ans, en mai 1902, détruisit Saint-Pierre et Miquelon. Si l'activité de la montagne Pelée, depuis, est endormie, elle n'est point éteinte. — *L'Intransigeant*, 15 mai.

LA SITUATION DES MINES DE PLOMB EN TUNISIE. — ...« Le grand conseil, considérant que, pendant la période de 1921 à 1930, les mines de plomb de la France, de ses colonies et pays de protectorat ont produit une moyenne annuelle de 30.000 tonnes de minerai contenant 46.000 tonnes de métal... » — *Le Temps*, 8 mai.

AUDITION RECOMMANDÉE. — ...*Carmosine*, opéra-comique en trois actes, d'après A. de Musset, livret de Georges Monselet et Eugène Adenis. — *Intransigeant*, 15 mai.

...Cette Brière qui a inspiré à Henri de Châteaubriant son livre de début. — *Le Temps*, 2 mai.

Dans un coin, deux ménétriers, l'un tournant un orgue de Barbarie, l'autre scandant les airs sur un tambour de basque... — *Le Temps*, 25 avril.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE CHEVALIER D'EON, par Marjorie S. Coryn, avec deux portraits, traduit de l'anglais par Léo Lack. Volume in-16 double couronne, 15 francs.

RÊVES ÉROTIQUES. LA COURBE MENSTRUELLE DE L'IMPULSION SEXUELLE (*Etudes de Psychologie sexuelle*, XVI), par Havelock Ellis, membre d'honneur de l'Association royale médico-psychologique de Grande-Bretagne, édition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Volume in-8 carré, 20 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLII

—

Le Gérant **: ALFRED VALLETTE.**



Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.

CRÉDIT NATIONAL

EMPRUNT A LOTS 1934 5 %

ÉMISSION DE 1.000.000 D'OBLIGATIONS DE 1.000 FRANCS 5 % A LOTS

Chaque obligation, d'une valeur nominale de *1.000 francs*, produira un intérêt annuel de 5 %, payable par moitié les *25 avril* et *25 octobre* de chaque année.

Premier coupon payable le *25 octobre 1934*.

REMBOURSEMENT à 1.050 fr. ou par des lots en 30 ans au plus, par voie de tirages au sort.

Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations en capital, primes et lots, sont exempts de tous impôts présents et futurs, sur les valeurs mobilières, y compris la taxe de transmission.

LISTE DES LOTS ANNUELS :

Deux tirages annuels :	1er avril	1er octobre
1 obligation remboursée par..........	UN MILLION	500.000 fr.
1 — —	100.000 fr.	100.000 —
8 obligations remboursées par..........	25.000 —	25.000 —
20 — —	10.000 —	10.000 —
170 — —	2.000 —	2.000 —

soit annuellement 400 obligations remboursées par 3.180.000 francs.

Premier tirage : 1er octobre 1934.

PRIX D'ÉMISSION : 990 Francs :

GARANTIE. — Le paiement des intérêts et le remboursement des obligations en capital, primes et lots, sont couverts par des annuités inscrites au Budget de l'Etat et affectées par privilège au service du présent Emprunt, conformément à l'article 2 de la loi du 15 mars 1934.

Les souscriptions seront servies au fur et à mesure des demandes, dans la limite des titres disponibles à chaque guichet. Elles sont reçues dès maintenant au Crédit National, *à Paris, 45, rue Saint-Dominique, à la* Banque de France, *chez tous les banquiers et Etablissements de crédit agréés par le* Crédit National, *à la Caisse Centrale du Trésor Public, à la Recette Centrale des Finances de la Seine, chez les Trésoriers-Payeurs Généraux, Receveurs Particuliers des Finances, Percepteurs, chez les Trésoriers Généraux et Payeurs Principaux et particuliers de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc.*

La notice exigée par la loi a été publiée au *B.A.L.O.* du 23 avril 1934.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME - CAPITAL : **625 MILLIONS DE FRANCS** - Reg. Com. : Seine n°64.462.

Assemblée générale annuelle du 24 Avril 1934

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 24 avril sous la présidence de M. Joseph Simon.

Le rapport du Conseil indique que, si l'économie mondiale a continué de subir, en 1933, les effets de la crise, un certain mouvement de redressement s'est, néanmoins, dessiné, mouvement d'ampleur inégale selon les pays et généralement marqué par une tendance vers l'accroissement de l'activité industrielle, la résorption des stocks et la diminution du chômage. En France, ces symptômes d'amélioration se sont notamment traduits par un relèvement de l'indice général de sa production industrielle, mais ils sont encore trop imprécis pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions définitives. L'agriculture a subi les effets d'une récolte surabondante. La balance commerciale, toujours en déficit, n'est pas sans soulever de légitimes préoccupations; la situation défavorable dans laquelle se trouvent aujourd'hui placés le commerce et l'industrie en France ne parait pouvoir être atténuée que par une compression énergique des prix de revient, compression qui, pour produire des effets durables, devrait être accompagnée d'un aménagement nouveau des charges fiscales.

Dans ces circonstances difficiles, la Société, tout en assurant la liquidité et la sécurité de ses remplois, a continué d'accorder à sa clientèle tous les crédits qui pouvaient lui être nécessaires, pourvu qu'ils fussent suffisamment garantis et qu'ils répondissent à des besoins justifiés par les transactions commerciales.

L'activité financière de la Société a été principalement consacrée, pendant l'année 1933, au placement des emprunts de l'Etat, des Colonies, des Chemins de fer et des collectivités publiques.

Les opérations bancaires, qu'il s'agisse d'escompte de papier commercial ou d'avances par caisse, se sont maintenues à un niveau assez voisin de celui de l'année précédente.

Les bénéfices de l'exercice 1933 s'élèvent à francs : 60.200.554,72. Le dividende a été maintenu à francs : 45 par action non libérée et à francs : 57,50 par action libérée. Un acompte de francs : 10 nets ayant été distribué le 15 novembre dernier, le solde sera mis en paiement le 7 mai, sous déduction des impôts.

Le report à nouveau s'établit à francs : 27.119.536,36.

L'Assemblée générale a renouvelé pour cinq ans les mandats expirés de MM. Brière, Dubreuilh et Taffineau, Administrateurs.

Elle a, en outre, renouvelé pour trois ans celui de M. Borduge, en qualité de Censeur.